

Max FÉRANDON

# Un lundi sans bruit



alfo



UN LUNDI SANS BRUIT

DU MÊME AUTEUR

*La roue et autres descentes*, Alto, 2010

*Monsieur Ho*, Alto, 2008 (CODA, 2014)

Littérature jeunesse

*La corde à linge*, La Bagnole, 2013

Max Férandon

# Un lundi sans bruit

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Férandon, Max, 1964-

Un lundi sans bruit

ISBN 978-2-89694-097-4

I. Titre.

PS8611.E72L86 2014 C843'.6 C2014-940999-0

PS9611.E72L86 2014

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

L'auteur tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec  
pour son appui financier.

Illustration de la couverture: Thomas Bossard  
([www.thomasbossard.com](http://www.thomasbossard.com))

ISBN: 978-2-89694-097-4

© Éditions Alto, 2014

À mes grands-mères, nombreuses et immortelles



Après



## TUEURS EN SCIERIE

Saint-Priest-la-Brume est un village en perpétuelle condensation : un endroit oublié du monde où, chaque matin, un voile nuageux s'élève et fait son nid jusqu'à ce que les heures verticales en viennent à bout. Un petit coin de Creuse, un mirage suspendu, une miette d'Hexagone où les hommes savent que le jour brumeux de leur mort, ils rejoindront le ciel en s'évaporant.

Ce réservoir d'humidité est régulièrement alimenté par de fortes précipitations et en ce lundi, les gouttières gargouillent comme les tuyaux des grandes orgues d'église. La petite scierie en marge du bourg n'y échappe pas. De crachins tenaces en averses nourries, la pluie répand sa profondeur humide sur le toit versant en tôle ondulée et les machines mal isolées renvoient des décharges électriques dès qu'on les effleure. Dans ce contexte sans isolant, il n'y a

guère que les morts qui soient vraiment reliés à la terre.

Le scieur de long n'en mène pas large. Amédée connaît trop bien sa scie, sa maraudeuse comme il l'appelle, pour s'en approcher. Il est des marques d'affection dont on ne saurait trop se passer. Une bille de chêne avance sur le banc de scie sans broncher de l'écorce. Avec indifférence le ruban débite le tronc. Même les nœuds les plus recroquevillés s'envolent en une sciure chaude et parfumée ; parfois s'élève une odeur de citron, parfois une odeur de caramel, parfois rien du tout. Le trait d'union fibreux, autrefois passerelle à écureuils et perchoir à saisons, se disperse en autant de planches. Un plateau, deux plateaux, un tas d'écorces, Amédée tient bon la cadence, il ne se fait pas d'illusions, sa scie est trop gourmande de forêt pour faire la différence, tout y passe : mélèze, tilleul, acacia, peuplier, feuillus, conifères, tout ! Peu importe, elle diviserait, séparerait le condamné à mort sans même lui bander les yeux. Elle séparerait les continents si la Pangée ne s'était pas déjà scindée et les couples si les couples ne s'étaient pas divisés, poussant le zèle de la séparation jusqu'à parfois couper un doigt rêveur.

Amédée a ainsi perdu au cours des vingt dernières années deux doigts inattentifs sur la table de sciage, deux doigts dont il s'ennuie terriblement quand il lui faut compter les années qui lui restent avant la retraite ou exécuter un travail de précision. Heureusement, la vie est bien faite, les scieurs sont rarement des pianistes, ou alors seulement des interprètes de récitals en scie mineure.

Un arbre c'est beau, une planche c'est con, ne cesse-t-il de se répéter. Il n'aime plus son métier. L'a-t-il déjà aimé? Au fond, il était fait pour être berger et non bourreau, un gardien de forêt, un rassembleur plutôt qu'un séparateur. Mais son fantasme absolu, son jardin freudien, a toujours été de ne plus travailler les lundis, de ne plus se joindre au cortège de la grisaille hebdomadaire. Que ne ferait-il pas pour être un parfait déserteur de début de semaine et qu'ainsi, le jour le plus lourd devienne miraculeusement le plus léger. Mais comment faire pour s'évader dans une société du travail dont le navire amiral est piloté par le lundi? Il a bien effleuré le sujet avec Gogue-nard, mais son patron bourru est un inconditionnel du lundi. Le lundi c'est les affaires qui reprennent, c'est le téléphone qui sonne, les clients qui débarquent, c'est la pompe à billets qui se réamorçe en recrachant toute la rouille du week-end. Alors pas question de négocier.

Chez Amédée, le syndrome du lundi a une résonance bien spéciale; il a le sentiment de toujours avoir été poursuivi par les lundis. Tout a commencé au temps de la petite école. Son maître d'alors, monsieur Duval, avec un D majuscule en forme d'arc pour tirer des flèches, entamait chaque semaine d'école avec une Dictée bien cambrée sur des mots Difficiles. Ces mêmes mots qui venaient chercher plus de consonnes dans l'ignorance des potaches que dans tout l'alphabet. Et, bien entendu, la moindre faute d'orthographe appelait sans délai le chant des gifles sur les petits visages parfumés à l'eau de Cologne. Dur baptême que le lundi, parvis de

clagues avant d'atteindre l'autel des coups de pied au derrière.

Dès l'enfance d'Amédée, rien ne pouvait rester un, il fallait que tout se sépare, se dessoude, se divise. Ses parents n'avaient pas échappé à ce courant. Ils avaient attrapé un drôle de virus, celui de la modernité, et divorcé en laissant leur fils unique aux soins de tante Marguerite. Tata Margot prit donc Amédée sous son aile de tata poule et l'éleva comme s'il était son propre fils, contre son sein. D'ailleurs, elle en avait un qui louchait et l'autre pas, un qui pointait vers Rome et l'autre vers Bagdad. Comme deux émissaires, un à la rencontre du Saint-Père et l'autre, du grand vizir, un mamelon et un mamelouk. Après ce fut l'armée dans le contingent des appelés, Amédée fit son service militaire quelque part en Allemagne, affecté à la garde d'une clôture qui manifestement gardait une autre clôture, sous les ordres d'un sous-officier qui, drôle de coïncidence, louchait aussi. À la différence près que son œil gauche pointait vers Amsterdam et l'autre vers Marseille.

Le lundi, c'était jour de corvée d'épluchage, il fallait se farcir des tonnes et des tonnes de patates, une montagne de tubercules pour nourrir tout le camp de l'Ouest. Un Everest parmentier que les cuisiniers s'empressaient de faire trop cuire, tel que le recommandait le *Savoir-faire culimilitaire*. Au moins, dans le camp adverse, les garnisons de l'Est pouvaient se consoler en songeant que leurs épluchures fermentaient dans des cuves douteuses pour ensuite être distillées en une vodka infecte.

La malédiction du lundi, aurait-on pu dire, poursuivait Amédée depuis toujours, et rien n'arrivait à l'exorciser, pas même un dimanche soir en pente douce. Puis il se produisit un miracle : derrière cette grande arche des emmerdes, cette façade imprenable du devoir, Amédée dénicha accidentellement une clairière de tranquillité où les soupirs se transformaient en fleurs de pissenlit. Il y a une bonne dizaine d'années, alors que le moteur du banc de scie avait grillé sous les coups d'un terrible orage et que Goguenard, la finance en berne, ne pouvait pas le remplacer, Amédée fut contraint au « chômage technique ». Il découvrit, à sa grande surprise, le plaisir de nager à contre-courant, le bonheur délicieux de ne rien faire le lundi. Il s'en régala à tel point que depuis ce jour, il ne rêve que d'orages et de pannes.

Bien entendu, cette parenthèse accidentelle ne dura pas, on finit par réparer le vieux moteur de la maraudeuse et la cantatrice au timbre élevé put poursuivre son répertoire là où elle s'était arrêtée. Il n'en fallut pas davantage, le mal avait été fait, Amédée fut atteint d'une incurable maladie très peu documentée dans la littérature médicale : une lundinite aiguë, syndrome qui se caractérise par une irrépressible envie de liberté. Depuis cet accident existentiel, il s'est juré de tout faire pour retourner dans la vallée enchantée des lundis buissonniers, là où les arbres restent debout, où les pinsons emportent dans leur bec les aiguilles des montres.



Le souffle inaudible d'une voiture entre dans la cour de la scierie, un nuage sur des roues. C'est souvent comme ça qu'arrivent les problèmes, en silence, les emmerdes en chaussons de ballerine. Les panneaux latéraux de la bagnole sont recouverts de boue. La terre a mille ans et la voiture est toute neuve. De possibles acheteurs sans doute. Le patron d'Amédée cherche à se débarrasser de son usine à soupirs. Mais qui voudrait acheter deux pans de tôle avec un banc de scie aussi mal électrifié? Même le terrain ne vaut pas l'enjambée d'un arpenteur.

Les visiteurs en question sont deux gaillards rasés dans le genre papier sablé, deux gueules abrasives qui, à trop regarder le ciel, écorcheraient les nuages. Deux primates trop bien assis dans leur voiture pour vouloir en sortir, habillés avec des costumes cousus Giorgio, parfumés d'une eau de toilette plutôt voyante. Il pleut par les vitres entrouvertes, il poile dans l'encolure des chemises des visiteurs. Amédée ne bouge pas. Si ces deux étrangers veulent lui parler, qu'ils descendent donc de leur BMW. Les six mètres qui le séparent d'eux sont six mètres d'orgueil et on sait combien l'orgueil tient ses distances. Sans doute les hommes dans la voiture ont-ils l'habitude que l'on fasse acte d'allégeance en venant à leur rencontre, mais Amédée, lui, n'est le vassal que de sa douce et poitrinante Ginette.

Le chauffeur finit par sortir de sa berline sans pour autant couper le moteur, petite mélodie tout en

velours. Le copilote, qui croyait s'en tirer sans se mouiller, débarque aussi. Le banc de scie, imperturbable, découpe du vide, des tranches de vide, avec une incroyable précision.

« On vô parler à Gogrrr! »

Tiens, Darwin avait raison, d'où peuvent bien sortir ces faux Ukrainiens? se demande Amédée.

« Goguenard n'est pas là, il n'est pas souvent là d'ailleurs. Si vous le rencontrez, vous lui direz que j'aimerais bien lui parler, moi aussi.

— On vô parler à Gogarr! Nous vouloir important récupérer chose qui appartient nous.

— Je vous répète que moi aussi, j'aimerais bien lui parler, mais Goguenard pas là! Goguenard loin!

— On vô parler à Gognarr!

— Je dirai à Goguenard, pardon Gognarr, que vous êtes passés. Inutile de laisser vos cartes, de toute façon il doit savoir qui vous êtes. »

Amédée a raison, tous ceux et celles qui ont affaire aux frères Crasimir savent qui ils sont.

### **Ce que l'on sait de Lazar et Grigor :**

- Faux jumeaux et vrais salauds. L'un brun, l'autre un peu rouquin du genre Bulgare irlandais, sans doute le résultat d'un chromosome égaré.
- Cognent et causent, parfois causent en cognant.

- Anciens athlètes olympiques de l'équipe d'haltérophilie bulgare, reconvertis dans le crime à l'épaulé-jeté.
- Appartiennent à la filière bulgare établie à Lyon à la fin des années quatre-vingt-dix, vaste préfecture du crime où ils jouent un rôle important, gagné de haute lutte face aux Corses en perte de corsitude.

Leur répertoire s'est diversifié avec le temps. Leur savoir-faire : l'import-export, et plus particulièrement l'acheminement de « matières premières ». Sous leur contrôle, des pipelines de petites Olga mal fagotées se sont déversés dans une Europe monétaire. Petites Olga que de faux lendemains déshabilleront. Une lettre à grand-maman pour lui dire qu'on est bien arrivée en France et puis plus de lettres du tout. Pendant ce temps-là, mamie Ukraina roule des brouettes de bois pour chauffer ses hivers et ses espoirs avec pour seule consolation que sa petite Olga ait enfin pu trouver un bon travail.

Mais tout cela n'explique en rien pourquoi ces rouleurs de rrr et de mécanique rrrutilante s'intéressent autant à un Goguenard foncièrement rural.

Lazar Crasimir, le relationniste du duo sans doute, déballe son baratin d'usage en affichant un sourire qui s'embroche très vite dans sa barbe de barbelés. Une véritable gueule de Berlin-Est, celui-là. Son petit frère Grigor, lui, reste grigorifié, le regard aimanté par la pile de cercueils vides qui tapissent le fond du hangar dans l'attente de leur contenu.

« Ça donne vertige tous ces cerrcueils. On rreste dans le pays, nous fairre un peu de tourrisme en attendant Gognegnarr. Petit détail, nos apparreils photo à nous pas trente-cinq millimètrres, mais plou-tôt neuf millimètrres. Alorr dis à patrron de pas faire attendre nous. »

C'est vrai qu'en photographie, ils s'y connaissent plutôt bien les Crasimir. Ces adeptes du viseur avec une forte propension pour la prise de vue en rafales ont une manière toute personnelle de mortaliser leurs sujets. Mais personne n'est parfait et ils n'arri-vent jamais vraiment à effacer les yeux rouges sur leurs clichés, au contraire.

Amédée ne sait pas d'où vient ce frisson qui le tra-verse. Un début de grippe, l'infiltration de la pluie, ou peut-être bien celle de la peur. L'une et l'autre finissent toujours par venir à bout de l'étanchéité des hommes. Heureusement les chercheurs de Gogne-gnarr remballent leur foutu accent et leur boîte à outils de menaces. Ils s'éloignent tout doucement en reculant à la manière de Clint Eastwood quand il sort d'un saloon.



Amédée essaie de mesurer tant bien que mal l'épais-  
seur du borbier dans lequel son patron s'est encore  
fourré. Malheureusement, aucun instrument ne sem-  
ble adéquat pour embrasser une zone aussi vaste et  
aussi profonde. À vrai dire, ce serait plutôt un cas de

spéléologie, de descente dans les abîmes des coups tordus. Il faut dire que Goguenard, version originale du Gognegnarr, manifeste un irréductible penchant pour la combine géniale censée le propulser au firmament mais qui dans les faits, ne parvient jamais à l'extirper de sa triste goguenardise. La liste de ses déboires est aussi longue que colorée. Tout a commencé il y a trente ans avec une première bonne mauvaise idée : les palettes rétractables. Une sorte de plateforme mobile, adaptable, censée faire gagner de l'espace dans le transport et l'entreposage des marchandises. En effet, ça s'est si bien rétracté qu'après plusieurs accidents de chariot élévateur, les transporteurs qui lui avaient fait confiance décidèrent tous de revenir aux méthodes traditionnelles. Non seulement les palettes se rétractaient bel et bien, mais la marchandise qu'elles supportaient aussi. C'est ainsi que des chargements entiers de télévisions terminèrent leur existence cathodique sur le bout d'un quai d'embarquement. Au bout du compte, il n'y eut que Goguenard qui ne se rétracta pas.

Un laps de temps suffit pour oublier cette douloureuse mésaventure. Il revint à la charge avec une autre bonne mauvaise idée : le pieu de clôture, rien de moins. Réinventer le piquet est un acte mystique puisque cela fait huit mille ans qu'il existe. Qu'est-ce que Goguenard pouvait apporter à cette chose si simple, mais terriblement aboutie? Le patron avait été prêt à nier le néolithique. Il avait conçu un ressort mécanique pour tendre le barbelé ou tout autre grillage. Effectivement, sur le papier, ça marchait. Sur le terrain, ça coinçait plutôt les doigts. Toujours à grand

renfort d'arguments massue, il finit par convaincre des coopératives agricoles de vendre son mécanisme révolutionnaire. Des agriculteurs ouverts au progrès encaissèrent quelques bonnes douleurs aux doigts ; même les vaches, seulement accaparées d'habitude par le passage du train, surtout le quinze heures quinze de Montluçon, dressèrent des oreilles inquiètes. Goguenard dut faire face à de nombreuses plaintes au tribunal de Guéret et connut un peu de célébrité dans le journal régional dans la rubrique des doigts écrasés.

La résurrection n'attendant jamais la fin du deuil chez Goguenard, il fomenta aussi la revente de vieilles mobylettes en Roumanie, de conteneurs de machines à écrire en alphabet cyrillique, de pneus avec des petits défauts (si petits les défauts, si grande l'autoroute), sans oublier la mise en marché de ces fameuses montres de l'ère soviétique avec une seule aiguille dans le cadran, la petite. Le Kremlin tournait aux heures et avait envoyé les minutes au goulag. Une montre d'une précision toute CCCP qu'Amédée s'était empressé de porter au poignet pour justifier ses retards au travail. Aussi n'est-il pas étonnant qu'avec une telle conjoncture de planètes et autant de dévotion envers le culte du raccourci, Goguenard soit un jour poursuivi par d'autres adeptes du couper court.



Mais n'est-ce pas la Mercedes grise de Goguenard qui se trémousse au portail d'entrée? Décidément, les visiteurs jouent au chat et à la souris ce matin. Mōssieur Goguenard roule toujours en voiture d'homme d'affaires, sièges en cuir, brise nordique au mois de juillet, et un moteur qui ne demande qu'à en découdre. L'étoile de Stuttgart, signe extérieur de réussite, remonte l'estime mieux qu'une paire de bretelles un pantalon. Du régime dans les reprises, certes, mais jamais dans l'assiette. À la maison, Goguenard a sa Germaine. Sur la route, sa germanique. La première freine, la seconde accélère. Le patron n'est pas de bonne humeur.

« Zut et zut, ce con d'Auvergnat a encore raflé toutes les enchères, à cinq mille l'arbre! Je n'ai pas pu suivre! Si tu les avais vus, des vraies colonnes grecques. On aurait pu fournir les tonneliers pour tout le Bordelais.

— On continuera à faire des palettes, alors...  
répond Amédée.

— Quoi? C'est tout ce que tu trouves à dire, Médée? Moi je te parle de l'Antiquité grecque, du Parthénon, et toi tu me reviens avec tes palettes. Le Parthénon, c'est quand même mieux qu'une estrade!

— Godasse, y a deux blaireaux qui te cherchent furieusement. Le premier a l'air con et l'autre a l'air méchant. Tout un alliage, ces deux-là. Qu'est-ce que tu leur as fait? Ils roulent en compte en banque, si tu

avais vu la bagnole... Et ils sont pas là pour t'acheter des palettes.

— Ils sont combien ?

— Deux ! Je viens de te le dire, mais deux qui paraissent nombreux, très nombreux.

— Dis-leur que je ne vis plus à Saint-Priest-la-Brume, que j'ai changé de département, trouve quelque chose et préviens-moi quand ils seront partis.

— Combien tu leur dois ?

— Ça dépend si on parle en vies ou en argent. En argent, beaucoup. En vies, il faudrait que je meure au moins trois fois pour pouvoir les rembourser. Une, ce ne serait pas assez.

— Ah, tiens, quelle coïncidence, Ginette n'arrête pas de me casser les oreilles avec un livre qu'elle lit en ce moment sur la réincarnation. Paraît qu'on a plusieurs vies en banque. C'est bon à savoir. Mais dis-moi, qu'est-ce qu'un gars comme toi peut bien leur avoir fait ?

— C'est encore à cause de ces foutus écrins à machabées. Une vraie malédiction, je te jure. Au lieu de les laisser pourrir, j'avais trouvé l'occasion de les rentabiliser un peu en faisant du transport pour une entreprise qui préfère ne pas avoir son nom dans l'annuaire. Un Federal Express du ni vu ni connu, si tu veux, où le bon de livraison se résume à un regard méchant. Après tout, quoi de mieux qu'un cercueil pour planquer des trucs ? J'ai commencé à faire de la

livraison, par-ci par-là, les trois premières ont marché et ça payait plutôt bien. Convoyer un cercueil, c'est reposant, au moins t'es pas obligé de parler au client comme les chauffeurs de taxi. Tu imagines ? "Et vous êtes mort de quoi exactement ?" Enfin, tout allait comme sur des roulettes, mais voilà... Dans l'un des cercueils que je convoyais au port du Havre, il y avait un objet très convoité par des gens de l'Est. Non seulement j'avais mis les pieds dans une chasse gardée, mais en plus je me suis fait piquer le corbillard dans un stationnement. Depuis, ils pensent que j'ai monté le coup et veulent absolument récupérer ce qu'il y avait dans le cercueil.

— Et c'était quoi ?

— *La fille du soir*, un tableau volé dans la résidence d'un riche industriel à la retraite. Le genre de vieux qui se fait momifier après sa mort avec des bandelettes de billets de banque comme le pharaon Toutanpognon. »

Sur ce, Goguenard s'engouffre dans sa Mercedes, sur le seuil glissant de la fuite.

Dans la scierie, un arbre réduit à son plus simple appareil, dont les branches naguère portaient le ciel avec fierté, fait face à son bourreau d'acier. Amédée décide alors d'éteindre le moteur électrique de la scie. Il voudrait tant recoller tous les morceaux de ce centenaire, lui redonner un peu de sa dignité. Et laisser aux hommes de mauvaise volonté l'immense décousue qui leur va si bien.

## SYMPHONIE PICTURALE

Le flux migratoire de Saint-Priest-la-Brume ressemble à celui d'un sac de grains percé. Les quelques touristes qui fréquentent, souvent par accident, la commune durant l'été ne suffisent pas à inverser cette tendance. Heureusement, la grande route qui passe un peu plus loin apporte son quota de camionneurs et quelques représentants de commerce désespérés.

C'est dans un décor plutôt déglingué, devant une toile de fond rincée par la pluie, qu'entre en scène un camion de saltimbanques, essuie-glace allumés et phares en mouvement. Le théâtre est revenu ! Mais qui s'en souvient ? Le vingt août à vingt heures pour vingt euros. Quand les gens n'ont pas de sous c'est dix, et quand ils en ont encore moins, c'est gratuit. Le petit théâtre est revenu ! Le petit théâtre ambulante est revenu au village. Il y a si longtemps, mais qui s'en souvient sinon les Grands Anciens ? Coiffé d'un minuscule chapiteau pas plus grand qu'un chapeau,

le théâtre offre cinquante places assises maximum, la belle-mère reste debout. Quelques affiches mal collées sur des portes de granges abandonnées servent de colonnes Morris : *Le Théâtre perdu* — *Spectacle de mime* en grande représentation à Saint-Priest-la-Brume. Qui s'en souviendra ?



Chez les Prunier, on est mime de père en fils. Si jamais une génération affiche une vocation défectueuse, qu'à cela ne tienne, on passe à la suivante. C'est ainsi que Quentin Prunier succéda directement à son grand-père, Armand Prunier. Rien d'italien dans le nom d'artiste à l'image du Cirque-théâtre Zamboni ou du trop emprunté Théâtre Kratchouk, en provenance de la Kratchoukie orientale, restes d'un empire démantelé situé quelque part sur les plateaux argileux de l'imaginaire. Rien à voir non plus avec les grands chapiteaux modernes, colossales machines à logistique peuplées de faux nomades en résidence ou cirques branchés sur le compteur d'eau de Las Vegas.

Quentin se décide à affronter le nuage éthérique baignant le village avec la vague impression d'être en zone de montagne. Il se dirige vers la mairie, détour obligatoire pour obtenir une autorisation de spectacle, un droit d'installation. La plupart du temps, les secrétaires municipales, agréablement surprises, délivrent un accord de principe avec un sourire en coin. Il y a des endroits où l'on se greffe, par contre il en

est d'autres où l'on ne fait que passer. Quentin sait très bien qu'il ne s'éternisera pas ici. Avec toute cette pluie, le drapeau tricolore qui surveille l'entrée ressemble à un fanion de club sportif, la victoire en berne.

À l'intérieur, une vague odeur administrative se confond subtilement avec un parfum d'ennui. Une demoiselle tient le fort de la République, du vernis sur les ongles. Elle lui signifie très vite avec ses grands yeux tous cils battants qu'elle a le cœur vacant. Quentin change délicatement de sujet en lui demandant s'il n'existe pas un hôtel ou un gîte du passant dans les environs. Elle lui indique le seul et unique hôtel du coin, l'Hôtel de l'Auvergne, bastion des voyageurs, juste en face, de l'autre côté de l'averse, tout en passant dans ses cheveux un crayon de bois. Elle se frotte la tête avec la gomme du crayon, et en douce efface peu à peu les contours de son mari dont elle devra redessiner l'exactitude des traits, le soir, à la maison. Un mariage délébile, en somme. Quentin la remercie avec un gracieux geste de la main, ses longs doigts comme des plumes miment l'aile d'une mésange qui s'ébroue. La secrétaire glisse le crayon entre ses dents et le mord jusqu'à la chair du bois tendre.

Quentin n'a pas seulement hérité du grand art de son grand-père, mais aussi un peu de sa cartographie, celle de ses souvenirs surtout. Saint-Priest-la-Brume resta à jamais pour Armand Prunier un lieu marquant. En mille neuf cent quarante-trois, à une époque communément appelée « la guerre », il y

séjourna même tout un été. Mais qui s'en souvient puisque la mémoire du village repose presque toute au cimetière? Qui, sinon la mère Marcellin, une quatre-vingt-dixgénnaire, un lierre de femme qui s'accroche vigoureusement à la vie et dont la mémoire est aussi claire qu'un lac de montagne? Demandez-lui à la Simone de vous raconter cette époque et elle vous répondra comme une bobine de fil qui se déroule.

**Nom :** Marcellin, Simone.

**Sexe :** À vérifier.

**Occupation :** Témoin de son siècle.

**Signe particulier :** Toujours vivante. Demandez-lui !

**Ce dont se souvient Simone :**

Il est venu de nulle part, un beau jour, c'était en quarante-trois, je crois, dans un camion qui fumait dans les côtes, il fumait aussi sur le plat, tout le monde fumait et à vrai dire, la guerre aussi fumait. Sur la camionnette, il y avait un beau lettrage appliqué : *Le Théâtre perdu. Armand Prunier, mime*. Vous parlez d'un nom. Il a bien de l'audace de vouloir se faire un nom avec un nom pareil, que je me disais. En fait, au début on ne savait pas vraiment si c'était un marchand de tissus ou un aiguiseur de couteaux. D'ailleurs, ça a été ma première question quand je l'ai rencontré.

« Vous êtes le rémouleur ?

— Rémouleur, pilote d'avion, gondolier, maître d'école, chef d'orchestre...

— Dites donc, c'est pas parce que vous êtes de la ville qu'y faut me prendre pour une cruche, hein !

— Je suis mime, jeune demoiselle.

— Alors, taisez-vous monsieur !

— ...

— Là, je vous crois. »

C'est vrai qu'il savait se taire et quand il se taisait, le bougre, qu'il était beau ! Les mimes, c'est comme ça, paraît-il, c'est à force de silence qu'ils deviennent aussi beaux. On ne savait pas pourquoi, mais il avait décidé de s'installer dans le coin, à l'Hôtel de l'Auvergne. Mais le plus clair du temps, il dormait sous son chapiteau. C'était la guerre, vous savez, tout le monde avait ses petits secrets. On ne connaissait alors rien de l'art du mime et je me souviens encore de toutes les représentations qu'il a données. Au début, il n'était pas très bien vu dans le village. Quand votre femme se fait belle par un lundi, avec un rouge à lèvres épais en pleins tourments d'occupation, il y a de quoi se poser des questions. Surtout celle du quincailler, ah lui, quel jaloux, mais quel jaloux, jaloux de tous les jaloux, celui-là. Alors, pensez donc, quand sa sauterelle avec des jambes à n'en plus finir traînait près de la camionnette du beau Parisien silencieux... Avec cette façon très personnelle

qu'elle avait de se pavaner la poitrine-regarde-moi et le derrière-je-suis-ici, vous pouvez comprendre que son mari devenait fou de rage. Ça lui donnait de l'ulcère que sa belle Nadine porte chaque jour une nouvelle robe à fleurs. Vous alliez dans son magasin lui acheter une livre de clous, et il vous servait deux pelletées de rancœur. Comment oublier tout ça ?

Il s'est passé des drôles de choses à l'époque. Tout le monde débarquait à Saint-Priest-la-Brume. Certains sur la pointe des pieds, d'autres à la pointe du fusil. Comme les esprits étaient d'une susceptibilité incroyable, il valait mieux éviter de regarder les représentants de l'autorité dans les yeux. Nous regardions plutôt ces messieurs droit dans les pieds.

Dites-moi, votre grand-père, il vous a parlé du petit Jérôme Quermand ? Ce bout de gamin qui se cachait derrière un nom tout en blancheur catholique, mais qui en fait s'appelait Josef Ackermann ? Neuf ou dix ans, vif, rieur et bien élevé. Un pauvre petit que les gendarmes s'étaient mis en tête d'arrêter. Eh bien, c'est l'artiste de Paris, le bel Armand, qui l'a sauvé. Armand a appris au gamin à se taire, à emmagasiner du silence — et le petit Jérôme lui doit la vie à ce silence. Il avait tellement bien appris sa leçon qu'il en était presque devenu invisible. Un miracle ! Le gamin a traversé la guerre parce qu'il est devenu mime. Vous savez qui c'est le petit Jérôme, vous vous en souvenez, dites ?

La mère Marcellin respire au rythme du village, elle connaît l'usure de chaque pavé, le bruit de chaque portail, le nom de tous les enfants et les secrets

que le vent a emportés. Le jour de sa mort, son linceul sera brodé de gouttelettes d'argent.



L'aiguille orpheline de la montre soviétique d'Amédée pointe un midi aussi vertical qu'affamé, il est temps de couper le sifflet à la maraudeuse. Si le scieur aime le petit salé aux lentilles, il préfère encore davantage celle qui fait mijoter les lentilles. Ginette Deschamps, en bonne gouvernante, tient le restaurant de l'Hôtel de l'Auvergne. Elle a le midi ouvrier et le cœur pot-au-feu, la Ginette. C'est toujours plein chez elle, les camionneurs font le détour pour s'y garer, les habitués pour y remiser leur ennui le temps d'un repas, avec le sentiment de trouver un second foyer aux arômes de pastis. Le lundi, jour de repos, la salle reste muette. Seul Amédée y a ses entrées pour un tête-à-tête avec la patronne. Ginette ressent un faible pour ce scieur silencieux. Elle lui casserole tendrement des restes dans une marmite pour deux. Ça tombe bien, Amédée préfère le réchauffé, le bœuf carottes en supplémentaire, la béchamel en rappel.

Ginette a tout du Nord, rien du Sud. À une époque où la cuisine méditerranéenne ne cesse de quitter son bassin naturel pour remonter vers le Nord coupable dans une tentative d'évangélisation à la cuisson à la vapeur et à l'huile d'olive pressée à froid, il y a encore dans la France rurale, fort heureusement, des irréductibles du beurre. Ginette préfère les

croquants au croquant, elle ne graisse pas ses poêles avec le souci bien-pensant du cholestérol. La cuisine crétoise, symbolisée par un rocher sur fond d'émeraude avec trois oliviers et deux chèvres, si vertueuse qu'elle soit, ne reste qu'une jolie carte postale.

Sur la nappe ou l'oreiller, ils s'entendent bien ces deux-là. Deux tourtereaux dans la jeune cinquantaine collés l'un à l'autre pour ne former qu'un siècle timide d'où s'évadent des soupirs de vingt ans. Chacun chez soi, amants non résidents, ils se rejoignent sur une passerelle suspendue au-dessus des qu'en-dira-t-on.

« Alors, mon scieur... ? demande Ginette.

— Alors, ma belle cantinière, je crois bien que Godasse a encore des problèmes.

— De quel genre cette fois ?

— Dans le genre cent dix kilos, mais cent dix kilos pas contents. Et pour être précis, je devrais dire deux fois cent dix kilos pas contents.

— Ah, je vois. Le problème, ce ne serait pas, par hasard, deux gars qui sentent l'Azzaro à trois kilomètres à la ronde ?

— C'est qui Azzaro, un cousin dyslexique de Zorro ?

— Si on veut.

— Toi, tu sais quelque chose...

— Les cent dix kilos dont tu parles ont insisté pour louer une chambre ce matin. Lits jumeaux, oreillers en plumes et vue sur la place du bourg. Ils m'ont dit qu'ils étaient venus pour chercher leur nièce qui aurait mystérieusement disparu dans la région. Ça m'étonnerait pas que l'un soit le frère de l'autre et vice versa. Ils ont le même numéro de série ces deux-là.

— Leur nièce? Ces gars-là ont plus la fibre des embrouilles que la fibre familiale, c'est certain.

— Raconte!

— C'est à cause de *La fille du soir*.

— C'est leur nièce?

— Non, *La fille du soir* n'est pas vraiment une nièce, ou alors c'est la nièce de tout le monde. C'est plutôt un tableau qui apparemment aurait une certaine valeur, le genre de vernis qui intéresse les vieilles croûtes et qui fait pleurer les chéquiers d'émotion.

— Quel rapport avec Godasse? Il ne serait pas capable de distinguer un papier peint d'une lithographie.

— Oui, mais Godasse est un grand artiste. Il devait, pour je ne sais quelle raison, convoier le tableau vers un destinataire anonyme, mais l'abruti se l'est fait piquer lors d'une halte. Il dit qu'il s'était arrêté pour manger un plat de cassoulet. Mon œil! Le cassoulet en question devait certainement s'appeler

Marie Turlurette. C'est connu, Goguenard a une maîtresse tous les trente kilomètres. Les femmes, c'est ses bornes kilométriques à lui, ses stations d'essence. Pas pour rien qu'il est toujours sur la route.

— Eh bien moi je te propose un autre tableau beaucoup moins abstrait, avec de belles rondeurs cependant : la femme du midi. D'ailleurs, à propos de croûte, il est peut-être temps de casser la nôtre, monsieur mon scieur. »



Après le petit salé aux lentilles, Amédée reprend son quart de travail, s'allume une Gitane papier maïs, la version diesel de la cigarette qui, contrairement à la flamme olympique, s'éteint tout le temps. Amédée est un fumeur de tabac froid, de cigarettes éteintes, une race en voie d'extinction.

La cour de la scierie est jonchée de billes de bois empilées n'importe comment, rattrapées par la broussaille. Dans ce concert de ronces, Jules César ne trouverait qu'une couronne d'orties. Au milieu de ce foutoir, deux vieux tas de ferraille s'égrainent en rouille, deux camions, deux Berliet d'après-guerre — laquelle ? Des troncs qui dorment, des camions qui meurent ou le contraire, est-ce assez pour sortir ses pinces ?

Dans ce coin de passé, on n'est pas vraiment dans la grande production numérisée, mais plutôt dans la planche qui se fait attendre, le morceau lent. De

l'artisanat? Non, plutôt du travail d'ouvrier, car dans la France des métiers, avant d'être considéré, il faut d'abord que vos pairs vous adoubent, mais a-t-on déjà décerné les honneurs à un simple faiseur de copeaux? Amédée n'est qu'un scieur de sciure, un monsieur mon scieur, un homme seul au fond de son hangar. Est-ce assez pour sortir les mouchoirs?



Amédée rentre au bercail avec de la sciure dans l'ourlet du pantalon. Il habite dans un lieu-dit appelé Le Perrault une petite maison sage, un bout d'héritage au crépi délavé à deux kilomètres du bourg. Il voisine, quinze mètres plus loin, avec Vincent, chômeur institutionnel qui saute de stage en stage comme on joue à la marelle. En face, de l'autre côté de la route, les Tardieu, retraités en bonne et due forme après quarante ans de cotisations sociales. Tout ce beau monde se partage la départementale 67, un reste de voie romaine.

Vincent conduit ces temps-ci le camion de la bibliothèque départementale dans le cadre d'un énième stage bouche-trou en attendant de trouver mieux, en attendant de trouver mieux, en attendant de trouver mieux... (L'écho du chômage sans doute.) Il pourrait aisément avoir un rôle dans une nouvelle version du film *Maman, j'ai raté l'avion*, y ajoutant même une touche personnelle : *Maman, j'ai raté les ponts, j'ai raté Christine, Le concours de la Poste,*

jusqu'à cette œuvre par trop intime, *Maman, j'ai raté ma vie*.

Amédée se souvient bien de cette fois où il l'avait embauché à la scierie pour faire des palettes, et surtout pour l'extirper de son salon où il passait ses après-midi devant la télé à regarder *Inspecteur Derrick*, une vieille série allemande où tout semblait verdâtre, les murs, le scénario, jusqu'au teint de ce cher inspecteur qui n'arrivait jamais à bronzer dans un Munich pluvieux courtisé en permanence par un nuage radioactif en provenance de Tchernobyl. Bref, l'embauche de Vincent ne fut pas très concluante. Il faut bien le dire, une panne du compresseur l'obligea dès le premier jour à planter les clous au marteau. Douze cales, neuf planches assemblées selon un gabarit qui ne varie pas d'un poil. Au premier abord, tout paraissait facile, redondant. Et pourtant...

La proximité du doigt, la maladresse du marteau, ou tout simplement un manque de communication entre l'œil et la main, et le mal était déjà fait. Vincent comprit immédiatement ce que les Américains voulaient signifier avec leur fameuse expression « dommages collatéraux », tant utilisée en période de guerre. L'ambassade de Chine à Belgrade bombardée en 1995, les bavures en Irak, tous ces bâtiments civils odieusement détruits n'avaient été rien d'autre au fond que des doigts trop près d'un clou. Ce jour-là, inutile de chercher dans les ongles tuméfiés de Vincent la teinte d'un coucher de soleil sur une plage du Mexique. On avait plutôt affaire à celle d'une aurore boréale au-dessus du quarante-septième parallèle.

Au bout de deux heures de travail, l'apprenti ouvrier épuisa complètement sa réserve de doigts. Il n'avait fait que deux palettes tandis que l'inspecteur Derrick venait de résoudre un cent cinquantième meurtre.

Quant aux Tardieu, chercher la moindre fantaisie dans ce couple formé d'une institutrice retraitée et d'un ancien percepteur du Trésor public est peine perdue. Tardieu est un homme avec beaucoup de Jacquard et peu de Brésil, mais alors là pas du tout du tout. Il est des métiers dont on se demande comment ceux qui les pratiquent s'accouplent. Un percepteur du Trésor public, dans sa débauche, perçoit-il plus qu'il ne donne? Et quand il est temps de mettre fin aux ébats, est-ce l'institutrice qui décide que la récréation est terminée?

Monsieur Jacquard souffre depuis toujours d'une maladie incurable: l'ennui. Madame Tardieu s'est bien employée à camoufler le vague à l'âme de son mari, invoquant le manque de fer ou bien un quelconque virus attrapé durant la guerre d'Algérie. Mais se fût-il écouté une seule fois qu'il se serait enfui de sa vie de petit-bourgeois, de cette récurrente tristesse. Seulement, il ne pouvait pas s'échapper de son propre jacquarisme. Se fût-il écouté une seule fois, il se serait débarrassé de cette géométrie de laine fade pour ne revêtir que de l'uni, un bleu éclaté, un rouge éclatant, sans ombres, sans marrons silencieux ou couvert de sous-bois, automnal endormi qui le tint si livide toutes ces années. Monsieur aurait tant aimé être une couleur primaire, violente, pleine, pétante, électrique. Un vent chaud remontant du sud, un

souffle salé pour tourbillonner sous les jupes des femmes, plutôt que ce courant d'air glacé enfanté par l'Oural.



La nouvelle ne tarde pas à se répandre : deux duettistes reconnaissables à leur sale gueule, mal rasés de l'extérieur comme de l'intérieur, dorment à l'Hôtel de l'Auvergne. Deux présences massives qui scrutent les « enrizons » (subtil amalgame d'*horizon* et d'*environs*) et qui, d'une gorgée de café bruyamment siphonnée, examinent les lieux. C'est un état second tout à fait naturel pour ces professionnels de la rancune. Car la rancune, c'est un vrai métier. N'en déplaise aux amateurs de formules préassemblées et d'adages populaires, pour les frères Crasimir, la vengeance, c'est comme le kapama de leur maman, ça se déguste chaud, très chaud. Les frangins, entre deux fourchetées d'omelette, tendent deux paires d'oreilles fouineuses à l'affût de la moindre information, habituellement déversée par l'idiot du village, cette écume à non-dits : « Vous savez vous deux, vous avez un drôle d'accent, on dirait un hameçon. C'est pour aller à la pêche que vous causez comme ça ? »

Ou encore ce pilier de bar, vestige intact du précambrien rural. Pas regardant sur l'interlocuteur pourvu qu'on lui paye une tournée : « Goguenard ? Alors là, bonne chance ! Même sa femme sait pas où il est vraiment. C'est pas quelqu'un qu'on cueille, c'est plutôt quelqu'un qui éclot, vous voyez. Non,

vous voyez pas. Comment qu’c’est déjà vos p’tits noms, Bazar et Grimoire?»

Le maire du village, qui parle toujours comme on descend un escalier aux marches glissantes, ne leur en apprendra pas beaucoup plus : «Je ne connais pas l’emploi du temps ni les activités de mes administrés, mais je peux vous dire que monsieur Goguenard est, hum, un citoyen des plus respectables.»

Où qu’ils aillent, les frères Crasimir troublent l’atmosphère. Ils ne cadrent jamais, demeurent des ombres au tableau, ce sont en quelque sorte des déconstructeurs d’ambiance. Ils rabrouent les couleurs, rapetissent les lieux avec une facilité déconcertante, même à ciel ouvert, on se sent très à l’étroit en leur compagnie, à tel point que l’on cherche toujours une quelconque porte de sortie. La seule occasion dans toute leur existence où ils ont déjà fait preuve de discrétion, voire d’anonymat, fut lorsqu’ils participèrent aux championnats internationaux d’haltérophilie. Là, ils étaient dans leur élément, patauds et poilus parmi d’autres patauds et poilus au festival du tendon, aux contrefaçons d’Hercule en provenance de l’Est.

Ils sont décidés à ne pas quitter Saint-Priest-la-Brume sans avoir récupéré leur précieux bien, ce fameux tableau auquel ils tiennent tant. Non qu’ils soient brusquement devenus amateurs d’art sur le fil de la cinquantaine — la peinture, ça les ennuie plutôt sauf si c’est de l’art à poil. Leur intérêt pour *La fille du soir* est purement financier. Cette demoiselle-là leur rapporte plus qu’aucune fille ne saurait le

faire. Ni Pavlina, qui officie pourtant sur le pont Bastiani, ni la très carénée Laroslava, qui a ses entrées dans les couches de luxe de toute l'Europe, ne peuvent rivaliser avec *La fille du soir*.

Tout ça parce que les frères Crasimir ont découvert par hasard un drôle de filon, une opportunité dans un marché encore inexploité : celui des vieux-qui-ne-se-rappellent-plus. Alors qu'ils étaient en train de cambrioler le château d'un riche industriel à la retraite du nom de Raoul de La Mothe Grébière, ils se sont fait surprendre par le maître des lieux qui, au lieu d'appeler la gendarmerie, leur proposa de leur acheter le tableau qu'ils avaient dans les bras. Intrigué par le caractère saugrenu de la situation, Grigor se demandait si le vieux ne leur tendait pas un poisson d'avril au mois de novembre. Et puis ce n'est pas gentil de se moquer de deux honnêtes cambrioleurs. Il n'en était rien, le vieux insistait vraiment pour s'offrir sa toile.

Ils lui firent un prix d'ami : trente-cinq mille euros. Fou de joie, La Mothe Grébière alla chercher son chéquier.

Depuis, Grigor et Lazar se sont spécialisés auprès d'une clientèle de plus en plus répandue souffrant de cette maladie qui efface la mémoire aussi efficacement que la marée les traces de pas sur le sable. Les vieux à l'électrification du cerveau déclinante s'avèrent, pour des arnaqueurs de leur calibre, un créneau très rentable, et ce, même si l'aîné, Lazar, croit encore dur comme fer qu'Alzheimer est le père de la bombe atomique.

Les possibilités de l'arnaque sont sans limites, on peut même laisser le butin sur place afin d'éviter une manutention inutile, pour le revendre le lendemain à son propriétaire. Et comme le client est une faculté qui oublie, on peut vendre le tableau deux, trois, quatre fois sans le décrocher du mur. *La fille du soir* a ainsi été vendue une bonne vingtaine de fois à son propriétaire légitime.

C'est une mauvaise pièce de théâtre, entre le drame et la comédie, qui se joue à l'abri des regards. Les acteurs, entièrement voués à leur texte, ne changent pas une virgule. Un coup de téléphone anodin, une brèche dans le silence et le rideau s'ouvre. Avec l'enthousiasme du vendeur d'assurances, les Crasimir annoncent à Raoul de La Mothe Grébière la bonne nouvelle : ils ont enfin trouvé *La fille du soir* et sont prêts à la lui céder, mais juste à lui. Une bagatelle : soixante-quinze mille euros ! Le vieux, fou de joie, échappe trois gouttes dans son pantalon et demande aux Crasimir de lui apporter le butin. Heureuse coïncidence, ils sont déjà derrière la porte.

Chez les Crasimir, on soigne le service à la clientèle, autant pour la collecte que pour la distribution des claques.

« Dites donc, vous êtes plutôt rapides, vous deux. Et le tableau, vous l'avez, le tableau ? Mais entrez donc ! Ne faites pas attention au désordre, ma femme de ménage a attrapé un fichu rhume, à moins qu'elle ne soit décédée en 1990...

— Je vous faire surprise, môssieur La Mouthe Grrrebirre, lé tablô déjà accroché sur lé murr.

— Ah, mais ça par exemple, vous êtes de bon service, vous l'avez mis exactement là où je voulais qu'il soit. »

En effet... Ça par exemple.

Devant les problèmes de santé de plus en plus importants de La Mothe Grébière, et avant qu'une quelconque hospitalisation amène sa nièce tutélaire à remarquer toute l'ampleur de l'arnaque, les Crasimir avaient décidé de tenter le coup pour le coup. Ils s'apprêtaient donc à lui vendre son tableau deux millions d'euros. Après tout, le vieux était assis sur tant de billets que son derrière ne risquait pas de gercer. La rondelette somme se partagerait facilement entre frères et leur permettrait de prendre un peu de recul.

Mais voilà : l'Écumeur, dont la raison sociale était enregistrée dans les fichiers de la police, spécialisé dans la brocante de luxe de Londres à Amsterdam, avec des ramifications aux quatre coins du Fric, faisait sa campagne annuelle de ratissage dans la région de Montluçon, où La Mothe Grébière tenait château. Par une belle nuit de ni vu ni connu, il cambriola La Mothe Grébière tandis que le système d'alarme restait aussi silencieux qu'un cistercien ayant fait ses vœux. Le talent de l'Écumeur, outre celui d'endormir les serrures et de mystifier les alarmes, était de dénicher les belles pièces. Un cursus en muséologie à l'école du recel y était sans doute pour quelque

chose. Quand il vit *La fille du soir*, il n'hésita pas un seul instant.

Un Muntt, même dans sa période la plus fadasse où les couleurs faisaient la grève, trouve vite preneur, surtout de l'autre côté de l'Atlantique. C'est la mode là-bas, dans la Grosse Pomme, de se procurer une œuvre sur le marché parallèle, pour le prix et pour l'aventure grisante que cela représente. Et si certains clients se font prendre, ils feignent l'innocence et jurent qu'ils ont acheté le tableau dans une «vente de garage» au Québec, à Saint-Isidore chez Berni la Brocante, un sous-soliste qui expose ses trouvailles au bord de la route, déclaration de douane à l'appui. Ainsi, Berni la Brocante aurait déjà vendu un fusain de Picasso, un Chagall et une collection de timbres aussi rares que le gorille de Sumatra.

Les Bulgares n'aimaient pas qu'on joue sur leur territoire. Ils venaient carrément de perdre deux millions d'euros et, plus important encore, une bonne parcelle d'amour-propre.



*La fille du soir* devait être escortée au Havre pour ensuite prendre un billet aller simple direction New York, où elle pouvait se négocier à vil prix, une cote fluctuante, certes. En général, le transport se déroulait toujours selon la logistique implacable de la dissimulation. De telles précautions augmentaient bien entendu le prix du butin. Avec tous ces cocus

devenus douaniers et le onze-septembre en toile de fond, il valait mieux prendre ses précautions. Dans les règles de l'art, donc, sauf quand c'est Goguenard l'artiste qui s'en charge. L'Écumeur lui avait pourtant bien dit : « Tu conduis, tu fumes, tu suis ton GPS jusqu'au point de livraison, mais surtout, tu t'arrêtes pas ! » Ce à quoi Goguenard avait répondu dans une candeur toute goguenardienne : « Pas de problème, mais juste entre nous, qu'est-ce qu'il y a dans le ceruciel que je vais transporter ? »

— Entre nous, il y a ma confiance et surtout trois mille euros imprimés à l'encre de Bruxelles. Voilà deux bonnes raisons pour laisser ta curiosité dans la boîte à gants. »

Si Goguenard laissa sagement sa curiosité dans la boîte à gants, il n'y enferma pas cependant sa libido, qu'il portait d'ailleurs toujours bien ostensiblement. La cinquantaine en sursis, Goguenard se croyait encore coq et préférait les veuves aux divorcées. Si les premières ont besoin de rattraper le temps perdu, les deuxièmes ont un insatiable besoin d'être écoutées. Et puis il aimait croire que leur mari, recyclé en fantôme, épiait les ébats de sa femme, planqué au fond de la penderie.

Dans les environs de Loire-sur-Loire (où il est impossible d'ignorer que l'on est dans la vallée de la Loire), le moindre patelin avec une gendarmerie et une poste se réclame du majestueux cours d'eau comme du berceau de la France même. Dans les environs de Loire-sur-Loire donc, Goguenard voulut renouveler son abonnement auprès d'une ancienne

maîtresse qui en était d'ailleurs à son deuxième veuvage. Il fit fi des recommandations de l'Écumeur et s'arrêta pour saluer la double veuve, dont les portraits des feux maris ornaient le vaisselier comme autant de candidats se présentant aux élections. Goguenard, dont la tendresse ressemblait à un cactus sous le chaud soleil de la Sierra, rendit hommage à la double veuve avec la rudesse du mâle déclinant. L'acte amoureux aussi vite expédié qu'un colis Chronopost en France, Xpresspost au Canada ou un colis piégé en Afghanistan, il s'installa à table pour finir les restes d'un cassoulet noyé dans la graisse d'oie. Une partie de jambes en l'air, trois mille euros, et du cassoulet cholestérolé à souhait : la vie n'était pas si mal après tout.

L'ordre des choses allait cependant être perturbé par un jeune manouche, mi-sédentaire mi-caravane, spécialisé dans la pièce détachée automobile. Il remarqua tout de suite le potentiel du camion mal garé au bord de la route, un modèle plutôt recherché avec moins de cent cinquante mille kilomètres au compteur. Avec un doigté de fée servie par de mauvaises intentions, il ne mit que quelques instants pour s'installer au volant du véhicule et partit tout doucement en roue libre, naturellement emporté par la descente jusqu'à l'apothéose de la compression. Quand Goguenard refit enfin surface et s'aperçut de sa lamentable bourde, sa tête était déjà mise à prix. Mort ou pif ! Dans le métier du transport et de la refourgue, la confiance doit rester intacte comme du petit-lait.

Que la police vous ceinture sur une bretelle d'autoroute, passe encore. Qu'un Fangio surévalue ses qualités de pilotage et vous queue-de-poissonne, passe encore une autre fois, ou même qu'un pont s'écroule. Mais qu'on vous subtilise votre marchandise alors que vous aviez le pantalon en berne, alors là, ça ne passe plus, mais plus du tout. Tout finit par se savoir dans le milieu et Radio Escrocs émet régulièrement des bulletins de nouvelles. Comme l'Écumeur devait aujourd'hui rendre des comptes aux frères Crasimir et Goguenard à l'Écumeur, Goguenard doit aujourd'hui rendre des comptes aux frères Crasimir.

L'Écumeur ne sauva d'ailleurs sa peau qu'en balançant proprement Goguenard et en alignant un joli tas de billets, une masse cubique parfaite de billets de vingt euros. Pas l'ombre d'un poil qui dépasse, la banque centrale au fil à plomb. Jamais rassasiés, les Crasimir exigèrent une redevance sur tous les cambriolages à venir. Une taxe de survie en quelque sorte, un contrat qui se signe avec l'encre d'un regard méchant pour une partie et celle d'un regard rempli d'effroi pour l'autre.

## MÉDINA CHRÉTIENNE

Il est parfois étonnant de constater à quel point certains villages déambulent. Saint-Priest-la-Brume est un de ces endroits promeneurs typiques où les ruelles s'égarant, se croisent, s'emmêlent, où les maisons, emboîtées les unes dans les autres, n'arrivent pas à retrouver leur acte de propriété.

Quentin trouve le prétexte d'une cigarette pour déambuler lui aussi. Il emprunte une ruelle éclairée timidement par un voile de réverbères, un éclairage pudique sous-alimenté. La ruelle est bordée de chaumières aux volets clos, de façades endormies, et fourmille de chiens qui jappent dans la nuit, espace naturel pour les aboiements. On devine la curiosité des villageois, cachés derrière leurs fenêtres, jetant un œil par la fente des volets, soulevant un rideau de tulle. Quentin marche à contresens des horloges, à la limite du vagabondage. Mais il n'est pas le seul. Une masse large et compacte déchire le filet de lumière

qui tombe d'un réverbère. Les frères Crasimir, cigarette au bec, le pas conquérant, marchent sur le pavé mouillé en pétant. Les chiens jappent de plus belle. Un étranger, ça passe, trois c'est trop. Les frangins Carrure et Quentin se croisent comme deux trains de banlieue, sans se dire bonjour, sans se saluer. Ils se toisent, de l'ourlet à l'os frontal, dans le préambule d'un duel d'ombres où le premier qui dégaine emportera l'aube.

Les Crasimir passent leur chemin et s'éloignent non sans couvrir leurs arrières et risquer un dernier regard en faisant pivoter la tourelle qui leur sert de cou. Zut! L'angle n'est pas assez large pour couvrir un demi-cercle, ils sont alors obligés de manœuvrer du tronc et du bassin. Mais la rue est vide. Où est donc passé l'élégant? se demandent les frangins.

Une voix tombe d'une fenêtre du deuxième étage, plus lourde que la lumière des réverbères. Quentin essaie d'en capter l'origine en levant la tête. Il ne voit que des pots de fleurs suspendus. «Tiens, les géraniums parlent maintenant», se dit-il. Puis une silhouette se détache à la fenêtre.

«Hé, Roméo, dis-moi, je suis certaine que tu n'as jamais vu une Juliette de quatre-vingt-dix ans, n'est-ce pas? lance Simone Marcellin.

— Je m'incline, madame.

— Oui et ben t'incline pas trop. Ici à la campagne, quand on se baisse, c'est pour travailler la terre. Attends, je descends t'ouvrir.»

Le sommeil de la mère Marcellin est aussi capricieux qu'un soufflé au fromage et les aboiements de tout à l'heure ont ouvert la porte du four. Elle met un bon quart d'heure d'éternité à descendre de sa chambre. Habituellement, elle attend que sa dame de compagnie de jour l'aide à franchir l'escalier, ce piège à fractures de la hanche. Mais dans ce cas-ci, c'est le réveil du passé qui la sort du lit. Quentin se fait patient sur le seuil. Il se doute que la doyenne décortique méthodiquement chaque mouvement avant de l'accomplir. Des serrures bien huilées claquent, deux au moins. C'est une véritable porte de Damas qui s'ouvre, gondée à pleine forge. Des traces encore ruisselantes de témoins de Jéhovah laissent présager une place imprenable.

« Rentre donc, l'artiste. Je dois avoir une petite bouteille de poire quelque part, on va la déguster à guichets fermés, tu veux ? »

Quentin s'exécute docilement. Devant le parquet, miroir stratifié aussi gênant qu'un examen de conscience, il pose ses chaussures.

« Garde tes chaussures, j'en ai rien à cirer du plancher, c'est ma nièce, c'est une maniaque de l'encaustique, elle est en manque d'amour. J'ai beau lui dire "Bella, arrête de froter", elle persiste. C'est son excuse, son exécutoire... enfin un truc comme ça, *ex* et *oire* avec quelque chose entre les deux. »

— Vous voulez peut-être dire exutoire ?

— Peut-être. Le dernier dictionnaire que j'ai ouvert, c'était pour y cacher de l'argent. Toujours est-il que nous deux, on a des choses à se raconter, mon garçon, surtout à propos de ton grand-père. Mais va pas te faire d'idées, je suis une demoiselle honorable. »

Simone Marcellin allume le gaz, la cafetière s'ébranle lentement, après quoi elle débouche un concentré d'alambic amadoué par un hypothétique goût de poire qui flirte avec les zones insoupçonnées de l'alcool. Elle sert une tasse de café bien frappé à Quentin, invité discipliné qui se prête volontiers au cérémonial. Une irrépressible grimace qui ne fait pas partie de son répertoire pourtant vaste lui traverse le visage quand il trempe ses lèvres dans le verre de gnôle. Simone Marcellin, plus prudente, plonge un carré de sucre dans son verre d'eau-de-vie, qu'elle saisit en tremblotant.

« Quand je n'arrive pas à dormir, "je fais le sucre". S'il fallait que les bonnes femmes qui s'occupent de moi sachent que je carbure à la poire les nuits d'insomnie, elles me maisonneraient-de-retraite sur-le-champ. Dis, le coup du réverbère devant les deux cerbères : pas mal du tout. Tu pourrais peut-être m'apprendre l'art de la métamorphose au cas où la mort se mettrait en tête de venir me chercher. »

La mère Marcellin met alors doucement le cap vers les souvenirs, navigue comme seuls les vieux savent le faire sur des océans qui n'existent plus :

Quel été que cet été-là, tout de même. Tout y était décalé et hors de proportion, comme si la vie hésitait

en permanence entre la comédie et le drame. Il s'est passé tant de choses...

Un jour, on ne l'a plus revu, ton grand-père, après le coup de l'arrivée il nous a fait le coup du départ. Oh, bien sûr, on ne s'attendait pas à de grands adieux de sa part, on se doutait bien que les épanchements d'un mime sont aussi feutrés que ses paroles. D'ailleurs ça faisait le bonheur de certains hommes que ton grand-père parte d'ici, il avait moissonné trop de cœurs. Il faisait le même effet que le soleil devant un parterre de géraniums. Moi-même, je n'étais pas indifférente à son charme. À tel point que son départ a été pour nous toutes plus marquant que celui des Allemands.

Pendant l'Occupation, débrouille oblige, il nous arrivait de sortir de notre rôle. Alors que j'étais secrétaire de mairie — je l'ai été durant quarante ans par la suite —, pour subvenir aux besoins de ma famille, l'idée de faire du marché noir m'avait été suggérée. Pour mettre du beurre dans les épinards, je vendais du beurre, tu me suis? À cette époque, on n'avait qu'une vague idée de la réfrigération, ça tenait plus de la légende que de toute autre réalité. Et puis, il fallait surtout passer inaperçu, alors on remplissait des valises marron, aussi tristounettes que celles qu'on emporte sur la route de l'exode. On traversait les piquets de contrôle pour rejoindre la capitale, là où les gens avaient l'estomac rationné au gramme près.

Ce qui m'inquiétait le plus, ce n'étaient pas les gendarmes ni les frisés, mais plutôt le soleil. Parce

que notre beurre à nous, c'était la promesse du paradis, il était d'un jaune tendre et d'un goût réconciliant. Nos vaches brouaient de riches tréflières parsemées d'herbes sauvages que les bonnes femmes d'autrefois utilisaient pour leur médecine. C'était ça qui donnait à notre beurre son caractère unique. Je m'étais d'ailleurs constitué un herbier comme seuls les curés en avaient la patience. Cheminez avec Dieu, cela vous laisse du temps pour observer les fleurettes, dit-on. Lors de mes trajets vers Paris, ça me faisait de la peine que la chaleur gâte notre beurre. Et ce train qui n'avancait pas, toujours en arrêt pour faire le plein d'eau, le plein de charbon et plus sûrement le plein d'Allemands. Une fois dans la capitale, je me dépêchais d'aller le livrer chez un Auvergnat de la rue Malebranche. Il achetait toutes les quantités que je pouvais lui apporter, à croire qu'il beurrerait les tartines du tout-Paris, celui-là. Il me payait avec de grands billets qui feraient peur aux cartes à puce d'aujourd'hui. Je n'avais alors qu'à attendre le prochain retour en prenant bien garde de garnir mes valises afin qu'elles n'aient pas l'air trop légères. Qui dont aurait intérêt à se promener avec des valises vides?

Ce matin de juillet là, sur le quai de la gare de La Souterraine, à six heures au bord du vide, je faisais le pied de grue en regardant la pendule. Les cheminots anticipaient la chaleur de la journée en buvant du vin blanc. La semaine précédente, c'était pour anticiper la pluie. Une colonie d'oiseaux ébouriffait la cime des arbres et la locomotive se faisait attendre comme la reine d'Angleterre, ou du moins son père.

Comme si cette attente n'était déjà pas assez pesante, l'officier allemand qui avait ouvert un « bureau d'occupation » à Saint-Priest-la-Brume se présenta sur le quai.

Mais qu'est-ce qu'il voulait encore celui-là? Me prendre en flagrant délit de marché noir? Non, sa guerre à lui, c'est pas le saucisson, ça c'est le boulot des gendarmes avec du persil dans les oreilles. Il veut quoi au juste, le Brehmer? Ma tête, ma valise, mes fesses? C'est un gentilhomme malgré tout, alors pas de panique.

Il s'approcha de moi et me dévisagea avec un air de « je sais tout » et moi je le regardai avec un air candide de « je fais rien ». Brehmer était un drôle de type, faut dire, plus mystérieux que méchant. En bon officier allemand, il butinait les arrivées et les départs des dessertes ferroviaires, les partances surtout, il butinait les pompes à essence, les cafés et les autres lieux de rassemblement. Un peu comme une abeille au miel politique. Ne rien lui dire, c'était déjà trop lui dire, et même les silences, il les passait au peigne fin. Brehmer, il scrutait les grumeaux. Le mensonge, ça laisse toujours des grumeaux. Pas pour rien qu'on l'avait dépêché dans la région, pour faire causer les silences, les silences autour du satané câble qu'ils avaient enfoui. Câble dont on n'a jamais vu la couleur, mais qu'on était perpétuellement suspectés d'avoir saboté. La moelle épinière de leur système de communication avec l'Atlantique, tu parles... Avec son accent tout de Germanie, il me dit :

« Mademoiselle Simone, vous nous quittez? »

Je lui balançai le premier mensonge disponible, le fameux prétexte de la tante à Châteauroux, vieille et seule. Le bougre non seulement m'écoutait attentivement, mais en rajoutait en plus. Il me renvoyait la pareille et me parlait aussi de sa vieille tante de Limoges, une Prussienne grande et cassante avec des galons sur les épaules. Une tante nommée colonel Heindorf. Culotté le soldaillon, que je me dis ! Je ne savais pas si je devais rire ou prier, alors je ris ! Brehmer marquait un point, je gagnais la partie, mais la prochaine fois...

Le train est enfin arrivé sous un ciel de charbon. Une porte s'est ouverte et un homme en est descendu les mains dans les poches en sifflotant. C'était le bel Armand, ton grand-père. Malgré sa nonchalance, je devinais sur son visage les sillons d'une nuit blanche. Sans doute à cause d'une autre femme qui avait succombé à la grammaire silencieuse des mimes. Le capitaine Brehmer porta son attention sur le voyageur sans valise, peut-être même sans billet, et grandit de deux vertèbres. Tandis qu'il me délaissait pour s'enquérir de la provenance de ce voyageur, je lui demandai selon tous les usages de l'impolitesse de monter ma valise à bord du train. Le gentleman d'outre-Rhin ne pouvait pas dire non. Il s'exécuta avec un beau sourire de gendre parfait. Et quand il se retourna, le passager sifflotant s'était déjà éclipsé. Brehmer balayait le quai de la gare comme les cheminots ne l'ont probablement jamais balayé. Rien, *nichts*, personne !

Ton grand-père est resté à Saint-Priest-la-Brume pendant tout l'été quarante-trois. La préfecture de la Creuse, pour éviter les débordements de va-et-vient, l'avait en effet assigné à résidence. Il faut dire que les pouvoirs publics étaient dépassés.

Mais quel tableau tout de même, quand j'y repense, se retrouver sur un quai de gare avec une valise pleine de beurre entre un officier allemand et un mime. Des fois, je me demande où la guerre va chercher tout ça...

Simone Marcellin distille ainsi dans le serpentín de sa mémoire de précieuses anecdotes, et Quentin l'écoute religieusement. La vieille dame et le mime boiront des gorgées de souvenirs à la santé du bel Armand, jusqu'à ce point de non-retour, quand l'aube et sa lumière s'élève comme une ouverture de Beethoven. Le village tout entier s'éveillera alors dans un nuage de brume. Pierres et hommes ne seront plus que d'infimes gouttelettes d'eau balayées par un vent chargé de souvenirs.



Pour demeurer loin des rayonnements nocifs des Crasimir, Goguenard a trouvé une nouvelle planque en Corrèze, dans la chaleur d'une veuve qui s'ennuie à force de faire l'amour avec la télé. Depuis sa Mercedes, son bureau à soupapes, il dirige ce qui reste de son d'empire.

« Alors je vous en mets une palette, vous tracassez pas, elle fondera comme un iceberg dans le golfe du Mexique. »

Goguenard verse dans le pinard. Il ne le porte pas à ses lèvres mais en fait plutôt allègrement le commerce. C'est sa dernière trouvaille. Acoquiné avec un marchand de vin de la Drôme qui cherche de nouveaux débouchés pour emboucher, il s'est inventé de toutes pièces un cru qu'il écoule à grand renfort de savoir œnologique. Son compagnon d'armes n'est autre que Robert Escalasse, un maillon important de la *pinard connection*. Avec sa feuille de route balisée par les tribunaux, l'individu s'est déjà fait prendre par le bureau des douanes à apposer des étiquettes d'appellation contrôlée sur de la piquette italienne, sous le nez d'une Europe de plus en plus élargie. La piquette, il connaît bien, puisque la division vinaigre de son entreprise constitue quatre-vingts pour cent de son chiffre d'affaires. Mais côté orgueil, ça le dérange d'être un éleveur de vinaigre avant un éleveur de vin. Comme l'âne à côté du cheval, il ne veut pas subir la comparaison. Robert Escalasse a trouvé en Goguenard le complice idéal, la part manquante, une ombre aussi mal découpée que la sienne.

Les Californiens ont déblayé le terrain et fait le calcul : répandre des copeaux de bois dans le vin coûte dix fois moins cher que de le laisser vieillir dans de vraies barriques de chêne.

Cette idée a plu tout de suite à Goguenard, illusionniste dans l'âme. Et puis, avoir un peu d'Amérique en lui n'est pas pour lui déplaire. Santa Monica,

ça sonne tout de même plus sucré que Saint-Priest-la-Brume. Ne reste plus qu'à dessiner les contours d'un terroir avec tout le tralala et un zeste de poésie surannée. Un véritable jeu d'enfant.

Un graphiste ressuscita un château qui n'a jamais existé, ou alors de noblesse égarée, avec le toupet de l'appeler Château Belle Lurette, appellation d'origine incontrôlable, millésime hésitant. La bouteille a une belle chemise, assez pour trôner sur la table des communions et des baptêmes ou faire honneur aux dimanches. Pour le reste, le contenu est affaire de goût. Si les copeaux charpentent assez bien l'illusion, si le rocailleux prend un peu d'automnal et de rondeur, dès que l'on relâche les papilles, un concert de fausses notes surgit et vous fait découvrir des muscles faciaux dont vous doutiez de l'existence même. Une ritournelle assez tenace qui ne vous lâche plus. La poudre du docteur Miracle rehausse la couleur de ce petit pinard arrivé bien vite au bout de ses limites. En quelques manipulations, un vin qui ordinairement vaudrait un euro cinquante-cinq le litre atteint la cote inespérée des sept euros. Le carnet de commandes se remplit et Goguenard se voit déjà riche. Il semble qu'il l'ait enfin trouvée, sa bonne idée. Du mauvais pinard, Escalasse en a plein sa vinaigrerie et Goguenard n'est pas en reste pour les copeaux, il peut même fournir l'écorce et l'aubier.

Mais le téléphone sonne comme un avertissement de mauvaise nouvelle. Si l'on choisit ses amis et pas sa famille, il serait tout aussi préférable de choisir ses sonneries, dis-moi comment tu sonnes et je te dirai

qui tu es. Goguenard est au volant, il lève légèrement le pied, d'autant plus qu'il traverse un champ de radars, un de ces gisements de contraventions dont regorge le sol de la France. Il passe devant les gendarmes en jouant les bons pères de famille, un sourire benêt collé au pare-brise. Il attend d'être un peu plus loin pour ouvrir son appareil tactile avec ses gros moignons. C'est la secrétaire de Robert Escalasse qui s'étrangle au bout du fil. Pour un peu on croirait qu'Hitchcock est en train de lui serrer le cou. Goguenard ne comprend rien de ce qu'elle hurle. Il lui demande de répéter plus calmement en articulant chaque syllabe.

« Es-ca-la-sse-s'est-tué-en-voi-tu-reu-ce-ma-tin. »

Goguenard en perd son téléphone portable. Ébranlé un instant, il finit par se ressaisir pour reconforter la Lucette, amoureuse en demi-teinte de son patron. Il cherche les mots justes, ne trouve que des banalités, une trousse de mots de secours aurait mieux fait l'affaire. Il marmotte en sourdine tout en récupérant les larmes de la Lucette qui tombent dans le creux de son oreille comme de lourdes perles. Escalasse mort, c'est toute sa combine qui s'écroule, Cendrillon redevient citrouille, le Château Belle Lurette rime avec triste Lucette. Le négociant en vins, à ce qu'il paraît, n'aurait pas su négocier un virage. Il aurait même tracé une droite à faire baver tous les exposés de géométrie et, ne laissant en guise d'épithaphe que deux traces de Michelin sur du goudron poreux, aurait poussé le sarcasme jusqu'à faire plusieurs tonneaux. Retour à la case départ.

Mais la case départ, n'est-ce pas au fond le propre de Goguenard? Toute sa vie, n'a-t-il pas été sur les blocs de départ et, les quelques fois où il s'est mis à courir, ne les avait-il pas encore aux pieds? Eût-il au moins appris à tirer des leçons de ses lamentables aventures qu'il ne se serait plus risqué à monter de telles affaires sur pilotis vermoulus. Et dans son magnifique catalogue de bourdes, la palme d'or revient sans doute à l'épisode des cercueils. En l'absence de contenu, Goguenard s'était dirigé vers les contenants, et pas des moindres : les cercueils.

Sans ces cercueils, il n'y aurait certainement jamais eu de Bulgares, encore moins de *Fille du soir*, ni d'avant ni d'après. Tout avait commencé au croisement de l'an deux mille, formidable carrefour de promesses et d'illusions. Un appel d'offres de l'ambassade du Qatar publiée dans le journal : cherche fournisseur de cercueils. Son Altesse pétrolière, l'émir du Qatar, toujours en proie à de facétieuses lubies que le temps et la fortune lui permettaient de toutes exaucer, avait découvert en bouquinant sur l'ébénisterie toute la noblesse du bois et particulièrement celle du chêne, symbole de puissance. Bien que cet arbre soit plutôt occidental et pousse sur la terre des infidèles et des croisés, l'émir était fasciné par cette essence de bois.

Il n'était certes pas courant de voir un homme de sang princier avec des pantoufles en soie verser dans la matière brute, sauf bien évidemment s'il s'agissait du pétrole. Il se fit construire un cabinet où il disposait à sa guise de plus d'une quarantaine d'essences

de chêne provenant de différents endroits. Celle qu'il préférait venait de la forêt de Tronçais dans le centre de la France ; c'était celle-là même que les tonneliers de Bordeaux utilisaient pour faire vieillir le vin. Comme l'émir déclinait toujours ses passions en de multiples versions, il voulut que sa mort princière, le plus tardive possible, fût enveloppée de chêne. Il avait commandé l'achat de trois cents cercueils à son ambassade française, qui exécuta sur-le-champ la demande. Des cercueils en chêne comme véhicule de l'au-delà pour le prince et ses amis, car Son Altesse avait toujours à cœur que ses sujets épousent ses passions, ce qui devenait carrément épuisant pour son entourage. Des boîtes toutes simples, dépouillées, sans effort de menuiserie, pour passer inaperçu devant Dieu, sans doute. Il faut dire que l'émir souffrait d'une forme très rare de lassitude. Tout finissait par l'ennuyer, tout, y compris ses passions.

Le prince n'avait plus d'écurie, les chevaux l'ennuyaient, le prince n'avait plus de harem, les femmes le lassaient. Il fit alors l'acquisition d'impur-sangs, des chevaux à seulement cinquante pour cent, et cela lui fit grand bien. Mais c'était encore trop. Du harem, il ne resta qu'une soupirante triste au milieu d'un jardin de femmes où la soie coulait des fontaines. Il renvoya tout le monde, les eunuques se trouvèrent un travail chez Garda et les femmes à la peau sucrée et aux seins parfumés à la fleur d'orange durent, pour survivre, passer l'aspirateur sur le tapis des mille et une nuits.

La seule qui refusa de partir fut la belle Zaïnab. Elle s'entêta à croire qu'elle pouvait à elle seule personnifier le couloir du désir, elle continua coûte que coûte à hanter l'aile droite du palais et ne se formalisa pas davantage du fait qu'un harem sans pluriel est pour le moins singulier. Tous les soirs, elle se préparait au cas où son prince lui rendrait visite, mais il ne venait jamais.

Goguenard, habitué à frayer en eau trouble, mordit immédiatement à l'hameçon et se rendit à l'ambassade du Qatar à Paris avec un dénommé Lussier, menuisier cercueilliste à Guéret depuis trente ans. Tandis qu'il faisait les cent pas, serviette en main, souliers à double couture sur un tapis valant au bas mot vingt mille euros le mètre carré, Lussier, impressionné par le décor s'était réfugié dans un fauteuil dont il n'osait effleurer les accoudoirs. Une flopée de cousins sortaient d'un peu partout. Une ruche bourdonnante de cousins noyés dans un décor de cousins, tous rattachés par le lien du sang. Une multitude au calque unique. Il suffisait qu'une porte grince, qu'un téléphone sonne, qu'une brèche s'ouvre, qu'une théière fume, et apparaissaient encore des cousins. Le plus cousin de tous, jouant habilement la carte de l'attente, se pointa avec une demi-heure de retard. Mais qu'est-ce qu'une pendule devant un prince ?

« Parlons ! »

Justement, après avoir dit « parlons », le prince Azir se tut. Il confia la négociation à son chambellan.

« Votre Excellence... »

Goguenard avait appris sa leçon à la Chambre de commerce de Paris, les faire et les ne pas faire en de telles circonstances. On lui avait aussi dit que ces gens-là parlent en claquant dans leurs mains et qu'il ne faut pas s'en étonner le moins du monde.

« Tout d'abord, nous demandons des frais de lobbying. Clac clac! C'est le droit d'entrée dans le club pour faire des affaires avec nous. Clac clac! Cet argent est reversé aux bonnes œuvres. Mon secrétaire vous dira à quel nom faire le chèque de vingt mille euros, payable d'avance, c'est-à-dire maintenant. Clac clac! Merci pour les enfants démunis de l'Émirat. Clac! »

Goguenard en avait vu des coussins gonflables, sa Mercedes d'alors en était déjà bardée, mais des coussins gonflés comme celui-là, ça, jamais!

Les Gaulois, bons princes, feignirent d'aimer le thé alors que l'on voyait parfaitement sur leur visage les sillons de fruits ensoleillés. Lussier, qui n'avait jamais bu d'infusion de sa vie, sentit dans ses intestins une drôle de chaleur qu'il se promit d'éteindre avec un petit coup de blanc au premier bistrot venu. Un attaché de la Chambre de commerce de Paris chapeauta le contrat selon les normes internationales.

L'affaire était dans le sac, trois mille euros le cercueil, une première commande de trois cents cercueils plus une intention d'achat sur cinq cents de plus. Goguenard et Lussier pouvaient se targuer

d'avoir fait une bonne transaction. Et puis, ce n'était pas tous les jours qu'on traitait avec un prince, même un prince-sans-rire.

Mais en ce mois de septembre 2001 particulièrement chaud, où la marmaille se préparait à être endiguée par la rentrée scolaire et où les juilletistes avaient définitivement fait la paix avec les aoûtistes... alors que Bécaud fredonnait le succès qu'on lui connaît... les tours poussèrent terriblement haut et les avions volèrent dramatiquement bas.

Après le drame, les relations internationales devinrent très tendues, l'Occident balisa le monde arabe à la peinture. Le peu de nuance de la part de certains pays envers l'Islam ne fit que réveiller les susceptibilités déjà à fleur de théière et n'encouragea pas le dialogue. Jamais les chancelleries et les échanges commerciaux ne furent aussi affectés entre ces deux mondes. Par ce trop d'actualité, Goguenard, maillon indigent d'une chaîne trop longue, se retrouva avec plus de trois cents cercueils sur les bras, un cimetière de cercueils dont aujourd'hui encore, il ne sait que faire.



## BOULEVARD DES ALLONGÉS

Mariée à un fantôme, madame Goguenard ne se formalise pas des absences de son mari. L'entrée de leur foyer est à porte battante, comme une paire de claques. Être cocue est toujours un statut bancal, aussi madame Goguenard a-t-elle décidé de rééquilibrer le niveau, et par la même occasion de donner aux commères du village le pain béni qu'elles réclament en s'offrant ni plus ni moins qu'un amant.

Chaque mardi après-midi, la femme Goguenard se donne au marchand de saucissons, un homme trapu avec un torse plus large que les épaules, un carré d'homme sans grâce et sans élan. Celui-là même qui étale sur la place du marché, près de la fontaine, ses salaisons d'Auvergne, du deux pour un, du trois pour deux, un paradis de la cochonnaille qui dégouline de son camion comme une cascade de gaillon. Vers le coup des deux heures, quand la marchandise est remballée et que les bonnes gens ont terminé

leurs commissions, il vient se taper une andouillette-frites et aussi offrir à une femme en hibernation quelques floraisons inespérées. Il arrête son camion de saucissons route du Stade et en repart vers cinq heures. Il l'aime avec ses mots à lui, il aime la femme Goguenard de part en part d'un amour charcutier. Il la traverse, l'enfile, la brochette, la saucissonne, la boudine, la larde, la jambonne. Il brame elle bêle, il glougloute elle cancanne, il hue elle oh oh ouiiii. Le charcutier et la femme Goguenard lâchent tant de cris fermiers que le vernis de la commode de tante Louise craquelle et s'écaille. Si les meubles pouvaient parler, ils videraient de drôles de tiroirs. Goguenard, comme tous les infidèles, n'entend rien des cris d'amour de sa dame. Il la croit silencieuse, ménagère, frigide et frigidaire alors qu'en son absence, elle chante jusqu'au plafond son amour saucisson.

La route du Stade n'est qu'un cul-de-sac déguisé en terrain de football où les équipes doivent revenir sur leurs pas, et ce, même si elles gagnent. La semaine, rien ne s'y passe sinon le va-et-vient des culs-de-sacois. Amour illicite, sortie dérobée, Pasiensky — c'est le nom du charcutier — s'en va avant l'heure critique, avant l'heure des crimes passionnels, avant le « Ciel mon mari », avant le « Mais mon chéri je vais tout t'expliquer », deux tirades au demeurant sans droits d'auteur. À peine un au revoir et le marchand de saucissons ferme la parenthèse. Il jette un regard soupçonneux au-dehors, se fond dans le trottoir, frôle les murs, aussi léger et discret que peuvent l'être quatre-vingt-dix kilos d'adultère, il regagne son camion garé un peu plus loin sur un terre-plein pour

laisser planer le doute. Pourtant cet après-midi-là, il ne passe pas complètement inaperçu puisque dès qu'il ouvre la porte de son véhicule, une main de plomb appuie sur son épaule. À peine a-t-il le temps de se retourner qu'un poing se catapulte sur son visage. La lumière s'éteint, il fait noir dans sa conscience.

Au cinéma, un coup de poing occasionne toujours un recul de trois mètres faisant tout valdinguer. Dans la vraie vie, la vraie, celle où il n'y a pas de caméraman ni de preneur de son, celui qui reçoit un coup de poing sur le visage ressemble plutôt à un immeuble de cinq étages qui s'affaisse. On le ramasse comme un vulgaire sac de châtaignes qu'on jette à l'arrière de son camion. L'assommeur sue, l'assommé saigne. L'assommeur s'assoit au volant et démarre en trombe. Les frères Crasimir croient avoir mis la main sur Gogarr mais il y a erreur sur le colis! Pasiensky a dégusté la part de coup de poing qui était destinée au mari.

Entre le doute et l'erreur, les frères Crasimir ont toujours choisi l'erreur. Il faut dire que ce ne sont pas des profileurs raffinés, il leur arrive souvent de se tromper de lascar. Qu'importe, quelqu'un doit payer. Dans leur mise en scène de la peur, ils écrivent le scénario au fur et à mesure, avec toutes les ratures que cela peut comporter.

Comme les frères bandits tiennent absolument à emballer leur prise, ils font un détour par la scierie de Goguenard, où les emballages ne manquent pas. Ils sondent les lieux. Amédée vient à peine de

terminer sa journée, le ruban de la scie fleure encore le cœur intime du bois, trois cents ans de patience anéantis par un fil d'acier. Le cadenas de la grille d'entrée est victime de leur manque de politesse. Ils vont directement se procurer l'un des nombreux cerceaux qui hantent le hangar pour y planquer leur butin.

Tout le monde sait, sauf apparemment les Bulgares, qu'Amédée ne passe jamais par le portail central. L'entrée principale est destinée aux camions qui viennent décharger leur tas de forêts et la barrière de métal, qui ressemble étrangement à une ligne électrifiée, sert surtout à dissuader les chapardeurs en mal de planches. Amédée a son entrée des artistes, depuis vingt ans il entre et part de la scierie par le chemin des Châtaigniers, un sentier rebondi de pierres rondes qui sortent de terre comme des bulles de granit. Cette fin de journée pluvieuse, une roue de sa vieille Renault 6 a subi les caprices d'un caillou fendeur de caoutchouc et Amédée est en train de dévisser tant bien que mal les boulons grippés avec l'opiniâtreté d'Excalibur. Des bruits inhabituels le tirent de son opération de dépannage.

Le patron, à cette heure plutôt étrange? Amédée se faufile au travers des buissons épais et jette un œil comme on jette une ligne de pêche avec le vague espoir d'y ramener quelque chose. Tiens, les chercheurs de Gogarr, encore eux, il savait bien qu'il les reverrait un jour. «Mais qu'est-ce qu'ils font, ces deux balafrés du cerveau?» se demande le scieur. Il a vite sa réponse : il les voit enfermer un corps mou dans

le cercueil, en y posant à quatre mains le couvercle qu'ils vissent aussitôt avec une précision de techniciens de l'aéronautique.

« Mais c'est le gros Guenard ! »

Avec un vilebrequin, ils percent deux ou trois trous d'aération nécessaires à la survie du mort, celui-ci ayant certainement des choses à avouer. Au moins c'est bon signe. Non sans effort, les deux frères embarquent le cercueil dans le camion de charcuteries. Direction Lyon ! La BMW suit pour couvrir les arrières. Amédée croit rêver, mise en scène ou mise en boîte, il ne sait trop. Goguenard est peut-être un con, mais quand même, c'est pas une façon d'emballer les gens.

Il voudrait bien les suivre avec sa voiture, mais ce serait difficile avec trois roues. Il ne lui reste plus qu'à arrêter le premier véhicule sur la route. Amédée se remue comme un moulin à bras, il fait des gestes semblables à ceux d'un aiguilleur de tarmac épileptique au milieu du bitume. Le camion de la laiterie qui passe ne daigne pas s'arrêter. Le deuxième véhicule, d'un blanc immatriculé, pile sec, freins contre roues. Mauvaise loterie, c'est Vincent dans son bibliobus qui rentre de sa tournée du vendredi. Tant pis, Amédée grimpe dans le bibliomachin. Émile Zola traîne sur le plancher du camion tandis que Marc Levy sert de piédestal à un paquet de biscuits au chocolat.

« Amédée, si tu veux prendre l'apéro avec moi, tu n'es pas obligé de risquer ta vie au milieu de la route, dit Vincent.

— Roule, vite !

— Toi, tu as fumé de la sciure.

— Le camion en haut de la côte, suis-le !

— Ah bon, on fait dans la filature, maintenant !

— Je vais t'expliquer, roule !

— Quelque chose me dit qu'il n'y a rien à comprendre, mais vas-y quand même. »

La pluie continue sa chanson, le pare-brise du bibliobus n'est plus qu'une rivière dans laquelle pataugent les phares des autres véhicules. Les Bulgares persistent à rouler rondement malgré tout. Le débit de la pluie rend l'acoustique de l'habitacle insupportable, la grêle se joint au concert. Des œufs de caille crépitent contre la tôle, puis c'est au tour des œufs de pigeon, un véritable lapidage en règle. Les saillies des bas-côtés ne suffisent pas à détourner le torrent. La flottaison a remplacé l'adhérence, le camion est en sursis d'aquaplanage. Une pancarte : Gouzon !

Le cortège des Crasimir se résout à se garer au bord de la 145 et court sans aucune élégance jusqu'au restaurant Le Lion d'or. Urinoir pour Lazar et jambon-beurre pour Grigor. Dans l'intermède, Amédée et Vincent se faufilent en vitesse jusqu'au camion afin de récupérer le colis. Amédée prend une pierre et fracasse la vitre puis, ni une ni deux, avec l'aide de Vincent il ouvre les portes et saisit le cercueil. Mais l'opération de sauvetage cafouille, le

cercueil glisse des mains de Vincent et tombe sur le pavé trempé. Vincent, par réflexe, se met à rire.

« Pour une carrière dans les pompes funèbres, on repassera. Mais dans les pompes fumistes, toi et moi, on ferait un malheur.

— Pas le temps de faire de l'esprit, quelque chose me dit que les brutes ne vont pas souper aux chandelles, dépêchons-nous. »

Le mort rouspète.

« Mais à quoi tu joues ? Je te jure, Goguenard, entre ta femme et moi, y a rien de sérieux ! C'était juste un accident, un accroc comme il y en a plein dans la vie, allez... ouvre !

Amédée vient de comprendre.

« À l'intérieur... »

— Quoi, à l'intérieur ?

— Regarde l'inscription sur le camion.

— Le saucissonnier de la fontaine ?

— C'est donc vrai, Goguenard a bel et bien des bois de cervidé sur le front. »

Les deux complices font glisser le cercueil à l'arrière du bibliobus où des bouquins se vautrent dans le désordre le plus complet. Vincent s'amuse à deviner ce que va penser madame Hervé, la directrice de la bibliothèque départementale. En effet, sa toute

patronne n'a pour toute estime pour lui qu'un concert de reproches. Si en plus, elle devait apprendre qu'il transporte un cercueil, elle l'enduirait de la couche de mépris la plus épaisse qui soit. En outre, l'eau s'est infiltrée dans le bibliobus et plusieurs livres gondolent déjà dans une Venise de papier. Les frères Crasimir arrivent bientôt au bout de leur vessie. Le danger devient imminent pour Amédée et Vincent, il faut choisir : affronter le mauvais temps ou bien les deux gorilles. La tempête ou le mur ? Le camion semble s'accommoder de son nouveau rôle ; corbillard ou bibliobus, il n'est plus à un paradoxe près.

Les Bulgares regagnent leur caravane en courant, tête dans les épaules. Lazar lâche un juron slave dont on imagine toute l'imprégnation ; ils se sont fait berner, comme des débutants. Ils se saisissent de leur allemande et sans hésitation retournent sur leurs pas, parce qu'un cercueil, c'est bien connu, n'ouvre pas de nouveaux chemins. Ceux qu'ils cherchent ne peuvent être bien loin, ils ont à peine une vessie d'avance et la BMW sait surfer par mauvais temps. Ils finiront bien par les rattraper.

Vincent, pour garder sa maigre avance, se jette dans les petites routes. Les virages lui servent de paravent. Les bouquins dégringolent de leur étagère, tous ces écrivains qui se voulaient renversants peuvent se consoler d'être renversés.

La Celle-sous-Gouzon, Parsac, les pancartes affichent le menu, mais toujours pas de gendarmerie à l'horizon. Ils s'apprêtent alors à traverser l'ancienne

nationale 145, ce fantôme de route qui a servi de tombeau à plus d'un automobiliste avant d'être remplacé par un tapis roulant à quatre voies, pour rejoindre un peu plus loin Jarnages, où un poste de gendarmerie devrait se trouver encore par ces temps de délocalisations et de compressions budgétaires. Mauvais itinéraire : tandis que Vincent s'arrête sagement au carrefour, les Crasimir, eux, se ramènent à toute vitesse. Immanquablement, ils vont se croiser.

Il n'est pas étonnant que les Bulgares aient emprunté le vieux tronçon, c'est un décor qui leur va comme un gant. C'est vrai que cette vieille route pourrait facilement servir de décor de cinéma. La vieille 145, *c'est règlement de comptes à Ok Corral*. Les quatre roues de leur bolide projettent un jet d'eau laissant croire à un hors-bord, les essuie-glace tiennent la dragée haute au moteur. Grigor, enfoncé dans son siège de passager, ne se laisse pas endormir par la pluie, même si une de ses paupières a tendance à tirer le rideau. Vincent a beau couper les phares du camion et faire le poisson mort, Grigor, malgré la pluie et l'obscurité, reconnaît dans le véhicule l'image ruisselante d'une tête qui ne lui est pas inconnue, peut-être bien celle d'un scieur. Il le crie sans ménagement à son frangin qui sursaute et, dans un réflexe mal décoffré, emboutit la pédale de frein. L'allemande glisse aussitôt de l'arrière et se met de travers. Lazar essaie bien de contrebraquer, mais contrebraquer quoi, au juste, il est en retard d'une seconde sur l'enchaînement de la manœuvre, une seconde qui fait toute la différence.

La voiture est désormais livrée à elle-même dans une valse savonneuse sans orchestre. Le camion du laitier, sans doute amateur de westerns lui aussi, sort d'on ne sait où, et harponne la voiture des Crasimir Brothers. La luxueuse berline est traînée sur une centaine de mètres. Le chauffeur du camion a une seconde de retard lui aussi. Il en demande trop à ses freins, l'attelage part en mayonnaise, la remorque quitte son axe et glisse sur la gauche de quinze degrés. Le chauffeur scrute son rétroviseur et serre les fesses comme un coffre-fort durant le krach boursier ; à quarante-cinq degrés avec vingt-deux tonnes de lait moussant, il sait que la partie est perdue. Le vieux bitume, avec son indice d'imperméabilité douteux, réagit très mal à la pluie, c'est du moins ce que Raymond Joyeux a le temps de se dire en attendant le moment fatidique. Lui qui a délaissé les citernes de carburant parce que dans les films américains, elles finissent toutes par exploser ; lui dont l'exactitude est aussi précise qu'une vache suisse ; lui encore qui n'a jamais trompé sa femme ou alors seulement dans des zones dédouanées. Sa vie défile en cinémascope. Du coup il regrette de s'être engueulé avec sa belle-mère comme il regrette de n'avoir pas bu la bouteille de champagne qu'il a gagnée à un concours de pétanque le printemps dernier.

La remorque continue d'avancer comme une lame de fond, tant et si bien qu'elle se rapproche de l'angle droit, cet angle trop parfait de quatre-vingt-dix degrés qui sied aux étagères, rassure les solives mais ne convient certainement pas à un attelage routier qui a fait vœu de la droiture la plus absolue. Sous la

contrainte, le métal émet des grincements de plus en plus douloureux tandis que les pneus font du ski nautique. Trop c'est trop, le point d'ancrage entre la remorque et le tracteur se brise comme un mauvais jouet, la citerne devient libre, ou orpheline, c'est selon. Sa nouvelle vie ne lui réussit pas vraiment cependant. Quand on a pris pour habitude de suivre, comment devenir subitement indépendant? Elle tourne sur elle-même et se couche sur le côté. Sous l'onde de choc, les écrouilles sautent comme des bouchons de champagne. La citerne s'immobilise enfin dans un déversement d'effroi, de pluie et de lait moussant. Tout le monde est sonné et voit des étoiles au centre d'une voie lactée accidentelle.

Raymond Joyeux comprend qu'il est encore miraculeusement en vie. Les Crasimir, traînés par le camion sur une centaine de mètres, sont sous le choc. Lazar, aux premières loges, s'est retrouvé nez à nez avec l'énorme Volvo. Le pare-chocs a enfoncé l'accoudoir de sa portière, et même si le coussin gonflable a limité les dégâts, son corps a absorbé une grande partie de l'impact. Grigor, lui, s'est fendu la tempe en fracassant la vitre de la portière droite; le coussin latéral ne s'est pas déployé. Après quelques instants d'égarement, Lazar touche sa jambe gauche et une douleur intense le tenaille. Il examine sa main, ce n'est pourtant pas du sang, juste du lait. Les Crasimir sont submergés par une blancheur qui monte jusqu'à leur taille. Le moteur encore bouillant de leur voiture réchauffe le lait qui traverse le capot. Une odeur réconfortante attendrit Grigor, à demi conscient, si rassurante qu'il se met à sucer son

pouce comme quand sa maman lui préparait une tasse de lait chaud. Lazar file une bonne claque sur la gueule de son frère pour lui faire reprendre ses esprits. Grigor sursaute et se demande bien pourquoi il a le pouce dans la bouche.

Vincent reste complètement abasourdi par la tournure des événements tandis qu'Amédée essaie tant bien que mal de convaincre au bout du fil un gendarme peu coopérant.

« Et ce lait, dites-moi, il tourne en yaourt ou il prend en béchamel? demande le gendarme.

— Mais puisque je vous dis que c'est vrai, une citerne vient de se renverser au croisement de la route de Jarnages, sur la vieille nationale. Alors, vous venez?

— Non, le match France-Uruguay va bientôt commencer et je prends toujours mon café noir. »

Il faut dire que c'est la deuxième fois en quelques minutes qu'Amédée fait un appel d'urgence. La batterie de son portable émet des signes de fatigue, et le gendarme au bout du fil, des signes d'incrédulité. Pas plus que lors de la première tentative où il était question d'un cercueil, Amédée n'est pris au sérieux avec une version de citerne en folie. « Du lait! Et pourquoi pas du vin tant qu'on y est! » Il faudra que les habitants de la ferme en surplomb, à quelque cinq cents mètres de là, confirment la thèse du carambolage pour que la gendarmerie débarque enfin, juste avant les pompiers et leur ouvre-boîte désincarcérateur.



Le stagiaire du journal *La Montagne* a capté l'appel et se rend sur les lieux, l'occasion est trop belle pour la laisser passer. Il voit déjà le titre de la première page, un fond de vérité assaisonné de sensationnalisme. Après tout, les vieux croûtons du journal sont tous en vacances, en train de boire de la sangria à La Rochelle ou du pastis dans les contreforts du Rouergue. C'est le moment idéal pour faire un coup d'État professionnel, même si le gars du pupitre va émettre de sérieux doutes en se grattant le front. Mais avec un peu de persuasion, il finira bien par la monter cette première page, ce coup de poing matinal qui vous met chaos pour le reste de la journée : ***La citerne infernale. Deux cents vaches ont donné leur lait pour rien...***

Tandis que les gendarmes, enfin convaincus, installent leur fameux périmètre de sécurité, le stagiaire glane des informations en bottes de caoutchouc. Et forcément, dans sa collecte, il tombe sur Vincent et Amédée, la source de toute cette histoire, un gisement de renseignements inespéré. Le stagiaire n'en revient pas, il assiste en spectateur privilégié à l'ouverture du cercueil, puisqu'il faut bien aider un jour ce pauvre marchand de saucissons.

Pasiensky, à peine libéré, court vers les gendarmes. Il a le nez cassé, la voix aussi à force de gueuler, une tache de sang au milieu du visage, une blessure sans mouchoir. On dirait un clown usé, très usé.

Le carnet du stagiaire se noircit au fur et à mesure qu'Amédée déroule le fil des évènements. S'il lui manque des pages, ce n'est pas grave, il saura bien l'inventer. Face au scieur qui déverse tout ce qu'il sait dans un joyeux désordre, le stagiaire sous-titre, paragraphe, énumère et récapitule avec un sens brouillon de la synthèse. Mais un mystère demeure : la BMW est vide. Les Crasimir se sont extraits de leur jacuzzi de lait pour échapper aux autorités. Leur plaque minéralogique est un cul-de-sac ; on ne règne pas sur la pègre de Lyon en laissant les choses au hasard.

Et puis, ils n'ont pas le temps de faire l'inventaire de leurs côtes et hématomes, ils doivent retrouver *La fille du soir* avant que La Mothe Grébière n'en oublie l'existence même — chaque jour, l'étanchéité de son cerveau se relâche un peu plus. Ce qui inquiète surtout Grigor dans cette course contre la montre, c'est que la nièce au cul serré de La Mothe Grébière arrive à grands pas avec des autorisations sanitaires en jouant le rôle de la filleule bienveillante. Cette fouille-merde à chignon est bien capable de court-circuiter leur plan. En attendant, ils coupent à travers champs. Si la police judiciaire de Lyon n'est jamais parvenue à les serrer, ce n'est pas une brigade routière qui va le faire. Le blé se couche docilement sous leurs pas lourds, le maïs s'écarte devant leurs larges épaules. Grigor se souvient de l'oncle Petrov, celui qui avait une ferme dans les collines, l'oncle chez qui ils allaient en vacances presque chaque année. L'oncle Petrov qui faisait pousser plus sûrement des cailloux que du blé. Ça grimpa tellement

sur ses terres que les moutons pour ne pas glisser devaient mettre le frein à main. Et pourtant Petrov ne se plaignait jamais de son sort, au contraire, il sentait la crotte de bique et était probablement le plus heureux des hommes. Qu'est devenue la ferme aujourd'hui? se demande Grigor. Le vent qui court dans les blés et dans les arbres, le froissement de la paille, l'odeur chaude du bétail le distraient un instant de sa réalité de gangster. Au fond, il n'aurait peut-être pas détesté reprendre la ferme de l'oncle Petrov pour y élever des chèvres et encore des chèvres. Vivre dans cette vieille ferme à flanc de rocaille, veiller sur un élevage de petits matins avec des kilos de crotte de poule.

Lazar le rappelle à la réalité. Coup de chance : une voiture est garée au bord du chemin, une caisse endimanchée à peine sortie du garage, une belle Peugeot comme on en voit seulement dans les publicités. C'est celle d'un pharmacien de Boussac qui trompe sa femme avec des ruches. Chaque jour, il fait sa petite tournée d'inspection et s'assoit sur un tronc sec pour prendre un peu de calme loin des ordonnances. On a l'adultère que l'on peut. «Madame, cachez cet essaim que je ne saurais voir.»

Lazar se jette sur l'auto, et sans manières. À l'intérieur, tout est si propre et si calme que l'on se croirait dans une église. Mon Dieu roulez pour nous! Départ en fumée, le pauvre moteur ne comprend rien de ce qui se passe, il tourne en zone rouge. Les Crasimir, salement amochés, retournent dans leur QG de Lyon, le temps de se refaire une beauté et de cicatriser leurs plaies. Mais, promesse de caïds, ils reviendront

sans tarder à Saint-Priest-la-Brume mettre la main sur leur butin, avec cette fois un plan de communication beaucoup plus appuyé. Et ils demanderont des comptes à l'idiot du village, au scieur, enfin à tous ceux qui prétendent ne rien savoir. Et s'il faut enfermer tous les habitants dans un cercueil, ils le feront.

## L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES VOITURES

Amédée et Vincent ne s'attardent pas davantage sur la scène de l'accident. Ils quittent le foutoir de tôle sans aucun regret, laissant à la marée chaussée, vaguement dépassée par les évènements, le soin de démêler tout ça à la pince à épiler. Vingt minutes plus tard, ils sont déjà loin, évacuant la tension dans un troquet de Guéret, ingurgitant le premier verre comme une formalité et le deuxième comme un automatisme. Au troisième, les esprits s'apaisent enfin.

« Donnons-leur ce qu'ils veulent, c'est le seul moyen de se débarrasser de ces deux armoires à glace, lance Vincent.

— Encore faut-il savoir où se trouve le tableau et, premièrement, qui a volé le camion de Goguenard.

— Des trafiquants d'autos, il n'y en a pas des centaines. Dans un épisode d'*Inspecteur Derrick*, j'ai vu que les voleurs de voitures ont souvent la mauvaise manie de garder les objets qui se trouvent à l'intérieur des véhicules. Derrick a même élucidé une affaire grâce à un livre que le voleur avait eu la négligence de conserver.

— Un livre peut-être, mais un cercueil...

— Pourquoi pas? C'est un butin de guerre comme un autre.

— Et comment on les trouve ces dealers d'alternateurs?

— Frédo Jonquille, leur souffle le patron du bar, avec son éternel torchon sur l'épaule.

— Il a pris sa retraite depuis des lustres, lui renvoie Amédée.

— Frédo, la retraite? Tu rigoles?»

Une belle Camerounaise entre alors dans le café, une fille d'ébène, mais pas d'aubaine, avec un derrière en forme de jetée sur la mer où l'on débarque comme sur une île. Le patron reluque ce superbe littoral et en oublie totalement ce qu'il disait. Mais voilà que la patronne, beaucoup plus continentale, surgit au beau milieu des cocotiers pour rappeler son mari à l'ordre.

« Ah oui, Frédo, vous le trouverez dans sa caravane au bord de l'A20, mais faites attention au chien. »

Amédée et Vincent n'ont plus peur d'aucun chien, maintenant qu'ils sont poursuivis par deux vrais enragés. Ils passeront la soirée au milieu d'un savant ballet de verres qui vont et viennent, jetant parfois un œil sur une île paradisiaque, parfois sur l'étendue généreuse d'un continent.



Après une petite nuit tapissée de cauchemars dans la chambre du vieil hôtel où des générations de représentants de commerce ont séjourné en laissant une part de leur ennui, le prénom de leur femme ou la haine de leur patron, Amédée et Vincent filent sans prendre le petit-déjeuner. S'il faut en plus que la confiture ait la même saveur que le couvre-lit.

Les deux limiers de fortune se séparent pour explorer chacun leur piste. Vincent, avec son camion plein de bouquins gondolés, va rendre visite à Frédo Jonquille, et Amédée profite de la courtoisie d'un livreur de matériaux pour rentrer chez lui et se reposer un peu, le Bar de la Poste n'étant certainement pas le temple de la modération. Amédée sait très bien que les Crasimir vont bientôt rappliquer sans cartons d'invitation. Il faut absolument qu'il trouve une parade pour les écarter de leur mauvais dessein.



La fameuse casse se trouve en bordure de l'autoroute Limoges-Paris, plus souvent connue comme l'autoroute Paris-Limoges. Frédo Jonquille y a établi son entreprise de ferraille et de pièces d'auto parce qu'il souffre d'une forme d'acouphène plutôt bizarre. Pour contrer ce désagrément, il lui faut une source de distraction sonore, entendre un filet continu de bruit. Quoi de mieux qu'une autoroute pour alimenter ce bruit, la source ne se tarissant jamais? Son mariage, ou plutôt ses mariages, n'y résistèrent pas. Sa dernière femme, de vingt ans sa cadette, est partie un beau matin en faisant de l'autostop et le premier qui s'est arrêté pour la faire monter l'a même épousée.

La pancarte au bord de l'autoroute l'affiche sans compromis, sans déguisement ni pub abrutissante, juste : *Frédo Pièces d'auto*. C'est clair et net. Il a même fait installer une voie de décélération qui a l'allure d'un entonnoir. Sa réputation dépasse les frontières de la région et le seuil de la légalité. On roule de loin pour se procurer ses démarreurs, ses moteurs et tous ces machins en *eurs* sans lesquels les voitures ne seraient que des poulaillers vitrés. Tout y est révisé, revissé, du moins il le laisse croire. Frédo est, en quelque sorte, le Manitas de Plata de la voiture volée, un artiste, un grand, qui murmure à l'oreille des autos comme des femmes. Il a pris de la bouteille et du recul, aujourd'hui il vise les soixante-dix ans. Enfin c'est ce qu'il prétend, mais ses papiers et le docteur disent qu'il est né en trente-trois.

Frédo s'est peu à peu retiré des affaires, il a délégué la gestion de sa cour à tétanos à son neveu, surnommé le Râtelier en raison de son mur de dents qui vous empêche de passer. Si seulement le Râtelier avait autant d'esprit que de gencives, regrette Frédo... Mais la famille, c'est la famille, et avec toutes ces femmes qui sont parties en claquant la porte de la caravane, il n'a jamais eu le temps d'assurer sa descendance.

Le problème pour Frédo, c'est que son neveu se pavane toujours dans de rutilantes voitures. On le voit parfois aux commandes d'une Porsche 911 (un chiffre qu'il est incapable d'atteindre en comptant), parfois au volant d'un félin anglais dont les sièges en cuir feraient rougir des bagages d'hôtel de luxe. Pour durer dans le métier, Frédo avait établi des codes très stricts (ne jamais voler des sirènes susceptibles d'attirer d'autres sirènes, jamais de barquettes à l'italienne, de tape-culs ou de tape-à-l'œil). Toute sa vie, il avait fait dans la familiale, dans la berline bon genre bon genre, particulièrement la Peugeot, ce fleuron national. Son inventaire de pièces mécaniques a d'ailleurs toujours été impressionnant, et s'il n'a pas la pièce de rechange que vous cherchez, il la prélève directement sur le véhicule d'un client garé dans la cour.



Samedi matin à l'heure du premier café, Vincent atterrit dans l'allée centrale de la casse comme *Atlantis* sur la piste de Cap Canaveral — en douceur. Une

longue chaîne avec un berger allemand tout au bout se précipite alors vers le visiteur. Le patron, simplement habillé d'une cigarette et d'un marcel, sort de sa caravane et rabroue le chien.

« Couché Piston ! »

Les connexions électriques de Piston réagissent immédiatement, le chien se calme et se couche dans un cataplasme de boue, non sans protester. « Couché Piston » mais pourquoi toujours « couché Piston », la domestication du chien se déroule-t-elle uniquement à plat ventre ? « Couché ceci », « couché cela », quand il grogne trop, quand il démontre trop d'entrain, quand il veut courir après un lapin, « couché Piston ». Il y a des jours où Piston se demande vraiment s'il n'aurait pas mieux fait de rester couché.

Vincent, un pied dans le camion, un pied en dehors, préfère garder la portière entre ce monde de ferraille aboyant et lui. Il tente d'établir un premier contact avec l'autochtone aux cheveux gras.

« Bonjour, monsieur Jonquille, si ça ne vous dérange pas, j'aurais besoin d'un petit renseignement.

— Bonjour monsieur petit con, si ça te dérange pas, j'aurais besoin d'un petit café.

— Je m'explique...

— Abrège !

— Voilà...

— Trop tard ! »

Dur de faire de l'anthropologie de terrain, constate Vincent. Quand le vieux est décaféiné, comme ça, au saut du lit, il a plutôt l'humeur instable. Vincent, un rien téméraire, se trace alors un sentier hors de portée du rayon d'action du chien et entre dans la caravane sans en demander l'autorisation. Frédo fait chauffer la bouilloire sur une flamme d'un bleu Gitanes.

« Combien tu sucres ? »

— Quatre, j'ai le matin plutôt sirupeux.

— Et moi, le soir diabétique. »

Frédo, en petite mère de maison, humecte bien la mouture — son ancienne femme la noyait.

« Et ce renseignement, c'est quoi au juste ? »

Vincent a-t-il à peine le temps d'amorcer une réponse franche qu'il recrache sa première gorgée de café en apercevant un cercueil au fond de la caravane.

— Quoi, il est pas bon mon caufi?... Ah, c'est le caisson étanche, là derrière, qui te trouble. Vois-tu, c'est un cercueil. Je le garde pour mes besoins personnels quand je serai appelé au parloir des pieds devant.

— Il y a un tableau dedans ?

— Ça se peut...

— Vous savez qu'à cause de cette toile, des vies sont en danger?

— Non mais, tu patines de la courroie, mon garçon! On ne meurt pas à cause d'une croûte.

— Quand cette croûte appartient à des gens qui sont prêts à tuer pour la récupérer, malheureusement oui! Et puis vous l'avez trouvé où ce cercueil, monsieur Frédo?

— Chez Christie's à New York.

— Sérieusement.

— Je l'ai trouvé dans le camion de celui qui m'a piqué ma femme, il y a vingt ans, voilà où je l'ai trouvé.

— Goguenard?

— Ça se peut bien. »

C'est désormais un rituel, une habitude, un abonnement : presque tous les ans, Frédo se fait un plaisir de voler le véhicule de Goguenard.

« Et le tableau, *La fille du soir*, il est où?

— Dans la niche du chien.

— Et pourquoi donc?

— Piston, c'est le meilleur gardien de musée que je connaisse. Mais je te préviens : si tu veux l'épouser, cette fille, il te faudra ma permission.

— On pourrait trouver un terrain d'entente.

— Tous les terrains d'entente que je connais sont des terrains en pente. Je veux ton camion.

— Mais c'est celui de la bibliothèque.

— Oui, mais je suis en haut de la pente.

— Si je vous laisse mon camion, ma patronne va me tuer.

— Quelle voiture elle conduit, ta bougresse ?

— Une coccinelle blanche avec un bouquet de fleurs en plastique sur le tableau de bord, pourquoi ?

— Alors c'est ton camion !

— Mais c'est juste une toile, vous savez, monsieur Frédo.

— Mais c'est juste un chien, tu sais. »

Frédo avale son café comme un évier qui se débouche tout en observant le jeunot ; il est impressionné par tant de candeur. C'en est presque un miracle. Il se surprend à penser qu'il n'aurait peut-être pas détesté, au fond, avoir un héritier, un petit gars naïf avec des oreilles un peu décollées et une mèche qui se trimbale sur son front comme sur un rail électrique. En bon père, il lui aurait fait faire des études, des grandes, celles où l'on entre en petit con et d'où l'on ressort en monsieur.

Mais qu'est-ce qu'il va penser là, le Frédo? On n'a pas le droit d'exiger un quelconque pedigree universitaire de sa progéniture, se ravise-t-il. Même avec un bon à rien de fils, il aurait été le plus heureux des hommes, il lui aurait offert une belle Peugeot toute neuve avec des jantes qui ressemblent à des plateaux d'argent. Une voiture qui, une fois n'est pas coutume, aurait été achetée.

« Allez, tu peux garder ton camion, je vais chercher le tableau et de toute façon, Piston n'aime que l'art abstrait. Et puis qu'est-ce que je ferais de tous ces bouquins? Je sais seulement lire entre les mots. »

Piston ouvre un œil à peine, dénude un croc par réflexe quand son maître fait intrusion dans sa niche. Frédo éloigne le tableau au plus loin du bout de ses bras tatoués pour mieux voir de quoi ça parle au juste. Une fille au bord de l'eau qui contemple le reflet de sa propre mélancolie, l'image est envoûtante, pour un peu l'on voudrait n'être plus qu'un cerne sur la surface de l'eau. Mais mourir pour ça. Mourir d'ennui plutôt!

Vincent emballe la toile dans un sac-poubelle, faute de mieux. En signe de reconnaissance, il fait à Frédo un geste du menton, ce qui signifie sans doute merci chez les timides. Frédo le regarde avec des yeux qui diraient: « Dis gamin, si un jour tu passes près de ma tombe, viens donc me dire bonjour, ça me fera plaisir. »

Le vieux au cœur de cambouis reste là au milieu de son champ catalaunique, à regarder le jeune

partir, et lâche de nombreux soupirs qui vont tous s'agglutiner autour de la couche d'ozone.

« Debout Piston ! »



## RÉDEMPTION

C'est enfin une journée sans déluge, sans dépression de gris, une journée d'un bleu presque idiot. Comme chaque année, Saint-Priest-la-Brume célèbre la Fête de la moisson et non pas la Fête des moissons (le pluriel c'est un truc urbain, un truc emprunté). On a installé sur la place du village une toile imperméable qui sert de chapiteau à la buvette, la même depuis toujours, d'une blancheur qui s'éclipse d'année en année. Ce bastringue à cordes mériterait le titre de chapelle de la soif tant les pèlerins s'y pressent. On joue du coude pour lever le coude. La Fête de la moisson est l'occasion de reconstituer des scènes d'autrefois, de recoudre l'Histoire avec du fil d'époque. Les figurants triés sur place se prêtent volontiers à cette reconstitution avec plus ou moins d'adresse sous la tutelle du metteur en scène et président du Comité des fêtes, infatigable animateur et leueur de volontaires. On recrée de véritables tableaux

humains. Les plus vaillants empoignent le fléau, tel le père Rougeaud qui, à quatre-vingts ans, prend l'outil dans ses mains de forçat, s'attribuant par la même occasion la préférence et les sourires de ces dames mises en plis et teintes comme un coucher de soleil cuivré. D'autres utilisent le trieur à manivelle comme un orgue de Barbarie tandis que, un peu plus loin encore, on assiste — clou du spectacle — à la démonstration grandiose de la batteuse. Ah, la batteuse, c'est le pourquoi de la terre, elle tient une place unique dans l'imaginaire paysan et n'a jamais été remplacée. Son évocation suffit à allumer la lanterne lancinante de la nostalgie. Si la ville carbure au présent et parfois au pressant, la campagne, elle, carbure au passé.

Ça tombe bien, justement, c'est ce passé-là que Quentin est venu chercher à Saint-Priest-la-Brume. Son chapiteau est fin prêt pour le spectacle de ce soir et, surprise, l'entrée sera gratuite pour tout le monde.

Un front de non-alignés — il y en a toujours — se tient loin des débats et reste aux abords de la buvette pour faire le plein de sarcasmes. Amédée est endimanché, enchemisé comme jamais. Ginette a fait de l'ingérence dans sa garde-robe et il ne tombe plus de sciure de ses ourlets. Lucien Tardieu et sa femme offrent des poignées de main automatiques avec un léger accompagnement des lèvres, on croit entendre un « Bonjour comment allez-vous? », mais on sait très bien qu'au fond c'est plutôt un « Je m'emmerde, je m'emmerde terriblement ». Madame Tardieu délaisse son mari pour foncer vers les tartes aux abricots que les guêpes ont reluquées depuis un bon moment.

Des tartes offertes par l'assureur Fournier, qui croit à la publicité par l'estomac. Le stagiaire du journal *La Montagne* butine çà et là des informations pour écrire la suite de son article avec la certitude d'avoir mis la main sur un filon, un *citerngate* dont tous les journaux de Paris seront jaloux.

Cette ambiance toute familiale ne réussit pas à effacer la présence inquiétante d'une rutilante voiture noire garée à l'écart. Amédée a repéré depuis un bon moment la signature des frères Catastrophe. Il savait bien qu'ils rappliqueraient, mais pas aussi vite. Et la gendarmerie qui n'a jamais voulu prendre sa déposition. Et Goguenard, ce catalyseur d'emmerdes, incapable d'assumer ses actes, qui continue tranquillement à se cacher dans la Corrèze enveuvée. Voilà plus de quatre heures maintenant qu'ils sont en planque, aussi discrets que deux extraterrestres qui auraient garé leur soucoupe volante sous un chêne. Ils sont revenus, mais il est vrai qu'ils ne sont jamais vraiment partis. L'orgueil amoché, la tête suturée et la jambe qui traîne, Lazar a trois côtes cassées, alors que Grigor a le visage tuméfié d'un boxeur après un combat sans arbitre.

Neuf heures du soir, les hommes ont séparé le grain de l'ivraie, mais pas de l'ivresse. À la tombante, entre chien et loup, le spectacle va bientôt commencer. La mère Marcellin ne manquerait la représentation pour rien au monde. Ce soir, elle a même délaissé son tord-boyaux habituel pour du réchauffe-cœur.

« Pas mal du tout. Comment s'appelle ce médicament ?

— De la sangria, madame Simone.

— Livrez-m'en deux caisses, ça m'aidera à dormir.

— Oui m'dame. »

La batteuse, le théâtre, Quentin, Simone Marcellin et tous les autres... Décidément, en ce dimanche d'août, tout le monde est à la recherche d'un morceau de passé. Comme si l'horizon n'était plus qu'un immense rétroviseur.

Le cul endolori par les longues heures d'attente, les Crasimir se décident à bouger enfin. Leur repère le plus solide dans cette foule festive, c'est cette tête de scieur, cette tête d'innocent aux oreilles décollées encore incrustée dans leur radar vengeur juste avant que ne survienne l'accident. Cette tête numérisée, imprimée, laminée, stratifiée, coulée dans la résine et peut-être bientôt dans le béton. Cette tête qui va leur dire où se trouve ce tableau, qu'on en finisse enfin.

Quelques fiers-à-bras se regroupent, ce ne sont pas deux mangeurs de yaourt des Balkans qui vont faire la loi à Saint-Priest. Le maire, toujours aussi prudent, intervient. Les nouvelles vont vite au village.

« Bon, écoutez les gars, je sais ce que vous cherchez, mais on n'a aucune idée d'où est ce foutu tableau, alors s'il vous plaît, laissez-nous tranquilles. Nous n'avons rien contre l'Europe élargie, mais ce

n'est pas l'endroit pour faire du grabuge, aussi je vous demanderais de partir immédiatement.»

La tentative de dialogue échoue complètement, les frères Mitraille braquent leurs regards un peu plus loin sur Amédée, qui fait semblant de rien.

«Moi faire grrrabouge sur tête de lui», se contente de répondre Lazar.

Amédée comprend qu'il vaut mieux décoller du rayon d'action des jumeaux. Pris au dépourvu, il va se planquer sous le chapiteau du théâtre, par l'entrée des artistes. Quentin, qui est en train de mettre une touche finale à son maquillage, l'intercepte.

«Vous vous êtes trompé de rideau, ou vous voulez monter sur scène avec moi ?

— Désolé, mais il y a deux Cro-Magnons, juste là derrière, qui me suivent.

— Oui, je les connais, on s'est déjà croisés. Qu'est-ce qu'ils vous veulent ?

— Trop long à expliquer.

— Je vous crois ! Venez, rentrez dans cette malle et taisez-vous !

— Je suis claustrophobe.

— C'est le moment d'affronter vos démons.»

Le grand coffre en osier avale immédiatement Amédée comme s'il n'était qu'une proie facile.

Le binôme éclopé des Crasimir fait irruption dans la loge et palpe les lieux du regard, le sourcil crispé. les deux colosses ne voient rien d'autre que des accessoires de spectacle. Irrités, ils font le tour du chapiteau.

Quentin leur a encore fait du trompe-l'œil. Il était à peine à deux mètres d'eux, sous les traits d'un Pierrot lunaire, s'offrant même le luxe de bouger un petit doigt. Les Crasimir sont décidément des prédateurs aux sens émoussés. Mais le leurre n'est pas terminé, il vient alors à Quentin une idée terriblement folle. Dès qu'Amédée ressort du ventre de la malle, il lui propose rien de moins que d'échanger leurs rôles.

« Quel métier faites-vous dans la vie ? demande-t-il à Amédée.

— Scieur, pourquoi ?

— Parfait ! Tenez, enfilez ça, tout ira bien. Moi je m'occupe des deux autres et vous, vous vous occupez du spectacle.

— Mais comment voulez-vous... ?

— Fouillez dans votre galerie de personnages. Il vaut mieux être ridicule et vivant que scrupuleux et mort. Tenez bon, je reviens ! »

Quentin est un copieur hors pair, en quelques secondes il a réussi à capter la personnalité du scieur, du moins ses traits les plus apparents, sa tenue, sa démarche, ses mimiques, mais surtout, surtout son centre de gravité. Car c'est là tout le secret de son art,

décoder le centre de gravité des autres corps et, par extension, bien sûr, de leur âme. Mais il n'en est pas de même pour Amédée, qui a la fluidité d'un sac de pommes de terre.

Quentin assume son nouveau rôle sans perdre de temps, il sort du chapiteau et tombe immédiatement sur les frères Zanzibar, qui ne veulent plus le lâcher. Il les emmène dans les petites rues, véritables écrins pour clair de lune. À droite, à gauche, au fond là-bas. Une ombre, un bruit, un chat (il y a toujours un chat quelque part), des pas, fausse alerte. Les Crasimir sont quelque peu désorientés par le sens de la dérobade de Quentin. Lazar montre des signes d'impatience, il sort son arme. Grigor lui lance un regard désapprouvateur, lui enjoignant de ranger son joujou, chaque chose en son temps. Quentin s'en moque bien et continue de jouer à cache-cache dans un habile jeu d'ombres et de reflets. Les criquets poussent la note sans grande variante. Les Crasimir s'éloignent de plus en plus du bourg et se jettent dans la nuit en avançant à tâtons jusqu'aux abords de la vieille scierie dont on devine, même dans le noir, le mur d'enceinte. Quentin le franchit comme une balle qui rebondit, un jeu d'enfant. Les Crasimir, avec une cinquantaine de mètres de retard et des kilos en trop, l'escaladent laborieusement comme s'ils le construisaient pierre par pierre. Avec trois côtes cassées, c'est pour Lazar un véritable parcours du combattant. Pourquoi Quentin va-t-il se perdre dans ce champ d'écorces, parsemé de vieilles machines à l'abandon qui pleurent de la rouille ?

Le maigre fragment de lune qui tient lieu d'éclairage ambiant ne permet pas de voir où l'on met les pieds ; des cales avalées par l'herbe, des monticules d'écorces, des bouts de ferraille enchevêtrés sont autant d'obstacles pour ceux qui ont du mal à marcher. Le fugitif, repérable à sa chemise blanche, s'enfonce maintenant dans le hangar, à la grande satisfaction des frères Crasimir qui en ont marre de lui courir après. Si la pile de cercueils qui se trouve au fond du hangar évoque le jour un mauvais décor digne de Disney, elle devient subitement moins rassurante la nuit venue.

« Arrête petit jeu maintenant, dis-nous où est tablo et on laisse tranquille toi. »

Grigor, loin d'être un laboratoire d'observation ambulante mais particulièrement sensible aux ambiances, a déjà remarqué qu'en préambule à un moment dramatique, il règne souvent une sorte de quiétude. L'horizon est toujours chatoyant, la bise plus douce, comme à cet instant particulièrement serein où la lune sourit en demi-croissant. Comme si, juste avant un règlement de comptes, l'apparition d'un drame, la vie déroulait sa beauté trop longtemps retenue.

« Allons, sorrs de cachette, on ne passera pas la nouit ici ! » s'impatiente Lazar.

Pendant ce temps, dans le bourg, sous un tout autre faisceau, sous un autre chapiteau, Amédée remonte la pente du ridicule en essayant de faire le mime. Les gens ont vite reconnu, sous son masque

de plâtre mou, Médée la sciure, planchiste du village — sa main droite aux doigts manquants l'a trahi. Mais l'assistance rit de bon cœur devant les élucubrations gestuelles du faux mime. La sangria met tout le monde à égalité et le ridicule est partagé comme le pain à la messe. Le voilà à présent qui singe, le mot est juste, le député maire de la commune voisine dans une opulente caricature. Il en rajoute allègrement et, loin de découper les contours d'un personnage avec des touches nuancées, le taille à grands coups de hache. À vrai dire, Amédée se prend tellement au jeu qu'il va même jusqu'à en oublier le pourquoi de ses ennuis. Tardieu, habituellement cadencé dans sa mélancolie, rit de bon cœur comme une voiture qui a du mal à démarrer car elle a trop d'essence dans le carburateur. Il essaiera de démarrer ainsi toute la soirée, mais se dira au fond qu'il est bon d'être en panne. Simone Marcellin, elle, ne s'offusque pas de ce changement d'affiche, mais se demande tout de même où peut bien être passé son protégé. Non, il n'est pas absent à cause d'une femme? ose-t-elle s'interroger en souriant. Sait-on jamais, peut-être a-t-il hérité de la maladie de son grand-père?

Dans la scierie, Lazar, lui, mime son rôle. Il allume le banc de scie pour couvrir le bruit que pourraient faire les balles qui démangent les chargeurs. La scie ne rêve que de découper des tranches de lune. Tout en haut de l'imposante pile de cercueils de plus de cinq mètres, une forme pour le moins intrigante s'approche. Les Crasimir se préparent à assister à la reddition penaude du scieur apeuré. Il n'en est rien.

Quelque chose s'est passé entre-temps. Quentin a changé de registre, et cette fois, c'est lui qui semble vouloir écrire l'histoire. Ce n'est plus le même homme que tout à l'heure, plus du tout. Il a délaissé la forme délicate et légèrement courbée. Le personnage qu'il campe désormais n'a pas la moindre envie de se cacher ni de fuir, il est plus imposant et sa nature est profondément inquiétante. C'est un personnage venu directement d'outre-tombe, ou plutôt du dessus des cercueils, autrement dit la porte à côté. La flamme chétive d'un briquet dévoile alors un visage, ses yeux intensément noirs perceurs d'âmes surplombent une bouche mangeuse de chair. Les Crasimir, pourtant durs à cuire parmi les durs à cuire, ne s'attendaient pas à cette image propre à lever une armée de cauchemars, une image qui vous rentre dedans aussi violemment qu'un coup de poing, à tel point que Lazar, le tauresque Lazar, recule d'un pas. Autant dire un kilomètre selon son rang social de caïd.

Lazar tente immédiatement d'enterrer sa peur sous un rire gras et forcé, mais son petit frère n'est pas dupe, tout le monde l'a vu, y compris la lune. C'est la première fois en cinquante et un ans de coexistence que Lazar éprouve... de la peur, lui pour qui la marche arrière ne fait tout simplement pas partie des options personnelles. Grand frère, patron du fœtus, dûment assermenté par les parents comme premier héritier de l'argenterie familiale et détenteur naturel d'autorité, serait effrayé devant un épouvantail maigrichon venu d'on ne sait où. Pour retrouver un peu d'autorité, Lazar pointe nerveusement son

arme vers le spectre et vide son chargeur à tout va. Les balles sifflent, ricochent, chantent, la flamme du Zippo s'éteint et l'ombre maléfique retourne dans son antre sans doute aussi maléfique. Le tir a été aussi précis qu'une poignée de cailloux lancée par un aveugle. Les balles perdues se sont logées un peu partout, y compris dans quelques cercueils.

« On perrrd notrrre temps ici ! » rugit Grigor.

Lazar, encore sous le choc, a une jambe qui a la tremblote. L'odeur de poudre de son canon, qui d'habitude le berce, ne réussit pas à le rassurer. Il s'éloigne en reculant, Grigor en haussant les épaules, le tandem est désaccordé comme il ne l'a jamais été. Ils font méticuleusement le chemin inverse : le mur, la lune (non, pas la lune, elle est désormais en tranches), les criquets, les presque réverbères... Le malaise est palpable. Ils marchent côte à côte, personne n'ose parler. Heureusement, un véhicule pleins phares vient rompre ce malaise. Les frères n'y voient plus rien et lèvent la main pour se protéger les yeux. Le camion s'arrête à trente mètres d'eux et fait un demi-tour laborieux. Dans la manœuvre, plutôt confuse, une portière s'ouvre ; on lance sans ménagement un paquet luisant. Le conducteur se réapproprie son embrayage avec lequel il semble avoir tant de mal, les pneus rabrouent le bitume. Pas le temps pour une causette, manifestement. Les Crasimir commencent à en avoir marre de tous ces langages initiatiques, de ces apparitions. Sceptiques, ils s'approchent doucement du paquet. Lazar, qui accuse encore le coup, se fait complètement absent,

c'en est presque gênant. C'est donc Grigor, pourtant éternel second, qui se décide à le ramasser, avec une certaine méfiance tout de même. Si c'est un cadeau, alors c'est un cadeau enveloppé dans un sac-poubelle, ce qui n'est jamais bon signe. La forme rectangulaire lui laisse croire que les gens de Saint-Priest-la-Brume sont enfin devenus raisonnables.

Grigor déballe le colis en regardant son frère. Il utilise l'écran de son téléphone comme lampe de poche. Bonne nouvelle pour le syndicat de l'arnaque, c'est *La fille du soir*, elle rentre au bercail. Ne reste plus qu'à rendre visite à La Mothe Grébière pour lui re-re-re-revendre l'inespéré butin. Avec l'inflation galopante, les frais de service et les charges d'entreprise, ce sera quatre millions d'euros, rien de moins. Le sac-poubelle leur servira à transporter l'argent du vieux.

Les frères Crasimir regagnent leur vaisseau amiral, les rôles se sont inversés et la hiérarchie a été quelque peu bousculée, c'est désormais Grigor qui prend le volant et Lazar qui se cache dans la boîte à gants. Il ne leur reste que deux jours avant que la nièce au cul serré de La Mothe Grébière ne débarque, ce sera amplement suffisant pour faire la transaction. Le vieux possède aussi un bronze auquel il tient vraiment, peut-être auront-ils le temps, au passage, de le lui vendre cinq ou six fois. En attendant, Grigor démarre en trombe, les frères Crasimir s'en vont pour de bon, sans doute vers d'autres coups tordus et, plus sûrement, d'autres cous à tordre.



Mais que restera-t-il de toute cette histoire, dites-moi ?

Les mimes ne meurent pas, du moins pas sous une poignée de grenailles. La mort avec un trou dans le corps, c'est le rhume assuré pour le reste de l'éternité, non merci. Grâce à sa rapidité de mouvement et à son instinct de survie, Quentin a su se dérober devant les coups de feu du Bulgare. Il s'en tirera avec quelques égratignures, dues aux accidents de terrain et à l'obscurité. Cet épisode qui aurait pu s'avérer des plus tragiques lui inspirera un formidable numéro où les cercueils auront une place de choix. Après cette rocambolesque escapade, Quentin séjournera un peu de temps à Saint-Priest-la-Brume et déambulera dans l'air de septembre avec la mère Marcellin au bras, assez pour encadrer quelques souvenirs, quelques photos, de les accrocher aux murs de la vie.

Vincent gardera miraculeusement son emploi de bibliothécaire ambulancier, deux jours par semaine, deux semaines par mois. Sa patronne aura le chignon en bataille, certes, qu'on lui ait volé la voiture qu'elle aimait tant, sa belle coccinelle. Et, de plus en plus irascible avec les usagers de la bibliothèque qui rapporteront les livres en retard, elle n'en sera pas moins agréablement surprise et quelque peu charmée que son employé ait permis de dénouer une affaire vieille de soixante-dix ans. Grâce à Vincent, grâce à sa présence d'esprit, à sa curiosité, *La fille du soir* sera restituée à son vrai propriétaire : l'Histoire.

Car il s'avérera qu'au-delà de sa valeur et de la convoitise qu'elle suscitait, la toile faisait partie d'une collection historique.

Après avoir récupéré le tableau dans la niche du chien de Frédo Jonquille, Vincent a poursuivi son enquête et découvert les dessous de *La fille du soir*. Le tableau avait été peint par Otto Muntt, un soldat allemand de la Deuxième Guerre mondiale, qui plus est embrigadé dans la pire colonne S.S. qui fût, mais dont le seul fait d'armes se résuma au maniement des pinceaux. Vincent n'eut d'autre choix que de confier le tableau aux autorités, le conservateur du Musée de Guéret le transféra sous bonne garde au Grand Palais, à Paris, avec tous les autres Muntt. La collection des années de guerre, quarante-trois et quarante-quatre, au grand complet. Un exploit! Vincent dut cependant improviser une solution rapide pour éloigner les Bulgares de Saint-Priest-la-Brume. Il trouva un faussaire qui lui fit en moins de trois heures un double exact de *La fille du soir*. Le tour était joué!

Vincent passera parfois casser la croûte avec Frédo, et certains après-midi de pluie, ils regarderont ensemble des épisodes d'*Inspecteur Derrick*. Le vieux Frédo trouvera dans le gamin un fiston d'occasion, une paternité d'emprunt, de l'affection en pièces détachées et de la petite monnaie dans le cœur. Beaucoup de petite monnaie pour que cet instant dure longtemps, le plus longtemps possible. Il montrera à Vincent toute la poésie déglinguée que peut recéler une casse auto. Recéler, le mot est juste. Ils marcheront ensemble dans les allées de ce cimetière

sans croix, se recueilleront devant des tombeaux rouillés, marqueront le pas devant des modèles oubliés et joueront aux anthropologues automobiles (Simca 1100, disparue dans un accident de la route en mille neuf cent quatre-vingt-six, Regrets éternels. Renault 5, fauchée en sortant d'une cour. Priez pour elle).

En passant devant un garage couvert où vieillissent bien à l'abri trois voitures encore intactes, de trois époques différentes, Vincent ne pourra s'empêcher de demander à Frédo : « Et celles-ci ? C'est ta collection personnelle ? »

— Pas du tout, ce sont les voitures des femmes qui m'ont quitté. Va savoir pourquoi, elles sont toutes parties à pied.

— Tu n'as jamais voulu les démonter pour vendre les pièces ?

— Non, j'ai seulement scié les freins au cas où elles reviendraient. »

Goguenard finira par descendre de ses hauteurs corrésiennes pour retrouver son épouse, ils consulteront un conseiller familial pour remettre leur couple sur les rails en se promettant l'un l'autre de ne plus manger de cochon ni de cassoulet. À court d'inspiration, il finira par se ranger dans le voisinage plus paisible de l'honnêteté. Il vendra sa scierie à Amédée, qui fera pousser des arbres sur tout le terrain. Des grands droits magnifiques reliant le sol à l'impossible. Amédée démontera la vieille machinerie et

limera toutes les dents du ruban de scie. Il épousera en noces blanches la belle Ginette. On pourra voir sur son visage un sourire aussi large qu'une pancarte sur laquelle serait inscrit en belles lettres brumeuses :

***Fermé le lundi !***

Avant



## EXODIA

Tandis que le général de Gaulle apprenait l'anglais à Londres, le maréchal Pétain, lui, faisait installer le téléphone à Vichy. En cette période d'occupation et de gouvernement plus ou moins improvisé, il était un document administratif incontournable, un outil de travail que les fonctionnaires de tout acabit se devaient de posséder ou d'exécuter : la Liste. Longue, exhaustive, bâclée, certifiée, aveugle, vendue, sournoise, froide, calculatrice, jamais complaisante... Bien entendu, y voir son nom ne présageait rien de bon.

Non seulement les Ackerman, une famille d'Alsaciens y figuraient mais en plus, l'alphabet étant le hasard le mieux ordonné, elle avait une place au premier rang. Comme bien d'autres, les Ackerman avaient dû tout laisser derrière eux pour éviter que la Liste ne les rattrape. Ils furent emportés par cette rivière au lit débordant que l'on appelle Exode pour débarquer presque accidentellement dans l'Allier, en

plein Montluçon, père, mère et fils Ackerman, munis d'une valise de la taille d'un livre et d'une adresse inscrite en pattes de mouche sur l'envers d'un timbre : Madame Simon, 24 du quai Louis Blanc à Montluçon.

Dehors, quelques pêcheurs obstinés jetaient des lignes malheureuses dans le Cher qui traversait la ville, sans succès. Même les truites se cachaient.

Quand la porte s'ouvrit, une odeur de cire tiède s'échappa, offrant un doux contraste avec l'humidité de ce mois de mars. Une dame bon teint sans maquillage chaussée de patins les attendait.

« Vous êtes sans doute les Alsaciens dont on m'a parlé. Vous vous êtes perdus en chemin ? Je fixe vos yeux, mais ne vous y trompez pas, il n'y a que vos pieds qui comptent pour moi. Ici on marche sur des patins. »

Chez madame Simon, on ne marchait pas vraiment, on ne patinait pas non plus, on naviguait plutôt sur un lac de marqueterie luisante pour se déplacer en donnant de légers coups de rame. Les Ackerman y trouvèrent un meublé minuscule et impeccable à deux francs la semaine, un rez-de-chaussée avec vue sur sur la rue, un quai au niveau des vagues où une marée de regards venait lécher les fenêtres.

Dans un français mâtiné d'accents divers, Ackerman demanda à sa nouvelle logeuse s'il était possible de vivre dans une pièce moins exposée à la rue. Madame Simon lui répondit que ses rideaux du Puy étaient de qualité supérieure et qu'ils ne laissaient pas

passer les indiscretions du dehors. Une bien maigre réponse qui ne rassura en rien les nouveaux locataires. Madame Simon croyait sincèrement que la broderie de qualité pouvait être un paravent très efficace, mais ne savait-elle pas que, justement, la police de Vichy ne faisait pas dans la dentelle ? Et puis à Montluçon comme ailleurs, tout finissait par s'ébruiter. Tous les voiles, qu'ils fussent confectionnés à la main ou au métier à tulle, finissaient par être levés.

Par un matin frugal enveloppé dans le brouillard, trois gendarmes en mission se présentèrent au 24 du quai Louis Blanc. À leur tête, l'adjudant Auclair, dont la fin de carrière se voyait bousculée par le trop-plein de la guerre. Madame Simon tarda à ouvrir, c'est un peu le prix à payer quand on navigue sur un lac. Aucun passe-droit ne fut accordé cependant, même aux autorités : les patins d'abord ! Une logeuse se doit toujours de respecter deux affiliations : celle de la conciergerie pour les besognes du quotidien et celle de la gouvernance, pour l'autorité.

« Je ne fais pas obstruction, je vous dis simplement que si vous ne voulez pas chausser ces patins, vous n'entrerez pas, c'est tout ! » lança la logeuse.

Ces tergiversations, amplifiées par la cage d'escalier, s'entendaient dans tout l'immeuble et annulèrent l'effet de surprise sur lequel les gendarmes auraient pu compter. Quoique l'adjudant Auclair ne versât pas dans le flagrant délit — il avait même plutôt tendance à télégraphier ses visites, sans doute pour éviter de remplir de la paperasse inutile et laisser aux suspects ou autres contrevenants le temps de prendre le large.

Les Ackerman avaient bien trop d'élégance pour fuir par la cour arrière et, de toute façon, la lucarne était trop petite pour un quelconque espoir d'échappée.

« Surtout, ne cherchez pas ici le portrait du maréchal, je l'ai remisé au grenier pour qu'il n'attrape pas froid, vous savez, ces héros de Verdun s'enrhument vite. Mais, au juste, qu'est-ce que vous leur voulez, à ces gens-là, hein ?

— Ils sont partis de leur domicile sans éteindre la lumière. »

Auclair, affublé d'un embonpoint qui lui ruinait le cœur, aussi naturel sur des coussins de feutrine que sur une patinoire et dont le ventre prenait les devants sur l'homme, frappa trois coups à la porte des Ackerman, trois coups d'une mauvaise pièce de théâtre. Comme dans bien des familles, c'est l'enfant qui tint lieu de mémoire. Quelques décennies plus tard, le petit Josef Ackerman dirait ceci :

L'adjudant de Montluçon nous rendit visite avec des escarpins de flanelle, ses pieds éteignaient l'autorité que lui conférait son képi, il venait pour vérifier nos papiers, nos papiers, toujours nos papiers encore. Pourtant tout était en règle, y compris le livret militaire de mon père. L'adjudant tapissa d'abord du regard la chambre étouffée avant de prendre la parole avec un léger bégaiement. La commode lustrée à l'encaustique reflétait notre crainte.

« Je suis un ouvrier imprimeur et je suis venu dans le centre de la France pour trouver un peu de travail, dit mon père.

— Et vous imprimez quoi, au juste, de la propagande contre l'État de Vichy ?

— Je fais la composition au plomb, juste la composition, ça me suffit !

— Oh moi, vous savez, j'ai des brûlures d'estomac, ma belle-mère me casse les pieds et j'ai deux préfectures sur le dos qui semblent vous rechercher activement.

— Mais nous n'avons rien fait de mal, je vous assure.

— Peut-être, mais vous n'avez pas un nom pour traverser la France, une valise et un enfant sous le bras, vous le savez très bien. Le mien par exemple : Auclair, c'est un sauf-conduit très efficace, mais le vôtre de nom, Ackerman... ça fait contrôle d'identité. C'est pas moi qui le dis, c'est la Liste, là dans ma poche. Aussi, partez avant que l'on ne revienne de façon plus officielle, vous me comprenez ? Les deux gendarmes qui m'attendent dehors sont deux jauges à vin, mais d'autres, plus jeunes et plus zélés, viendront et ne vous laisseront aucune chance. La Creuse saura mieux vous cacher que l'Allier. Là-bas, l'air est pur et les gens accueillants. Et puis, changez de nom, je ne sais pas moi... tiens, pourquoi pas Quermand ? C'est rassurant Quermand, ça fait presque grand domaine. Ne prenez pas le train, les gares sont pleines de mouchards, prenez la route plutôt. Pas de chapeau non plus, on vous prendrait pour un docteur, adoptez la casquette et enfoncez-la. Et de grâce, éteignez la

lumière en partant, les autorités ne sont pas dupes, vous savez.»

Les Ackerman étaient-ils pleinement conscients du cadeau enrubanné que le représentant de l'ordre en patins venait de leur faire? La lucarne arrière avait subitement pris les allures d'une grande arche. Inutile de dire que le maigre baluchon familial fut noué en un rien de temps. Il leur restait seulement à expliquer à madame Simon pourquoi ils devaient quitter ce lac de cire et de marqueterie.

« Allez, ne vous fatiguez pas, gardez les patins. Avec vous, on ne sait jamais. »

Dans le car qui les menait vers leur nouveau refuge, la route nouait de nombreux virages où quantité de pèlerins avaient certainement dû s'étrangler au fil des siècles. À un moment fatidique, une ogresse de côte languissante sortie de nulle part ralentit considérablement l'autocar en ascension, à un point tel que les passagers se crurent dans un ascenseur de montagne avec vue imprenable sur les vaches aimantées à flanc de colline. Et quand le véhicule finit enfin par digérer ladite côte, ce fut au tour des passagers d'éprouver un petit creux. Cela tombait bien, le car arrivait à un arrêt ressemblant à s'y méprendre à un terminus, comme il y en a souvent sur la route de l'exode. Une dame d'une rondeur de la Renaissance, sans mandoline cependant, et qu'aucun pinceau ne s'était attardé à peindre monta à bord.

« Oh le petit, il a les joues qui creusent de l'intérieur. Tenez, ça le requinquera, lança-t-elle en sortant de

son sac un carré de pain si lourd et si compact que l'on s'attendait à y trouver un noyau tout au cœur. Moi quand je pars, j'emporte toujours un peu de saucisson, rien de tel contre le mal de mer, tiens, prends ce morceau, petiot ! Vous, vous n'êtes pas d'ici, il y a de la fatigue et des kilomètres dans vos yeux. »

Dans la Creuse, on ne disait pas bonjour, seulement « avez-vous faim ? ». C'était la forme de politesse la plus courante, la plus authentique. On s'adressait à votre estomac d'abord et à vous ensuite, ce qui, vu la condition précaire des Ackerman, n'était pas vraiment vexant. Quant aux confessions religieuses, dans cette région athée, on s'en fichait carrément.

L'autocar les déposa au croisement de quatre routes qui ressemblaient étrangement à un crucifix. Et justement, il y avait là une vieille fontaine en pierre dans laquelle on aurait pu tremper ses doigts comme dans un bénitier. Le chauffeur marmonna quelques mots qui restèrent collés à la cigarette qu'il avait dans la bouche.

« Saint-Priest-la-Brume, c'est à quinze kilomètres dans cette direction, claquez bien la porte en descendant, elle ferme mal. »



## UNE ÉCHELLE LOIN DU PARADIS

La première grange plus ou moins abandonnée qui longeait la route servit d'hôtel aux Ackerman. Ils furent accueillis par le réceptionniste, un vieux hibou à l'humeur taciturne. La mère de Josef essaya d'aménager un semblant de confort en répartissant la paille de façon régulière. Comme leur sommeil tarda à venir, ils eurent tout le loisir d'observer la voie lactée au travers du toit percé. Une ardoise glissa du toit. Josef demanda à son père si ces ardoises-là étaient les mêmes que celles sur lesquelles on écrit à l'école.

« Oui, c'est le même matériau, d'ailleurs quand une ardoise tombe d'un toit, un élève n'a pas bien appris sa leçon. »

Cette nuit-là, le garçon en fut témoin : une classe entière avait négligé ses devoirs.

Ils arrivèrent, suivant les indications de l'adjutant, à Saint-Priest-la-Brume, un nom qui ne mentait pas puisqu'un voile de mariée nébuleux recouvrait tout le village, une commune de quatre cents âmes assise au fond d'une vallée tranquille. Tout y était flou, les lettres des panneaux indicateurs, le perron des maisons. Quelques formes humaines se démenaient, pour être mieux incarnées sans doute. Une masse noire perceait cette purée de pois en avançant dans leur direction, identifiable à l'oreille, un bruit de sabots très franc contrastant avec le flou ambiant. C'était un attelage de crin et de rênes, un tombereau tiré par un énorme percheron, en haut duquel un homme jovial, tout de sourire et de béret, leur dit naturellement : « Avez-vous faim ? »

N'en déplaise à papa Ackerman, qui trouvait cette question plutôt embarrassante et aurait sans doute préféré des civilités plus neutres, sa femme, elle, dont l'orgueil nichait à la bonne place, ne s'en offusquait pas le moins du monde. Elle aurait même aimé que toute l'Europe soit aussi prévenante et éprouve ce souci de l'estomac de l'autre.

Ainsi, la famille Ackerman était toujours présentée la bouche pleine, ce qui rendait leur nouveau nom aléatoire puisqu'il fallait attendre la fin du repas pour que chaque syllabe se détache enfin. Peu importe, on ne leur posa pas davantage de questions sur leur histoire personnelle, pas plus qu'on ne leur demanda de se justifier. Ils furent adoptés comme les Quermant, nouveaux habitants de Saint-Priest-la-Brume, du moins du lieu-dit Les Étangs, un pictogramme de

quatre maisons et de leurs dépendances agricoles comme tous ces lieux-dits qui ont fait sécession avec le bourg, résolus et autonomes. Josef décida de s'appeler Jérôme le temps que tout se calme un peu. L'air de la campagne était d'une pureté cristalline, bien que souvent alourdi par les amas de fumier, et il suffisait d'ouvrir ses poumons pour s'enivrer. Le père plus que tout autre pouvait apprécier cette clarté, lui qui était intoxiqué au plomb depuis des années et dont les symptômes se voulaient de plus en plus sournois. Ils savouraient cette paix nouvelle par petites doses, sans doute afin d'en garder un peu pour le lendemain. Si à la ville, on cherchait du travail, à la campagne, c'est le travail qui vous trouvait. Ainsi les parents ne tardèrent pas à être employés, le père aux champs et la mère dans une laiterie.

Ils pouvaient manger à leur faim du beurre frais et des œufs gros comme des poignées de porte en porcelaine. La monnaie devenue volatile, le salaire des Ackerman se rangeait davantage dans un panier de provisions que dans une poche. En raison de leurs occupations, ils étaient rarement ensemble, et il fallait constamment détourner l'attention de la préfecture, pour qui une famille unie, qui plus est israélite, représentait un atout majeur dans le contrat collaborationniste.

Les Quermand avaient tout intérêt à rester un noyau disparate. Pour sa part, Josef fut placé en pension à la ferme des Bardet, un couple de vieillards avec un peu d'éternité sous les sabots et du poil au menton. Les Bardet n'avaient jamais eu d'enfants de leur vie et, sur

leurs vieux jours, dans la mesure de leurs moyens, ils se consacraient aux adoptions de circonstance. Ils risquaient la prison et s'en moquaient bien. Le père Bardet mettait du vin dans sa soupe, sans doute pour rapprocher le navet du raisin. La mère Bardet, elle, mettait de l'eau-de-vie dans son café pour éloigner la guerre du pays. Chez eux, été comme hiver, il y avait toujours une soupière sur la table à laquelle il fallait faire honneur avant de poursuivre le repas. Jérôme dit un jour à leur propos :

« Ils me démontraient une affection sans débordement. D'ailleurs rien ne débordait chez eux, sauf la soupière. À les regarder vivre, j'ai fini par me demander si ce couple de laboureurs n'était pas plutôt deux sillons cheminant côte à côte. Ils partageaient le pain et le silence, et quand par accident ils laissaient échapper un mot, il allait se perdre dans les combles où un pigeon l'avalait d'un trait. Manger de la soupe, c'était faire acte d'humilité, une forme de prière, une sorte de *Je vous salue Marie* aspiré avec un fort accent de poireau. »

Durant la journée, Jérôme allait en vélo à l'école communale, où ses résultats étaient insuffisants malgré la gentillesse du jeune maître, monsieur Laurent. Car si les affluents de la Loire se voulaient nombreux, ceux du français étaient infinis. À cette époque, tout le monde ou presque roulait en vélo, surtout les femmes. Le vélo était un formidable révélateur de volupté féminine, un contraste saisissant de rouge à lèvres et de cambouis. Ces jeunes femmes, dans le déhanchement du pédalier, laissaient les garçons rêveurs ;

Jérôme comme bien d'autres n'aurait pas détesté s'asseoir sur le porte-bagages.

Deux mois à peine après que les Quermand eurent improvisé des repères dans ce coin de pays, un brusque éclat de guerre vint rompre la tranquillité du mois de mai quarante-trois. Vichy avait demandé qu'on s'approche le plus possible des quotas promis aux Allemands et, loin des résultats escomptés, la police française se devait absolument de racler le fond de ses tiroirs humains pour trouver d'autres Juifs, quitte à les inventer. Jérôme venait à peine de survivre à une dictée qui avait complètement ruiné son amour-propre que mademoiselle Marcellin, secrétaire de mairie, entra dans la classe avec un aplomb non négociable. Elle avait d'habitude du culot à revendre, mais ce jour-là c'était pour une bonne raison, quelque chose d'imminent, une vague qui grondait.

«Vite ils arrivent, lança-t-elle tout d'un souffle à l'instituteur.

— Jérôme, Frédo, suivez mademoiselle Marcellin, laissez vos cahiers, allez!» ordonna le maître, comme s'il était subitement fâché.

Mais pourquoi lui, le Frédo de tous les Frédo? Il était pourtant français de plumage autant que de ramage, français à tout rompre, vantard et bon gars à la fois avec une caboche complètement étanche à l'instruction, mais français. Ils décampèrent comme des fuyards devant la montée des eaux, ou plutôt des uniformes. Ce jour-là, Noé avait des talons hauts et du rouge à lèvres. Les enfants étaient assez étonnés de

constater à quel point mademoiselle Marcellin pouvait courir vite, et ce malgré sa longue jupe à la mode. Les deux élèves sprintaient à en perdre leur béret sans pour autant se douter la nature de leurs poursuivants. Mademoiselle Marcellin connaissait apparemment toutes les sorties de secours du village et en avait exploré les multiples possibilités. Elle leur fit quitter le chemin trop dénudé et trop visible pour emprunter un pré tapissé de charolaises avec de grands yeux endormis, un enclos paisible de poésie ruminante. Jérôme craignit que ce bon père de famille de taureau sorte de sa nonchalance et les poursuive. Rien ! Il se contenta de leur jeter un regard vitreux en chassant des mouches invisibles avec sa queue.

Ils escaladèrent un échelier et longèrent un mur de pierres sèches tête baissée pour se laisser glisser dans une pente jusqu'à la vieille scierie au bord de la rivière. La demoiselle Marcellin les fit grimper dans les combles d'un hangar fantôme au moyen d'une échelle édentée dont les barreaux n'étaient guère plus nombreux que les montants, une échelle qui ne pouvait supporter que le poids d'un enfant.

« Cachez-vous bien derrière les plateaux et restez là ! Ne parlez pas, ne faites pas de bruit, compris ? On reviendra vous chercher quand ils seront partis. »

Enfance et patience ne faisant pas souvent bon ménage, Jérôme enfila sa curiosité par le petit trou de la balustrade comme on enfila une aiguille. Frédo fit de même, malgré les ordres de mademoiselle Marcellin. Les deux enfants étaient loin de se douter de ce

qui se déroulait plus bas. Le danger en question, en l'occurrence les gendarmes, courait dans tous les sens, poursuivi par cette tonne de chair et de muscles qu'était le taureau. Un véritable essaim de gendarmes qui bourdonnaient, l'un qui se jetait dans les buissons, l'autre trouvant refuge sur la branche d'un arbre, ou encore un autre qui faisait semblant de ne pas être au courant et se gardait bien de porter secours à ses camarades. Le taureau fit déguerpir le régime de Vichy de son pré et Pétain dut rester de l'autre côté de la barrière.

L'escadron du sauve-qui-peut se trouva complètement éparpillé et ne se ressouda qu'une heure plus tard avec une implacable absence de commentaires. Les gendarmes de Pontarion et ceux de Guéret, en bons arpenteurs de l'ordre qu'ils étaient, reprirent leurs esprits et quadrillèrent systématiquement la commune. Ils finirent par atteindre la scierie.

Le véritable danger, c'étaient les civils qui les accompagnaient, car ceux-là portaient une signature toute politique. Après avoir reniflé les lieux, un jeune gominé au comportement plutôt ambigu, mais aux ambitions démesurées, demanda au père Antoine, le vieux qui travaillait dans la scierie, de lui dire où se cachaient les enfants. Le scieur mima la bêtise avec assez de conviction qu'on le prit pour un arriéré. Le gominé demanda alors aux gendarmes de grimper sur l'échelle pour inspecter les combles du hangar. On désigna le gendarme le moins lourd, qui accusait tout de même un certain amour de la table, pour monter là-haut. Dans son ascension pourtant assez prudente,

un barreau lâcha sans prévenir et le gendarme expérimenta les vertus de la gravité. Il est vrai que le gendarme Perron avait toujours eu du mal à gravir les échelons.

« Oh le père ! Vieil homme, toi ! Comment tu t'y prends pour monter sur cette échelle ? » s'exaspéra le jeune fonctionnaire de la préfecture répondant au nom ronflant de La Mothe Grébière.

Le scieur expliqua dans un patois compliqué que sur une vieille, très vieille échelle, c'est un peu comme dans la vie : on ne met jamais les deux pieds au même endroit, simple question de répartition du poids et de jugeote.

« Perron, grimpe sur les épaules de Colin. Binet, tu t'agrippes à eux et tu atteins le grenier. »

Une opération facile au stade du verbe, délicate au moment de l'exécution. C'est ainsi qu'une drôle d'architecture prit forme : on vit se déplier une échelle de gendarmes, une échelle chancelante et éphémère qu'un troisième gendarme essayait d'escalader. Dans ce pittoresque au pays de l'uniforme, le brigadier Binet finit par atteindre les combles sans aucune grâce. Le gominé, qui tout en bas savourait à crédit le fruit de sa chasse, déchantait quand le brigadier Binet lâcha un ferme et non moins réglementaire « Rien à signaler ! ».

« Tu es bien certain, gendarme ? »

— Je confirme : il n'y a personne ! »

Comme la pêche s'avéra mauvaise, La Mothe Grébière donna l'ordre de quitter les lieux. Il ne voulait pas que sa prometteuse carrière s'éternise dans un vieux moulin à scie au bord d'une rivière porteuse de rhumatismes. Binet, qui tarda à descendre du grenier par ses propres moyens, s'approcha du vénérable scieur et lui dit dans un occitan qu'il tenait de sa mère :

« Oh l'ancien, garde-moi des planches bien sèches, je veux que mon dernier costume soit en chêne avec une cravate en merisier.

— Tu l'auras ! Je te ferai même une pochette en noyer si tu veux », lui répondit le vieux, dont l'intérieur de la bouche était une échelle horizontale où manquaient beaucoup de barreaux.

La rafle ne dépassa pas le stade de la traque et dura presque toute la journée, pour se solder par des claquements de portières. La Citroën noire de La Mothe Grébière n'avait rien trouvé, alors que la kommandantur de Limoges téléphonait à la préfecture de Guéret toutes les deux heures. Il faut dire que les Allemands avaient affrété un train spécial dont les wagons affamés ne demandaient qu'à se nourrir du sort humain. Chez les nazis, c'étaient les wagons qui tiraient la locomotive, la haine était une force motrice incomparable. On ne sait pas si ce soir-là le taureau rêva à tous ces postérieurs de gendarmes, ou si la vieille échelle sans barreaux se rapprocha un peu plus du ciel. Toujours est-il que la demoiselle Marcelin revint chercher les enfants vers minuit, accompagnée de l'instituteur. Ils étaient frigorifiés. Les parents

de Jérôme, accaparés par leur propre clandestinité, n'avaient rien su de tout ce remue-ménage. La Liste avait parlé.



Des décennies plus tard, il y aurait deux choses que Binet ne voudrait absolument pas emporter dans sa tombe : les regrets et les secrets. Et à la veille d'enfiler son impeccable costume en chêne rehaussé d'épaulettes en noyer, il confierait à ses enfants ce qu'il avait vu là-haut dans ce semblant de grenier, cette anti-chambre du clair de lune. Il dirait sans pudeur :

«Oui, c'est vrai, j'ai vu quelque chose, quelque chose qui ressemblait à un pied qui dépassait. Oui, j'ai vu un bout de pied et je me suis dit qu'au bout de ce bout de pied, il y avait probablement un enfant. Et pas seulement un enfant, mais tous les enfants. Alors, au milieu de cette comédie, entre le devoir et la conscience, j'ai carrément fait semblant de ne rien voir. De toute façon, avec l'expérience, j'ai appris que la guerre est toujours pleine de pieds qui dépassent, comme un bout de soi que l'on n'arrive jamais totalement à cacher. Était-ce là le pourquoi de mon métier de gendarme, arrêter des enfants dans des greniers sans échelle ? Arrêter des pieds innocents ? Non ! Alors, après la guerre, j'ai quitté l'uniforme, ou c'est plutôt l'uniforme qui m'a quitté, devrais-je dire. Je n'ai pas eu besoin de convaincre mes supérieurs. Mais voilà, devant la méfiance des patrons à embaucher un ancien gendarme, j'ai dû, pour vivre, reprendre la

vieille cordonnerie de mon père. Quelle plus grande fierté pour un ressemeleur que de voir son fils marcher dans ses pas ! Durant ces nombreuses années à réparer les chaussures des autres, il m'est parfois arrivé, en fin de journée, de ressentir cette drôle d'impression qu'un pied... dépassait. Un pied se cachant parmi d'innombrables paires de chaussures. Aussi, avant de fermer la boutique, j'éteignais la lumière et je n'oubliais surtout pas, en mémoire de tous les pieds du monde, de déclamer à haute voix : "Rien à signaler !" »



## LASCAUX DE PLUIE

Au mois de juin, monsieur Laurent prétextait des fuites dans la toiture de l'école pour déplacer la classe dans la vieille maison du curé, une bâtisse à l'abri de l'agitation cachée par de grands chênes et entourée d'un jardin à demi sauvage, sorte d'Éden confus où poussaient des pommiers sauvages. De cet endroit, l'on pouvait mieux voir venir les éventuels escadrons de gendarmerie. Pour feindre la vétusté du bâtiment, monsieur Laurent avait monté une véritable mise en scène, disposant çà et là des bassines, certaines bien remplies, d'autres moins, selon l'humeur du ciel. N'hésitant pas à contrefaire au pinceau de fausses coulées, il peignait des Lascaux de pluie au plafond de la classe, des auréoles du déluge, des aquarelles où se chevauchaient de drôles de créatures. Il suffisait de regarder en l'air pour mesurer l'étendue des dégâts. Avait-il fait les Beaux-Arts ou simplement trop connu les toits percés? On ne le sut jamais. Mais tout le

monde n'appréciait pas l'art rupestre de monsieur Laurent, notamment le couvreur du village.

« J'ai refait ce toit il y a seulement quatre ans, c'est ma réputation qui est en jeu ! L'eau ne peut pas couler sur la tête de l'instituteur et des gamins, s'exclama-t-il devant le maire, manifestement préparé à lui donner la réplique.

— C'est la guerre, Blaireau, tu comprends ça, la guerre. Et en temps de guerre, les réputations prennent aussi l'eau. »

C'était une drôle d'époque, une époque où l'armoire à surprises était plus garnie que celle des confitures et où tout pouvait arriver sans crier gare. Ce jour-là, les enfants eurent droit à l'inimaginable. À la veille des grandes vacances, le maître leur offrit rien de moins qu'un spectacle de mime. Monsieur Laurent eut la fantaisie peu républicaine de commencer l'année scolaire par un spectacle tandis que tous ses collègues de l'Éducation nationale, eux, brandissaient le spectre de la dictée.

*Le théâtre perdu* que ça s'appelait, tout un programme. L'artiste portait un nom d'arbre fruitier et était tombé un jour de septembre à Saint-Priest-la-Brume, par la fameuse descente avec un camion sans freins qui s'arrêta de peine et de misère dans la vieille fontaine endormie du village. Les enfants, complètement subjugués par cette arrivée fracassante, en oublièrent presque la promesse des vacances et le chant des coquelicots insouciant. La première représentation eut lieu pour ainsi dire à main levée, sans

chapiteau. Dès qu'Armand Prunier sortit de son camion pour constater les dégâts, il dévoila tout un inventaire de grimaces qui ensorcelèrent les enfants. Tandis que la fontaine laissait couler un maigre filet d'eau, un des pneus du camion se dégonflait sans retenue. Cette démesure était-elle contagieuse?

Pour le plus grand bonheur de tous, le mime de Paris fut contraint par les autorités locales à rester à résidence, l'itinérance étant devenue proscrite. Saint-Priest se retrouva donc avec un théâtre permanent. La plupart du temps, son cachet se résumait à des pommes de terre. Il faut dire qu'à cette époque, c'était la monnaie la plus stable, la patate, elle dévaluait rarement. Il suffisait seulement de jeter son portefeuille sur son épaule.

Par quel hasard Armand Prunier avait-il atterri précisément dans la région? Une question appelle une autre question: Par quelle magie avait-il appris à extraire le bruit du mouvement comme on extrait le cidre des pommes, séparant le monde de la parole de celui du geste avec, entre les deux, une fine frontière poétique? Toujours est-il que petits et grands essayaient, par ces temps mélangés, de tenir en équilibre sur cette drôle de frontière.

Il résuma un peu de son histoire, du bout des lèvres, sans trop en dire. Paris occupé était devenu pour lui une ville étrangère. Aux terrasses des cafés, trop de grenadiers allemands pour si peu de grenadine. Il décida donc de s'exiler dans la France dite profonde, à bord d'un vieux camion qui fonctionnait à l'eau chaude. Pourtant, les Allemands étaient friands

de l'art du mime, c'était pour eux une grammaire universelle, celle de l'espace, sans les inconvénients de la traduction bien sûr. Malgré leur intérêt, Armand déclina toutes les sollicitations dont il fit l'objet pour présenter des spectacles.

Une traversée rurale au rythme des bornes romaines et des tas de fumier séculaires, sortes de pyramides odorantes, le mena dans le centre de la France. Une excursion ponctuée par de multiples haltes où le saucisson, il est vrai, était prétexte à de très belles rencontres. Et si bourru que fût parfois l'accueil des paysans devant cet homme de la ville dont la plus grande prétention n'était rien de plus que de vouloir vivre de sa comédie silencieuse, ils ne restaient pas moins intrigués par la nature de son art. Il se procura quelques provisions à la ferme, quinze œufs à la douzaine. Les poules se moquaient bien de la guerre et pondaient de gros œufs jaunes avec des parois de calcaire aussi solides que du blindage allemand, enfin on se plaisait à le croire. Des œufs avec lesquels on faisait des omelettes si épaisses qu'on n'entendrait plus le bruit des bombes, on se plaisait à le croire aussi. À mille lieues de Paris, à mille Paris d'ici...

Armand Prunier avait connu les plus grands mimes de l'époque. Les Gandin, les Fabrizio, ceux-là mêmes qui avaient donné à la pantomime ses lettres de noblesse. Parfois il se laissait aller à quelques confidences avant que le silence ne le rattrape :

« Un jour, j'ai présenté mon ami Gandin, un mime de Paname, quatre sous de misère pour un puits de

talent, à la demoiselle qui vendait des marrons chauds dans la rue du Général-Bou langer. Il a mis deux mois avant de lui adresser la parole tant les mots ne sortaient pas de sa bouche. Ils se sont mariés et ont eu trois enfants. On avait prévenu le curé que Gandin, le jour de la cérémonie, dirait oui avec un geste bien à lui. Le curé en est resté muet. »

Armand Prunier n'était pas jaloux de son art, bien au contraire, il l'enseignait même aux enfants, qui butinaient joyeusement autour de son théâtre. Jérôme fut probablement un de ses élèves les plus assidus. Chaque jour après les devoirs, il se rendait sous le minuscule chapiteau, au grand désarroi des Bardet qui en échappaient leur patois dans la soupière. Jérôme avait pratiquement élu domicile sous cette toile de coton brut, préférant la malle en osier à l'édrédon de plumes de la ferme. Ses parents, trop occupés à se faire oublier ailleurs, n'étaient pas au courant. Jérôme apprit peu à peu à affiner son jeu. Il faut dire qu'il y avait à Saint-Priest toute une galerie de personnages à se mettre sous la dent. Il apprit surtout l'art difficile du camouflage, à jouer les trompe-l'œil, à n'être plus qu'un point dans la masse, un caillou dans la rocaille, un arbre dans la forêt, une forêt dans l'arbre. Armand Prunier savait que cette propension à se fondre pourrait un jour ou l'autre lui rendre de grands services. Il l'encouragea vivement à explorer plus avant ce métier et, pourquoi pas, à l'envisager comme gagne-pain.

Cependant, il avait beau dire à Jérôme qu'un vrai lit était un privilège que beaucoup n'avaient pas en ces temps difficiles, le gamin s'obstinait par quelque

bizarrerie à camper sous le chapiteau. Ainsi il devint mime à part entière sans s'en rendre compte, tandis que la guerre, dehors, continuait son dialogue de sourds.

C'était écrit sur le fronton de la bêtise, les gendarmes reviendraient. Et ils sont revenus, accompagnés de soldats allemands munis de leur quincaillerie. La traction noire de la dernière fois était encore là, encore plus luisante, avec deux civils dans le fond de la banquette arrière qui, depuis la lisière de leur chapeau, observaient l'opération sans bouger. Cette fois, le jeune La Mothe Grébière affichait franchement ses couleurs, il avait définitivement choisi son camp, assis à côté d'un gestapist bardé de cuir. On se donne toujours les dieux que l'on peut.

Les Allemands étaient fâchés, les Allemands avaient toujours l'air fâché ou alors ils y mettaient beaucoup de conviction. Un train de marchandises avait déraillé sur la ligne de Limoges. Cinq wagons de munitions s'étaient renversés dans un remblai avec une facilité déconcertante, et ce, sans que l'on entende l'habituel cri de l'acier lourd qui se froisse et qui se plie, reconnaissable entre mille autres cris d'acier. Un boulot d'une impeccabilité redoutable, à vrai dire. Les Allemands présumaient que ce coup était l'œuvre d'une résistante bien connue sous le nom de code de Joséphine. Un fantôme de femme avec un détonateur sur chaque hanche, une légende nourrie autant par ceux qui la craignaient que par ceux qui l'admiraient.

Joséphine expérimentait un explosif d'un genre complètement nouveau, une invention des Anglais

qui, fidèles à eux-mêmes, avaient fait preuve de beaucoup d'imagination. Ça décoiffait plus que la dynamite traditionnelle, et surtout ça ne pesait rien du tout. Joséphine avait acquis un savoir peu commun, une sorte de science du chaos avec une touche de savoir-vivre. Ses solides connaissances en science de la physique lui permettaient de placer les charges explosives sur les points faibles d'une voie ferrée, comme les virages en dénivelé ou les portions négligées par les cheminots. Elle pouvait même décider de quel côté le train verserait ou ne verserait pas, et avec quel impact. La légende n'hésite pas à préciser que cette femme, dont on dit que son premier métier fut l'enseignement du français, pouvait créer toutes les formes qu'elle voulait avec un convoi pour peu qu'elle ait eu le temps d'étudier le tracé ferroviaire. Ainsi, propagande romantique ou pas, elle aurait écrit lettre après lettre, wagon après wagon, de courts messages personnels qui sortaient du cadre de la mission : « *Je t'aime Lulu* ». Joséphine pouvait plastiquer n'importe quel essieu et faire dérailler le destin. Le mois dernier, c'était un convoi entier de tonneaux de vin, destiné aux garnisons allemandes dans la capitale, qui s'était renversé. Quelques barils, ivres de joie, avaient roulé dans les prés au grand bonheur de tous ceux qui les récupérèrent. « *À votre sauté!* » Son second, bon plastiqueur, était cependant très médiocre en calligraphie.



Dans le préau de l'école était appuyé un vélo devant lequel les gens se recueillaient en silence. Cette bicyclette fantôme, ce fragment de l'au-delà avait été le moyen de transport d'un pauvre homme, échoué lui aussi par la marée de la guerre. À peine avait-il franchi les portes du bourg par la descente principale, celle-là même qui relie le village au reste du monde, qu'il fut arrêté. Cette intervention gratuite des gendarmes marqua les gens du pays. La drôle d'allure de l'homme ratatiné ne faisait pourtant pas de lui un individu dangereux. Tout était fripé chez lui, jusqu'au relâchement des cordes censées tenir la valise sur son porte-bagages, une valise qui, on le découvrit plus tard, était vide. Une cruelle vérité s'imposa alors aux habitants de Saint-Priest-la-Brume : les valises de l'exode sont toujours remplies de ce que l'on n'a pas eu le temps d'emporter avec soi.

L'homme à la bicyclette avait des airs de famille avec Salomon, et les gendarmes, des ordres de Laval. On le cueillit comme un fruit, un fruit fatigué. «Ce n'est pas quelqu'un d'ici, ce n'est pas quelqu'un d'ailleurs non plus», s'étaient dit les gens du pays. Comment mieux résumer le statut d'apatride ? Dans l'espoir qu'il revienne un jour, on prit soin de sa bicyclette. Le maréchal-ferrant appliqua de la graisse sur la chaîne et, pour mieux commander son retour, on fit monter des pneus tout neufs. Mais est-ce que des pneus neufs peuvent vraiment changer le sort d'un homme ? Le cycliste inconnu ne revint jamais de la déportation. Pourtant, en quarante-quatre, on espérait encore son

retour. En quarante-sept, son vélo disparut. On crut alors bien innocemment qu'il était passé le chercher, mais la bicyclette avait été tout simplement volée par un certain Jonquille. En quatre-vingt-quatre, elle fut enfin rendue, et en deux mille trois, une cérémonie officielle eut lieu en mémoire de l'homme fripé : on déposa une gerbe de fleurs sur la selle du vélo en présence d'un parterre officiel. Comme quoi le souvenir a aussi parfois, entre autres pouvoirs, celui de fleurir la rouille.



## FRAÜLEN

La guerre a toujours scindé l'humanité en deux, d'un côté les victimes et de l'autre, les opportunistes. Bien qu'il s'en soit défendu, La Mothe Grébière appartenait à la deuxième catégorie. Les années de confusion de la guerre donnèrent un formidable élan à sa carrière. Secrétaire aux questions juives de la préfecture de la Creuse à seulement vingt-sept ans, si ce n'était pas là une promotion, alors ce devait être une rampe de lancement. Même s'il se disait réticent à exécuter certains ordres, il avait à cœur de plaire à son Pygmalion qui parlait la langue de Goethe. Il s'adonna souvent à l'art de la Liste avec le souci des majuscules ronflantes ; écrire de façon verticale ne s'avéra pas si difficile pour lui, après tout.

Juin quarante-deux. Dès qu'elle entra dans le bureau de la préfecture, ne s'annonçant qu'avec un nuage de parfum, printanier et insaisissable, un

déversement de beauté remplit tous les espaces vacants de la pièce. Bien qu'il voulût se lever, Raoul de La Mothe Grébière resta cloué à son fauteuil. La jeune femme était une fée de lumière évadée d'un oppidum gaulois, ou alors une captive de Babylone. Peu importe la mythologie, sa beauté était intemporelle. Elle s'assit dans le pli impeccable de sa robe sur le bout d'une chaise, jambes serrées. Elle respirait une liberté absolue, sans sac à main ou autre accessoire, ni même un miroir. Pour quoi faire un miroir ? Il y avait près de chez elle un magnifique étang où elle pouvait contempler son image à loisir. Elle ne chercha pas à allumer une cigarette, comme le faisaient toutes les femmes pour mieux paraître. Elle se contenta de regarder La Mothe Grébière dans les yeux et en vint au fait : elle était ici pour intercéder en faveur de la libération de son père, détenu dans une ancienne tuilerie de La Souterraine. L'étape suivante serait la déportation. Israélite peut-être, mais français d'abord, son père avait loyalement combattu en trente-neuf alors que tout était encore possible, fit-elle valoir. La Mothe Grébière ne l'écouta qu'à moitié, le reste de ses sens était trop occupé à la contempler. Dans la pièce, le nuage de parfum avait définitivement chassé l'odeur administrative traditionnelle du bois ciré et du cuir lourd. Quand la jeune femme eut terminé sa requête, c'est lui qui s'alluma *eine zigarette* de marque Eckstein. Cigarette entre les doigts, destin d'un homme entre les mains, il tira une feuille à l'en-tête de la préfecture et griffonna un sauf-conduit qui avait presque l'air d'un faux. Étourdi, il oublia de mettre de l'encre sur le tampon, s'y reprit même à trois fois tant son poignet ne semblait plus avoir de vigueur. Puis il

décrocha le téléphone pour qu'on fasse libérer l'homme avant qu'il ne soit trop tard.

Elle se leva, perchée sur des talons impossibles, et dit, d'un trait fin de rouge à lèvres, un simple, tout simple : Merci ! Un merci dont La Mothe Grébière ne se remit jamais complètement. Tout l'après-midi durant, il n'osa ouvrir la fenêtre de peur que le parfum ne s'envole. Et s'il lui arrivait de sortir de son bureau, ce n'était que pour mieux s'y enfermer à nouveau. Il ne sut jamais rien d'elle, ni où elle résidait ni s'il allait la revoir. Complètement désarmé, il n'avait même pas eu la présence d'esprit de la retenir, de lui demander ses papiers, qui sait, de l'inviter au Grand Hôtel. Si cette jeune femme se révéla comme une apparition aux yeux de La Mothe Grébière, elle n'en demeurerait pas moins, sa vie durant, un lancinant fantôme.



Toute la Deuxième Guerre mondiale s'était donné rendez-vous sur le champ de foire de Saint-Priest-la-Brume. Le vieux tilleul se demandait ce qui pouvait bien se passer, après tout, le seul uniforme qu'il avait l'habitude de voir était celui du facteur, une forme fluette et pas vraiment pressée. Mais ce jour-là, le village débordait de plein de facteurs hystériques. Que cherchaient-ils au juste, ces Allemands, le savaient-ils vraiment ? Des radios, des fusils, des Israélites, des perceurs de nuit, des dérailleurs de train, ou bien tout simplement les voyelles dont leur langue manquait cruellement ? Chaque demeure fut brusquée comme il

se doit, selon le bon code de la perquisition militaire, certains soldats obéissant avec plus de conviction que leurs camarades.

Dans certaines situations, le seul moyen de s'enfuir est de se mêler aux autres, de faire entièrement corps. Les cours de mime avaient-ils aidé Jérôme à n'être qu'un glissement aux yeux de tous ces inquisiteurs? Toujours est-il qu'il parvint à se faire invisible. C'en était presque savoureux. Pourtant, il demeurerait le même, sinon qu'il prenait cet air boudeur propre aux petits Français, les joues un peu plus gonflées, le regard foncé, la paupière flottante, jusqu'à se convaincre d'être un gars du pays. Mais combien de temps encore ce trompe-l'œil fonctionnerait-il? N'y aurait-il pas un jour un gendarme plus arriviste et germanisant que les autres qui vérifierait systématiquement les papiers, en prenant soin de comparer les listes de la préfecture avec celle de la commune? Un chercheur d'embrouilles, un anonyme zélé dont le niveau de lecture, l'acuité visuelle et la perspicacité lui permettraient de découvrir qu'aucun Quermand n'avait jamais habité dans la région. Heureusement, tous les gendarmes qui se trouvaient à Saint-Priest-la-Brume ce jour-là avaient le képi mou et essayaient de suivre tant bien que mal le rythme infernal des ordres allemands. Dans la cour de l'école, où les enfants se tenaient figés comme des statues, Frédo expliqua dans le creux de l'oreille de Jérôme comment naît un gendarme, tel un miracle de la nature :

« On prend un œuf sur lequel on pose un képi pour le garder bien au chaud. Quand la couvaison est terminée, on voit éclore un gendarmillon, un petit, tout

petit gendarme, sans ailes et sans zèle, mais qui grandira bien vite. Alors le gendarme sera enfin prêt à faire des misères aux gens de larmes.»

Dans une démonstration de force parfaitement inutile — comme c'était souvent le cas —, après avoir tout renversé, les subalternes français et leurs maîtres aboyeurs remballèrent leur artillerie, bredouilles, comme à chaque fois.

Seul un petit détachement de la Wehrmacht, qui s'était montré discret pendant toute l'intervention, une parenthèse de trois soldats et leur capitaine, demeura au village. Avec tous ces détachements détachés, que resterait-il vraiment d'une armée de mille hommes sinon mille armées d'un seul homme? Le capitaine Brehmer n'affichait pas la fluidité de l'officier allemand telle qu'on se la représentait souvent. Il accusait un embonpoint familial et portait le ceinturon sous le seuil de gravité. Détail propre aux officiers du Reich, Brehmer avait les pieds de travers, à quarante-sept degrés plus exactement, enserrés dans une paire de bottes intensément noires d'où s'évadait, juste au-dessous du genou, un pantalon gonflé à l'hélium. Par quelle distraction n'a-t-on jamais souligné ce détail morphologique au sein de la hiérarchie teutonne? Dans les rangs allemands, on le surnommait l'Agro-nome. Ses affectations, il est vrai, étaient essentiellement rurales, sans doute à cause de ses origines paysannes. Brehmer avait une tête d'arrière-pays et pas du tout une tête de front, il faisait partie du contingent des pions que les vainqueurs laissent sur place pour garder la maison. Son travail consistait à surveiller les populations locales et à récolter des

renseignements. Derrière sa gentilhommerie, derrière cet air de faux consul, une version plus accessible et plus sucrée du soldat allemand, se cachait tout de même un limier dont la mission première était d'arrêter des saboteurs. Un agronome, avec cependant un fourreau à la taille, même si sa guerre à lui, c'était celle de l'observation. Brehmer avait été envoyé au front le plus improbable, celui de la patience, avec comme difficile mission de démasquer le réseau qui sectionnait régulièrement le câble reliant Berlin à Bordeaux, moelle épinière de communication entre le haut commandement et sa base de sous-marins de l'Atlantique.

Mais après cette perquisition coup de poing de la Feldgendarmérie, il n'aurait d'autre choix que de se faire le plus discret possible. Ce n'était pas la première fois que les décisions du commandant de la région de Limoges se télescopaient. Le colonel Heindorf était soumis à une intense pression de la part de ses supérieurs et, le Limousin se révélant beaucoup plus farouche qu'il n'était prévu, Heindorf montrait des signes de nervosité. Son vis-à-vis de la S.S., Ficht, ne demandait pas mieux que de faire le ménage, tandis que Berlin tapait du pied. En attendant, Brehmer devait mettre un pansement sur Saint-Priest et la jouer *auf Zehenspitzen*. Pour être un peu plus au courant de ce qui se passait dans la région, il devait d'abord noyauter les habitants du village, et ce, en campant les faiseurs de semblants. Semblant de ne pas être intéressé, semblant de rien, glanant çà et là des parcelles d'information qu'il tentait de rassembler le soir à la lueur d'une lampe à pétrole et d'un verre de cognac. Il lui

fallait déconstruire un formidable casse-tête pour ne trouver qu'une seule pièce, celle qui feint d'être parfaite, mais qui possède les contours du mensonge.

Il logeait à l'Hôtel de l'Auvergne, dans une chambre donnant sur un pré qui, à marée basse, ne laissait pour tout coquillage que des pissenlits. Et puisqu'une permanence demande un bureau, il installa ses pénates dans une des classes qui prenaient l'eau ; le tableau serait tout indiqué pour dessiner la carte de la commune. Atteint de troubles d'insomnie, Brehmer faisait aussi de copieuses siestes et taquinait le poisson le jour, sans doute absorbé par une ligne flottante qui le ramenait un peu en Allemagne. Il appréciait le doux bonheur d'être un bouchon, un simple bouchon, et de se soustraire quelques instants à la guerre.

Pour qui aurait voulu faire un tir groupé, Brehmer était ainsi une cible facile, large, immobile, rêvasseuse et bouchonnante. Mais on ne tuait pas quelqu'un qui pêchait, ça portait malheur et ça n'aurait valu aucune citation dans le registre des faits de guerre. Brehmer se savait observé, c'était un risque à prendre. À plusieurs reprises il avait même été mis en joue, depuis l'abondance des broussailles ou l'obscurité d'un boisé. Et n'eût été les représailles grandeur nature que le village aurait subies, il aurait été marqué à tout jamais du sceau des Partisans.

Drôle de bonhomme que ce capitaine allemand. Sa profession de foi n'était pas à proprement parler la guerre, elle se trouvait plutôt dans le bonheur de la table. Cet homme enrobé avait une fourchette toujours inspirée, un sens très intelligent de l'assiette. Au

gré des affectations et des missions en sol français, il avait dessiné pendant ses temps libres rien de moins que la cartographie du beurre, aussi avait-il hâte de rejoindre la Normandie pour ajouter à son registre la saveur incomparable des pâturages normands.

S'il n'en avait tenu qu'à Brehmer, il n'y aurait eu de guerre que celle des papilles et du goût. La carte du beurre n'était pas qu'une simple ébauche des différents terroirs ou un almanach des régions, un recueil d'observations minutieuses sur les coutumes alimentaires de la France : il y analysait, de la terre à l'assiette, toutes les étapes. Le Sud, parfumé et généreux, l'avait profondément marqué. Mais il était un homme du Nord, de ce Nord bourru, humide, aux confins de la chrétienté et des terres grasses. Il s'adonnait à sa cartographie de façon très studieuse, n'hésitant pas à voler un peu de temps aux urgences de la guerre pour se consacrer à sa passion.

Un autre trait de fantaisie improbable chez cet homme était la pratique de l'origami. Brehmer avait la délicieuse manie de plier tout papier qui passait entre ses doigts, y compris les innombrables ordres qu'il recevait de ses supérieurs. Depuis son enfance sur les bords de l'Oder, il ne laissait jamais passer une feuille de papier sans lui donner les plis d'une faune ailée. Ses modèles étaient nombreux et variés, certains dotés de plus de grâce que d'autres, comme ce formidable héron dont la démesure allait de pair avec la fragilité, ou cette chouette burlesque au bec accrocheur. Ce qui ne l'empêchait nullement de laisser échapper quelques anomalies génétiques acciden-

telles, quand la géométrie se laissait, disons, un peu aller. N'avait-il pas « plié » le colonel Heindorf de telle façon que son nez paraissait gigantesque, ou encore créé un mariage improbable entre la tête d'une grenouille et le corps d'un cochon ? À lire tous ses origamis, on en apprenait beaucoup sur l'homme et aussi sur la bureaucratie du Reich. Les ordres les plus colériques, les listes les plus fermes pouvaient se retrouver tout à coup réincarnés en tulipe ou en palombe.



L'escalier à peine descendu, la casquette en forme de toboggan vissée sur la tête, il lança, du haut de sa germanitude, à la patronne de l'Hôtel de l'Auvergne :

« Madame Channe (Jeanne), z'il fous pleut, je prendrai des tartines affect de la confiture dans un grand bol de café au lit. »

Ça faisait rire les gens de Saint-Priest-la-Brume que ce Fritz dise « s'il vous pleut » par-ci, « s'il vous pleut » par-là, surtout que l'été quarante-trois était plutôt sec.

Jeanne Robin, patronnesse de l'Hôtel de l'Auvergne qui n'était pas du genre à s'en laisser imposer, répondit aussi naturellement : « Ah, pour me pleuvoir, il me pleut, monsieur le capitaine, mais je ne sers pas le café au lit. Dites, ça va vous manquer les tartines de confiture quand vous retournerez dans votre Germania ? »

— Mais qui fous dit, madame Channe, que che retournerai en Allemagne? La France confient bien au teint des offiziers allemands.

— Sans doute! Cependant, elle convient mieux au teint des Français.

— Allons, ne gâchez pas vos talents d'hôtesse affect des considérations politiques. Fotre délicieux canard aux petits navets est au-dessus de tout ça. Au fait, avez-vous entendu parler de quelque chose?

— Oh vous, avec votre câble... A-t-on idée d'enterrer un fil où la charrue passe!

— Peuple boulanger, vous ne comprenez rien à la guerre! Ce câble, z'est l'océan que nous n'avons pas, z'est notre bras vers l'Atlantique.

— Donc si je comprends bien, vous faites la guerre pour téléphoner aux poissons? Ne vous étonnez pas alors qu'il y ait de la friture sur la ligne!

— Je reconnais bien là le fameux esprit gaulois! Les poissons en question sont en azier et ils sont capables de zillonner l'Atlantique à des centaines de mètres de profondeur jusqu'aux côtes américaines.

— Sous-marins, souterrain, décidément c'est une manie chez vous que d'enfouir les choses. Mais je n'ai pas que ça à faire, moi, car si l'occupant a du temps pour faire la conversation, dites-vous bien que l'occupée, elle, est très occupée. Sur ce, je vous souhaite une bonne journée, capitaine.



Sans autre avertissement qu'un bruit de moteur qui dévalait la côte, Brehmer se rendit à la ferme de Ruthon par un après-midi suffocant. Le paysan reconnut tout de suite le nez écrasé de la voiture militaire, qui avait sans doute, par anticipation, la forme du mur qu'elle finirait par rencontrer un jour ou l'autre. Si tu ne vas pas à l'Allemagne, c'est l'Allemagne qui viendra à toi ! Jamais dicton ne fut aussi vrai.

«Tiens, le Fritz-s'il-vous-pleut, mais qu'est-ce qu'il vient foutre ici, celui-là?» se demanda Ruthon.

La probabilité que des oies de la Creuse voient de vrais soldats allemands aurait fait mentir tous les statisticiens de l'époque. Brehmer fit un transfert de poids pour s'arracher de la Wagen, tandis que son aide de camp, sec et aride, avait déjà les deux pieds dans la cour de la ferme, c'est-à-dire dans la fiente de volaille.

«Ah, monzieur Ruthon, che fous rencontre enfin. Safez-fous que ch'admire les gens qui ont zette capacité de dédoublement comme fous? Che m'explique : dans la nuit du fingt zeptembre dernier, fous dormiez à poings fermés après une dure chournée de travail, n'est-ze pas? Eh bien figurez-fous que lors de zette même nuit, fous étiez auzzi à l'extérieur de fotre zommeil avec une choyeuse bande de zomnambules faisant du marché noir à Limoges. Z'est tout à fait imprezzionnant, zette façon d'être à deux endroits zimultanément. Razzurez-fous, monzieur Ruthon, fotre commerze en zourdine, fotre petit trafic de

charcuteries ne m'intérezze pas fraiment, du moins pas pour l'instant. Ze qui m'intérezze, z'est le trou que l'on a creusé zur fotre terre. Ze trou-là pourrait bien tous fous azpirer.

— Elle est bonne celle-là, monsieur l'officier ! Avant que vous n'arriviez, j'étais seul, maintenant je suis plusieurs, tant mieux ! Je vais pouvoir me reposer et laisser travailler les deux autres. Et puis si certains petits malins s'amuseut à chercher des trésors la nuit, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ?

— Sachez que ma présence parmi fous n'a pas pour but de fous créer des ennuis, mais plutôt de fous en éfiter. Che préfère le dialogue aux représailles. Zi jamais, parmi toutes fos identités, l'une afait plus d'influenze que les autres, eh bien elle zerait bien avisée de faire pazzer le mezzage. En langage décodé : perzonne n'aura d'ennuis pour peu que l'on ne déterre pas ze câble. La proposition est honnête, regardez un peu ze qui s'est pazzé en Corrèze. Perzonne n'aime les sales guerres, même si elles le zont toutes. »

La cartographie du beurre de Brehmer semblait décidément avancer beaucoup plus vite que son enquête. Malgré son flair et sa propension à détricoter le monde qui l'entourait, le capitaine savait qu'aucun nom ne lui serait jamais livré, si bien épelé soit-il. Tout en s'intéressant à la gastronomie française, à la qualité des pâturages, à l'épaisseur du trèfle, il avait tenté tant bien que mal de dissuader la résistance locale. De toute façon, Brehmer en apprenait beaucoup plus quand les gens se taisaient. Mieux que personne, il était capable de faire parler les silences en aspirant les

soupirs, les signes de nervosité, les clignements, les bégaiements et tout l'attirail comportemental. Ainsi Brehmer passait-il une bonne partie de son temps à visiter les fermes, les petites fabriques, les marchands et les citoyens en général, n'hésitant pas à mettre en avant ses propres origines rurales. C'était un peu gênant pour le maire qui, lui, plutôt ronchon, était aussi avenant que le portail en métal de la cour de la mairie.

Ruthon continua à entasser son bois dans l'écurie comme si de rien n'était. Fausse impression : le tas dégringola comme une avalanche de chêne. Le paysan aux mains d'écorce le replaça, il retomba aussitôt. Tandis qu'il s'éloignait à reculons, Brehmer laissa filtrer une bouffée de tabac épais et piquant entre ses lèvres serrées. L'aide de camp fit crépiter le moteur avec la manivelle, tout en jetant un regard d'insubordination à son capitaine qui semblait vouloir dire : *Je vous l'avais bien dit qu'il n'y a rien à tirer de ces gens-là.*

Dans le rétroviseur de la Wagen, un side-car faisait des appels de phare insistants. Une ordonnance apportait un message urgent du commandement de Limoges. À peine descendu du toboggan roulant, le soldat fit le salut hitlérien, et comme chaque fois qu'un Allemand tendait le bras droit vers le ciel en criant *Heil Hitler*, c'est Dieu, oui encore lui, qui se prit un doigt dans l'œil.

Brehmer ne reconnut pas le tampon traditionnel du colonissime Heindorf. Le vieux envoyait beaucoup de littérature à ses subordonnés et les messages n'étaient

pas toujours... disons, pertinents. Mauvaise nouvelle? Y en avait-il seulement une bonne? Le ton du message se voulait abrupt.

*Brehmer*

(Il ne manquait qu'un point d'exclamation.)

*Heindorf a été relevé de ses fonctions par le haut commandement ce matin même. Votre mission a changé. Voici la liste des cinq personnes qui ont été désignées par le secrétaire général de la préfecture de Guéret. Vous donnerez cette liste au major S.S. Valdrolt qui terminera le travail. Son unité mobile se dirige vers la Creuse.*

*Colonel Ficht*

Le colonel Heindorf venait de se faire limoger. Sa mollesse d'action, sa faiblesse nerveuse et ses tics qui ressemblaient à du morse facial étaient venus à bout de sa carrière. L'Allemagne était une armée d'occupation, certainement pas d'exploration. Dès l'instant où le commissaire S.S. était entré dans son bureau, il avait su que tout était terminé, éprouvant jusqu'à un soulagement qui éradiqua par la même occasion tous ses tics. On lui avait attribué une tâche administrative au bureau des approvisionnements à Berlin, un déshonneur assermenté. Sous son commandement, le Limousin avait pris des airs de va-t-en-guerre, de bruyère récalcitrante, voire de petite Russie. Il n'avait pas su imposer systématiquement la dureté face aux actes de rébellion. Et dans cette armée, la médiocrité était considérée avant tout comme un acte de désobéissance. Ne pas agir, c'était donner une raison à

l'ennemi de continuer. On lui fit comprendre qu'il s'en tirait malgré tout assez bien et que, n'eût été l'intervention d'un ancien combattant de Verdun, porteur de bacantes prussiennes et ayant encore un peu de crédit auprès de la chancellerie, il aurait sans doute fait face à une quinzaine de fusils braqués sur son poitrail avec, pour tout appuie-tête, un mur.

Brehmer venait de perdre un précieux allié, pour ne pas dire un homme qu'il estimait. Heindorf faisait partie de ces officiers dubitatifs devant l'occupation de la France. Il se prêtait au jeu sans pour autant y croire. À ses yeux, ce n'était plus une guerre de frontières, c'était carrément une aventure continentale, impressionnante certes, mais totalement irréaliste. Avec un front de l'Est qui mordait la poussière jour après jour, le débarquement dans le Sud et une France qui finirait bien par se réveiller un jour, tout n'étant qu'une question de temps. Heindorf avait laissé tranquillement le sablier se vider pour le retourner à nouveau dans une forme d'attentisme résigné. Dans la mesure où un dialogue était toujours possible avec les forces clandestines, il préconisait l'observation. Pas de sabotages, pas de répercussions ! Un message qui allait à l'encontre de la politique de répression en cours, la norme allemande étant plutôt deux yeux pour un œil. Heindorf, comme bien des soldats de la Première, rechignait à se battre contre des civils, pas plus qu'il n'aimait faire des exemples punitifs à l'aveuglette, car cela ne faisait que renforcer le sentiment d'injustice au sein des populations occupées.

Brehmer, qui appartenait à la même école de pensée, trouvait là une zone de confort où il n'avait surtout pas besoin de jouer les bourreaux, mais simplement de faire l'agent de liaison, pourrait-on dire, surtout avec les mesdames Jeanne et autres messieurs Ruthon. Mais cela ne pouvait durer. Brehmer retira sa casquette et griffonna d'une main lassée une réponse sur l'aile brûlante de la Volks. Le messenger avait déjà rejoint la caisse de son side-car.

« Attendez ! Vous donnerez ça au colonel Heindorf ! »

L'ordonnance, toute ratatinée, lui répondit avec un faux regret : « Désolé mon capitaine, le colonel est déjà en route pour l'Allemagne. »



Le soir venu, après un repas aussi bref que froid, seulement réchauffé par la vigueur de la moutarde, Brehmer regagna sa chambre au papier peint orné de pyjamas. Il laissa décanter cette journée dans un verre de cognac et fit ce que font tous les officiers de toutes les armées de ce monde quand ils se trouvent loin des regards : il quitta ses bottes. Il continua la cérémonie en enroulant ses chaussettes pour enfin libérer ses plantes meurtries. Repos du guerrier ou usure du soldat, la ligne entre les deux semblait mince. Il porta le verre à son nez. Un tourbillon de noisettes et d'autres parfums difficiles à identifier monta à son cerveau. Après les avoir bien respirés, il avala une gorgée. Il passa ainsi une bonne partie de la nuit devant

la fenêtre ouverte, à deviner le bruit des vagues en fumant des cigarettes, distillant avec ses lèvres serrées le marc du marc jusqu'à discerner dans la noirceur une barrière de corail déguisée en troupeau de vaches.

Brehmer regarda la table où étaient exposés ses origamis. Tous ces ordres venant du plus haut, ces ordres télégraphiés, sous plis scellés, ces ordres criants d'urgence, que l'on reçoit des mains d'un cerbère bien dressé, que l'on décachette en feignant l'empressement alors que l'on ne pense qu'à ralentir la machine de guerre. Ces papiers que l'on manipule avec de gros doigts malhabiles en se disant tout au fond de soi : « Bon, qu'est-ce qu'ils ont encore bien pu inventer cette fois ? » Brehmer pouvait admirer sur sa table toutes ces dépêches qui ne demandaient désormais plus qu'à s'envoler vers des cieux plus cléments, une colonie d'oiseaux migrateurs, des grues du Japon, des rouges-gorges communs, des alouettes des champs...

Le lendemain, la tête lourde des nuits sans sommeil, il traversa la place du village comme s'il forgeait le sol à chaque pas, pour rejoindre l'école de fortune de l'instituteur, là même où les classes avaient été déplacées. Monsieur Laurent était vaguement affairé à démonter son vélo comme le demandent les mécaniques paresseuses qui n'aiment pas la poussière. Une tache verte dans son champ de vision trahit la visite du capitaine.

« Safez-vous ze que z'est, monzieur le maître d'école ? »

— Je dirais un cygne, oui, un cygne, très réussi d'ailleurs.

— Zi z'est vraiment un zygne, alors il annonce la mort.

— C'est une mythologie allemande ou vous essayez de m'annoncer une mauvaise nouvelle?

— Les deux ! Ze papier est en fait une listze qu'un de vos conzitoyens a rédigée. Ch'ai rezu l'ordre d'arrêter zeux dont le nom y figure. Fous zafez ze que zela feut dire, monzieur Laurent ? Zela feut dire des noms de haut en bas et des corps de long en large. »

Brehmer commenta ses propos par des gestes sans équivoque.

L'instituteur laissa tomber sa burette d'huile et essuya ses mains sur son pantalon pour ne pas tacher l'origami. Il déplia délicatement l'oiseau pour apercevoir les noms.

« Vous êtes d'incorrigibles tragédiens, vous les Allemands, mais aujourd'hui, je n'aime pas du tout votre rôle, Brehmer. Cette liste a été écrite à l'aveuglette et, qui plus est, par un fonctionnaire français. C'est vraiment ignoble.

— Ze n'est pas moi qu'il faut confaincre, monzieur le maître d'école, pas moi.

— Brehmer, un homme est toujours libre de choisir sa liste.

— Facile à dire, et la fôte? Car fous en afez bien une, ne zerait-ze que zelle des enfants israélites que fous cachez sous de faux noms?

— Vous avez décidément trop d'imagination. »

L'instituteur redonna à sa monture un peu de dignité en la remettant sur ses roues. Brehmer posa alors le cygne défraîchi sur la selle du vélo et retourna dans sa chambre sans adresser le moindre bonjour à madame Jeanne.



## L'ANGE DE LA MORT

À la tête de son escadron, Valdrolt remontait à toute allure vers un Nord vengeur, démontrant sa toute-puissance territoriale en exhibant sur le capot de son camion la carte de la région où il allait sévir, signée par un grenadier qui, contrairement à Hitler, avait bel et bien été admis à l'École des beaux-arts. Une carte que Valdrolt ne manquait jamais de consulter chaque fois qu'il s'arrêtait pour se soulager ou faire une halte. Il menait ainsi ses missions punitives à l'échelle 1/2500. Ayant délaissé la Corrèze sur une note ô combien dramatique, il fit repeindre le capot de son véhicule aux contours d'une région de la Creuse dont le centre de gravité se trouvait à Saint-Priest-la-Brume. Valdrolt écumait les fonds de campagne pour ne laisser après son passage que le plus clair des hommes. Il pouvait, lors d'une même visite, cueillir aussi bien des Juifs que des résistants (ou censés l'être), des communistes, des attardés, des

manouches, et pourquoi pas, une large part de tous les autres. Il aimait bien s'offrir à l'occasion un de ces petits vieux qui somnolent sous le tilleul du village, un grand-père aux sabots de bois, un ancien de la Première Guerre, histoire de remonter la pendule de Verdun.

Au plus fort de son art, n'avait-il pas passé à la sulfateuse un asile psychiatrique entier, pensionnaires et gardiens, concierges et infirmières, dans un fou rire aussi saccadé que la Maschinengewehr qui mitraillait ces pauvres bougres. Dans le déchirement des tissus et l'éclatement des pots de fleurs en grès, le sang des hommes et celui des géraniums ne faisaient plus qu'un.

L'inimitable Valdrolt signait ses actes de sordides détails. Comme ces pendaisons aux branches des arbres fruitiers, le plus souvent avec la ceinture du pantalon de la victime. Grand amateur de symboles et collectionneur d'images, Valdrolt appréciait la force des contrastes, tel un corps se balançant sous un pommier en fleurs ou sous un prunier. Mais son arbre-potence préféré restait le noyer, avec ses feuilles noires qui mettaient en évidence les cernes des suppliciés. Une belle potence automnale que le noyer. C'est ainsi qu'il marquait les esprits, en laissant derrière lui des natures mortes. Et quand il arrivait enfin au bout de sa mise en scène, pour clore la cérémonie, comme un touriste de station balnéaire, il griffonnait quelques mots sur une carte postale qu'il envoyait à ses collègues de la S.S. en permission à « Pârisse » ou bien à sa famille en Allemagne. Il poussait le toupet

jusqu'à déposer un grief auprès de l'administration française des postes pour se plaindre que la distribution du courrier était trop aléatoire, arguant que la santé d'un pays se reflétait dans l'efficacité de sa poste.

À son procès à Bordeaux en mille neuf cent quarante-cinq, au terme duquel il serait condamné à mort par pendaison (mais en gardant sa ceinture), il reconnaîtrait d'emblée tous ses actes sans essayer le moins du monde de se dissimuler derrière une démultiplication de la hiérarchie ou la fatalité d'une époque trop intense : « Les ordres venaient d'en haut, c'est vrai, mais il faut dire que j'étais, à ma façon, tout en haut. »

Il dirait encore : « Combien de familles me doivent aujourd'hui de compter un martyr dans ce qui n'était qu'une triste lignée ? J'ai donné un peu de relief à des vies sans destin. Sans moi, tous ces gens-là seraient morts derrière leur charrue. Ne soyez pas ingrats. »

À bord de son camion-amiral, à la tête du groupe motorisé qui portait son nom, Valdrolt pénétra en conquérant blasé dans Saint-Priest-la-Brume le lundi vingt-trois août, alors que l'aube se détachait à peine de la nuit. Comme à son habitude, le major avait roulé toute la nuit pour mieux surprendre les habitants encore endormis, à l'heure où les chiens tirent sur leur chaîne dans l'espoir que leur gamelle se remplisse. Quand le vacarme de vingt-cinq véhicules mal graissés fit irruption dans le village, trois chevreuils qui savouraient des bouquets de persil dans le jardin du sabotier regagnèrent les prés. Valdrolt ordonna d'un geste explicite qu'on éteigne tous les moteurs. En vieux renard, il renifla les lieux. Les maisons étaient

silencieuses, presque trop. Pas un volet, pas une porte ne s'ouvrit, pas le moindre signe d'inquiétude n'embua les fenêtres. Un calme plutôt inhabituel seulement trahi par de la volaille anxieuse et quelques chiens qui s'égosillaient.

Une ordonnance lui apporta un café noirâtre que le thermos n'avait pas su garder au chaud. Du parfait jus de charbon qui le fit grimacer davantage qu'un verre de schnaps. Ses hommes, au garde-à-vous devant les véhicules lourdement garés, attendaient le verdict du maître, prêts à obéir aux ordres les plus insensés. Mais rien ne venait de la part du major, pas le moindre geste ni le moindre regard de celui qui, habituellement, se faisait comprendre par un langage d'initiés, une sorte de code dont ses deux lieutenants serviles connaissaient toutes les variantes lexicales. Quelques élongations du menton, un hochement de la tête, un regard plus persistant que les autres, et tout était dit. Particulièrement quand il affichait ce masque impassible, soutenu d'un geste de la main qui fendait l'air pour signifier : « Allez, nettoyez-moi tout ça ! Qu'on en finisse une fois pour toutes ! » Car Valdrolt avait une particularité : il ne revenait jamais au même endroit. C'était une exigence fondamentale pour que son passage puisse mieux labourer les mémoires, s'incruster à tout jamais.

Le soleil essayait bien de percer la brume épaisse : impossible ! Il était bientôt sept heures et l'on était cantonné dans un entre-deux. Valdrolt laissa ses hommes au garde-à-vous réfréner leur envie de pisser. La vessie d'un soldat allemand était une véritable citerne,

certains ne s'étaient soulagés qu'une vingtaine de fois depuis l'Ukraine. Et puis, Valdrolt pisserait à loisir pour ses hommes, après tout il leur devait bien ça. Il arpenta les rues du bourg les mains dans le dos, plus à la façon d'un homme menotté que d'un conquérant. Allez savoir pourquoi, tous les vainqueurs, quand ils foulent le sol du pays conquis, cachent leurs mains dans le dos comme si leur maman ne devait pas voir leurs ongles sales de tyrans.

« Mais où est donc passé ce Hauptmann d'opérette ? On ne peut donc jamais compter sur la Wehrmacht, dit-il en se mordant les lèvres. Quel est son nom déjà à celui-là ? » Ficht le lui avait pourtant bien dit. Peu importe, Valdrolt n'avait jamais eu besoin de quiconque pour constituer une liste ; à quinze ans déjà, sous la très forte influence de son père, membre enragé du national-socialisme, n'avait-il pas rédigé celle des lâches de son école ?

Sur le perron de la mairie, une trace de sang séché, une chaussure et quelques effets personnels éparpillés laissaient supposer un évènement tragique. L'explication ne tarda pas : quelques douilles de Luger traînaient sur le sol comme des fruits tombés d'un arbre mauvais. La scène empestait une forte odeur d'urine, parfum commun à toutes les exécutions. Mais où étaient les morts ? Partis enterrer les vivants ? Valdrolt se demanda alors s'il n'avait pas sous-estimé ce Hauptmann. Apparemment, il avait déjà fait le sale boulot. Après tout, peut-être était-il de ce bois dont sont faits les véritables Allemands ? Une interrogation subsistait cependant : Pourquoi le village était-il aussi

vide ? Le Hauptmann les aurait-il tous déportés ? Sacré culot ! Cette idée n'était pas pour déplaire à Valdrott, qui avait toujours pensé que la déportation était l'arme absolue, celle qui permet au vainqueur de gagner une deuxième fois. Pour mieux contempler la scène, le major alluma une cigarette qu'il sortit d'un étui en or, un de ces nombreux objets volés portant la numérotation d'un trésor de guerre. Le pistolet au placage du même métal était resté dans le camion ; il ne le sortait que pour les grandes occasions.

Malgré tout, quelque chose ne collait pas, la scène était trop ordonnée, le chaos trop travaillé. Valdrott en vint même à la conclusion que les Français qui vivaient ici devaient manger du foin, car ce sang qui recouvrait la pierre n'était autre que du sang de ruminant. Pas assez ferreux et trop sombre pour être celui d'un homme. La jolie scénographie était habile et aurait pu être facilement accréditée, si ce n'était que le plasma animal est bien différent du plasma humain. Valdrott ne le savait que trop, lui dont le père avait été directeur général d'un abattoir de Munich. Quant à l'urine, pas de doute, c'était bien celle des Français : aussi âcre que leurs propos.

L'inexplicable absence des corps confirmerait-elle la thèse du maquillage ? Ce ne serait pas la première fois qu'on lui ferait le coup de la terre brûlée sans incendie, avec plus ou moins d'habileté, il faut bien le dire. Les Ukrainiens, par exemple, avaient été de piètres comédiens. Quand ils faisaient le mort on les savait bien vivants, et quand ils se croyaient vivants, ils étaient... déjà morts.

Dans le village, tout était muet, y compris la lumière. Et si les résistants, cette pandémie à bérets, avaient proprement exécuté le Hauptmann et ses hommes ? Ficht l'avait averti que le Hauptmann avait des méthodes de jésuite, sans doute n'avait-il pas vraiment tort. Aussi serait-il normal qu'il eût subi un sort similaire à celui de certains évangélistes dans une tribu de sauvages. Enfin, son nom lui revint : Brehmer.

« Brûlez tout ! » Deux mots arrosés d'essence pourraient mettre fin à ce questionnement, mais Valdrolt ne faisait pas la guerre aux granges. Il préférerait, et de loin, embraser l'imaginaire plutôt que les bâtiments. La réputation d'incendiaire ne comblait que les faibles. Lui, il brûlait les cervelles et garrottait haut et court, enfin c'était selon la nature de la potence, l'essence de l'arbre. Et puis à quoi cela rimerait-il ? L'exemple devait avoir un pouvoir pénétrant, il devait marquer les esprits et les pierres à jamais. Pour Valdrolt, la peur était une onde qui voyageait au-delà du temps et de l'imaginaire. Et s'il était une fierté dont il se réclamait, c'était bien celle d'en être le diapason absolu.

C'était l'heure du tabac pour tout le monde, l'heure d'en griller une. Le major daigna enfin libérer ses hommes de leur corset de discipline, le temps d'un armistice tant il est vrai que quand on fume, on ne tire sur personne sinon sur sa cigarette. Son régiment, composé de ressortissants bigarrés tels des volontaires azerbaïdjanais et des Tartares de la Volga, ne cadrerait pas dans la photo officielle, celle de la propagande. Seuls les deux lieutenants, pivots aussi

efficaces que disciplinés, et le jeune peintre étaient de parfaits blondinets, avec une mèche d'outre-Rhin qui tombait dès qu'ils enlevaient leur casquette. C'est vrai que par déviance, il avait fini par créer sa propre armée, une sorte de bras vengeur trop court pour être une vraie colonne et trop cruel pour être un détachement. Une zone franche de la mort, en quelque sorte.

Avec son uniforme dépareillé, il ressemblait plus à un sous-marinier enfermé sous l'Atlantique qu'à un capitaine de la Luftwaffe. C'était un homme du bivouac et des cantines improvisées, des petits matins brumeux où l'on se rase devant le rétroviseur embué d'un camion. L'instant où il était le plus vulnérable était certainement quand il pissait dans les fossés de campagne en prenant soin d'écartier les lourds pans de son imperméable de cuir. D'ailleurs, son cartel de criminels et de bourreaux avait reçu l'ordre de ne jamais le regarder uriner. Qu'importe, en Allemagne on ne cessait de vanter ses méthodes, comment dire... d'introspection auprès des populations locales. Dès son retour au pays, la chancellerie lui réservait même un couvert à la même table que Rommel — pas vraiment à côté, mais à portée d'admiration tout de même.

Le théâtre somnambule, sur la place du village, détourna l'officier de ses questionnements. Cette drôle de voilure aux cordes de guitare, posée sur deux mâts, l'intriguait depuis son entrée dans Saint-Priest-la-Brume. Son style pour le moins inusité détonnait avec les façades renfrognées et plutôt sévères des maisons du village. Quel répertoire y jouait-on? Le major s'y invita. Grande représentation, le vide tenait la vedette devant un public de fantômes.

«Major, on repart? lui demanda le sergent, impatient de sortir de ce dôme de brume.

— Non! Apportez plutôt mes affaires ici, ce sera mon QG, du moins pour l'instant. Puisque Arlequin nous prête sa tente, profitons-en!»

Il fit demander le lieutenant Von Largener, ce gosse de la haute, le seul Von du bataillon d'ailleurs, dont la féminité et la cruauté se diluaient en un dramatique assemblage. Il lui ordonna d'aller inspecter la zone boisée avec une dizaine de Tartares, ceux-là mêmes qui n'ont jamais envie de pisser pas plus qu'ils n'accusent la fatigue. Valdrott savait combien ces semblants de forêt étaient un milieu naturel pour les maquis, un second chez-soi où le tapis d'entrée est tressé avec des fougères et où chaque arbre se révèle une porte de sortie. Et puisque c'était l'heure des missions, il confia aussi au jeune Muntt la tâche de ramener quelques « impressions » de la région.

«Allez Muntt, rapportez-nous donc quelque chose d'inspirant cette fois, votre dernier tableau reflétait votre sombre humeur. Je bâtis votre carrière, vous seriez bien ingrat de ne pas le reconnaître.»

Valdrott savait le gamin dramatiquement doué et l'envoyait souvent en tant qu'« éclaireur artistique », si l'on peut dire, peindre des toiles à contre-courant de la guerre. Il exploitait son talent non pour se constituer un fonds personnel, mais pour offrir d'authentiques œuvres d'art à ses amis coincés quelque part sur un improbable front ou somnolant en Normandie. Ou, tout simplement, aux collègues dépravés qui

conjuraient l'issue de cette guerre en buvant du champagne à Paris. Il distribuait parfois aussi ces toiles aux responsables de l'administration française comme de véritables bonbons de la part du Führer. Un cadeau, il est vrai, avec sa juste part de retour puisque le major ne demandait rien de moins en échange que le plein d'essence pour ses camions et le plein de vivres et de vin pour ses hommes.

Muntt, jeune homme au regard triste, s'exécuta et emprunta le vélo du Juif malchanceux appuyé sur le mur de l'école. Il y ficela son matériel de guerre avec de véritables nœuds sous l'œil moqueur des Tartares qui ne comprenaient rien à la peinture, mais tout de la mort. Lequel des deux corps expéditionnaires reviendrait le moins bredouille ?



Un peu à l'image d'un maréchal Rommel bivouaquant sous sa toile saharienne, Valdrott disposait d'une tente de saltimbanque. La principale différence : l'endroit était déjà habité par un occupant transi de peur. Les villageois ne s'étaient pas tous envolés. L'un d'eux avait été oublié, et ce n'était pas un petit vieux aux confins de l'égarement qui s'était refusé à suivre tous les autres. Comment Jérôme avait-il fait au juste pour se retrouver là, au milieu des Allemands ? Il dormait paisiblement dans la grande malle en osier du mime de Paris, dans un nid douillet, pour se retrouver l'instant d'après dans un nid de S.S. ! Une suite de circonstances incontrôlables et un destin qui se débinait

momentanément y étaient sans doute pour quelque chose.

La veille, comme tous les dimanches, le gamin s'était rendu à la maison des Étangs où il avait retrouvé ses trop rares parents. Son père, l'air amaigri par les travaux des champs qui lui menaient la vie dure, et sa mère, fortement contrariée d'avoir appris que les voisins, leurs chers voisins, s'étaient portés acquéreurs de leur petite maison en Alsace, étaient fort heureux de le revoir. Plus rien ne comptait, malgré le tic-tac étouffant de la pendule qui n'arrêtait pas de rationner les heures jusqu'au redoutable angélus de la séparation. Ils se racontèrent le fil de leur semaine, l'un après l'autre. Jérôme finit par leur avouer sa nouvelle passion, mais aussi le triste degré de discipline dont il faisait preuve. À sa grande surprise, ses parents lui dirent qu'ils étaient au courant de son peu d'assiduité devant la soupe des vieux Bardet et qu'ils avaient justement l'intention de lui en parler. Ce fut l'occasion pour lui de leur faire une démonstration de cet art qu'il avait chapardé au hasard de la guerre.

Les numéros défilèrent dans un joyeux cafouillis où les personnages se montaient les uns sur les autres. Le clou de son spectacle fut certainement les vieux Bardet. Il les imita sans vergogne avec de grands traits de cuillers, dans un va-et-vient perpétuel de l'assiette à la bouche en parfait contraste avec le balancier de la comtoise. Il n'oublia pas de personnifier l'incoutournable marchand de clous au visage verrouillé à clé, ne cessant de jeter un œil jaloux sur sa femme dont les jambes avaient, bizarrement, un effet raccourcissant sur sa robe et dévastateur sur la libido des hommes.

Ces retrouvailles avaient bien entendu leur pendant de séparation, cela faisait partie du marché, car les Ackerman n'étaient qu'une même feuille de papier qui se déchirait en trois morceaux. Le dimanche soir venu, le père retournait dans une ferme à Saint-Pierre-de-Fursac, son épouse à Saint-Vaury et Jérôme, lui, en petit Français ordinaire, dans le bourg de Saint-Priest-la-Brume. En prenant bien soin de ne jamais être vus ensemble, chacun de son côté, ils repartaient tous dans des directions opposées à des heures différentes. Jérôme avait la responsabilité de partir le dernier et de bien fermer la porte en n'oubliant pas de cacher la clé sous un gros géranium dont les racines s'étaient évadées du pot en grès pour coloniser la terre. À cette époque Jérôme pensait même que l'on avait inventé les pots de fleurs expressément pour abriter des clés.

Ce dimanche-là, comme à son habitude, il repartit seul, la gorge serrée et les lacets défaits, en traînant les pieds, du plomb dans le cœur. La route sentait la poussière et les prés le crottin, le soleil avait confisqué l'eau de la rivière depuis le début de l'été et promettait de revenir demain. Jérôme avait enfoncé son béret pour se protéger des nombreuses chauves-souris qui n'attendaient que le déclin du jour pour conquérir le monde. Sous le grand oranger qui se perdait dans l'étang, il vit une silhouette qui flânait au bord de l'eau. C'était elle, la demoiselle au crépuscule, celle qui n'osait sortir qu'aux heures évanouies. Celle dont tout le monde au village parlait mais que peu avaient aperçue. Celle dont on disait qu'elle soignait un père alité dans une vieille maison des Étangs, éclairée par

un chandelier à sept branches qui ressemblait à une étoile jaune brillant dans le ciel de la haine.

Il la reconnut à sa démarche. Elle mettait un pied devant l'autre après d'imperceptibles arrêts, avec une forme d'élégance ou d'hésitation qu'il avait du mal à décrypter. Elle caressait les joncs du bout des doigts puis s'arrêtait pour fixer le miroir de l'eau. Il voyait bien qu'entre elle et ce monde aquatique, il y avait matière à dialogue. Il resta caché au creux d'un buisson et s'abandonna à une fièvre douce perturbée par des pics de délire. Il s'imagina l'avoir pour grande sœur, ou alors n'être qu'un roseau qu'elle effleurait. C'est sans doute ce soir-là que Jérôme prit pleinement conscience de la beauté enveloppante des femmes — hormis celle, bien entendu, de sa mère. En la contemplant, il se sentait tout drôle. Elle était si tendre et si douce qu'avec un seul geste, elle pouvait effacer mille ans de barbarie.

Le soleil, c'était certain, avait dû cogner sur la tête de Jérôme. Trop occupé à se nourrir d'elle, il en oublia le voisinage épineux, et s'érafla le bras sur toute la longueur comme si un chat malcommode était passé par là. Sa douleur s'exprima par un formidable cri qui attira tout de suite l'attention de la belle ensorceleuse d'étang. Plutôt que d'avoir peur, elle n'hésita pas à venir d'un pas décidé vers l'origine de ce bruit, alors que Jérôme, accroché par les bretelles à un bouquet de branches épineuses, se débattait avec l'élégance du ridicule.

Ainsi recroquevillé dans son buisson piquant, à contre-jour, il n'était pas visible de loin. Avant qu'elle

ne soit trop près, il prit ses précautions, baissa ses manches et se réfugia dans ce monde qu'on lui avait appris, ce monde de silence trop grand pour lui. Il n'était pas question qu'il mime un buisson pour se cacher ; il prit la sortie la plus proche. Armand le lui avait bien dit : il faut toujours trouver une sortie. Il devint donc un épouvantail à moineaux. Dès l'instant où le modèle fut choisi, il se retrouva cloisonné dans un monde figé, les bras plus raides que des branches, avec l'air délicieusement abruti des épouvantails qui n'ont jamais rien appris à l'école. Le pas de la demoiselle se rapprochait, dans l'étang on entendait les batraciens échanger des mots d'amour.

Deux mètres à peine, elle était à deux mètres de lui, dans une obscurité qui jouait en sa faveur. La terre qu'il s'était étendue sur le visage le rendait plus déconfit et sale. Les premières secondes s'avéraient toujours les plus importantes quand on usait de la métamorphose : soit l'exercice était totalement réussi, soit ce n'était qu'une mascarade mal cousue. Il attendait le verdict. Elle tourna autour de lui comme pour trouver une faille. Il pouvait respirer son odeur, sa peau encore pleine de la chaleur du jour. Elle se pencha vers lui, laissant apparaître un cou long et fin, un cou qui s'enfuyait dans les remous de sa robe vallonnée. Jérôme avait la gorge et le front qui piquaient, et ses mains devinrent aussi moites que les jours d'interrogation orale. Comme si cela ne suffisait pas, sa paupière gauche le trahit et n'arrêta pas de cligner comme un signal d'alerte. Alors, sans qu'il ne sache vraiment pourquoi, la demoiselle du bord de l'eau se mit à rire aux éclats.

« Eh bien, monsieur l'épouvantail, tu ressembles à un moineau. Ne bouge pas, je vais te décrocher de là. En échange je partage un secret avec toi : tu ne m'as pas vue ! D'accord ? Si le pain se partage à plusieurs, le secret ne se partage qu'à deux. »

Muet comme les carpes qui tapissaient le fond de l'étang, il fit un signe de la tête, marché conclu. Après l'avoir décroché, elle lui donna un baiser sur la joue qui l'enflamma toute combustion dehors. Sans doute comme l'autre là-bas, l'espion dont la silhouette se reflétait dans l'étang.



Après avoir tardé en chemin, Jérôme arriva au village alors que le bourg dormait déjà sous une lune au sourire timide. Il était étonnant que tout le monde soit couché par une si belle soirée. Un vent de paille et de blés mûrs lui caressait le visage, août avait tout du miracle. Trois kilomètres dans les jambes et les émotions encore vivantes de cette rencontre au bord de l'eau, Jérôme se sentait comme un général à la tête d'une armée de soupirs. Le chapiteau sur la place du village semblait lui ouvrir sa toile. Complètement épuisé, Jérôme s'étendit dans la grande malle du mime Armand, ce coffre de pirate rempli de costumes, de chapeaux. Il s'endormit dans la boîte aux trésors.

Le père Marceau, qui ce soir-là devait avertir Jérôme de ne surtout pas regagner le bourg, de rester aux Étangs car une colonne allemande arrivait à Saint-

Priest en toute hâte, était tombé dans une embuscade... de vin rouge et, trop faisandé pour poursuivre son chemin, avait loué une chambre dans un fossé.

Voilà donc comment un enfant de dix ans pouvait se retrouver seul avec le diable sous le chapiteau d'un théâtre éphémère.



Enfermé dans la malle, Jérôme n'avait pour seule défense que le couvercle en osier et l'art de la métamorphose. Trop de questions surgissaient dans sa tête ; il se contenta de disparaître le mieux possible. Dans ce monde si criant de matérialité, l'exercice relevait presque de l'impossible défi. Se fondre, se fondre complètement, n'être plus qu'un avec l'un. Facile à dire quand un ogre était si proche de vous que vous sentiez les vibrations de son souffle.

On apporta à Valdrolt une bassine pour qu'il rafraîchisse un peu ses humeurs. Le major se déchaussa laborieusement, trempa ses pieds dans l'eau matinale. Seul son aide de camp était autorisé dans ses quartiers, car Valdrolt ne voulait pas que ses hommes le voient s'adonner à la décontraction, l'image du meneur d'hommes n'y résisterait pas.

À travers les mailles de la malle en osier, Jérôme assista à une scène plutôt surréaliste : un S.S. en train de barboter. Les Allemands prétendaient conquérir le monde et ils avaient mal aux pieds, comme tous ceux qu'ils opprimaient, avilissaient ou déportaient.

Le major sembla un instant perdu dans ses pensées, puis se leva sans même prendre la peine de s'essuyer et, pantalon retroussé, d'un pas mouillé, se dirigea vers le coffre d'osier. Peut-être croyait-il y trouver un cadeau original pour son fils? Un souvenir du front qui frapperait de plein fouet l'imaginaire de son digne héritier? Le major ouvrit le couvercle avec sa cravache de commandeur nazi. Jérôme n'était plus qu'un petit rat pris au piège dont la seule option était de fermer les yeux. Puis, il ne sut comment, un éclair le traversa, un éclair plus puissant que la peur qui le tenaillait. Il prit le premier masque qui se trouvait à portée de main, un masque de Pierrot. Il s'incarna en un pantin de bois désarticulé, livide et orphelin.

Le S.S. Sturmbannführer auscultait la pénombre de la malle avec sa cravache, tâtonna et toucha l'épaule de Jérôme d'un geste étonnamment doux. Valdrolt ne vit que des fanfreluches et une triste marionnette abandonnée à son sort. L'idée de réquisitionner cette malle pour l'envoyer à Munich lui traversa l'esprit, au risque de féminiser son fils avec des poupées. Jérôme priait pour que le Sturmbannführer offre à son garçon un cheval de Troie taillé dans la conquête plutôt qu'un Pierrot lunaire pliant sous le poids d'une seule larme. C'est alors que l'aide de camp, dont le rôle se situait entre gouvernant et garde rapprochée, fit son entrée avec un long plat de service garni d'une volaille grillée à la broche soigneusement déposée sur un lit de petits pois en conserve. L'odeur du poulet cuit lustré au beurre attira l'attention de Valdrolt, qui referma le couvercle de la malle avec son pied, comme on referme un tombeau maudit.

Éclusant du rouge à bruyantes lampées, et sans autres ustensiles que ses mains pour défaire la chair du poulet, avec seulement une cuiller en argent pour prendre les petits pois, Valdrolt était un bien drôle de seigneur. Il avait l'éducation d'un comte et, pourtant, les manières d'un viking. Il était onze heures du matin et l'estomac de Jérôme abritait une colonie de grenouilles de plus en plus bruyante. Il leur promit un étang plein de sauterelles pour qu'elles se taisent. Que dirait-on de lui s'il se faisait prendre ? « Son ventre l'a dénoncé » ?

Valdrolt se lécha les doigts méticuleusement, comme un chat qui fait sa toilette, le regard complètement absorbé par on ne sait quel sujet — certainement pas la nature du dessert, mais probablement la suffocante absence qui régnait dans le village. Chaque seconde de cette attente interminable était si comprimée que Jérôme se demandait si l'une d'elles n'allait pas finir par exploser et souffler le chapiteau.

Valdrolt, prisonnier de cette attente forcée, perdait peu à peu de sa superbe, il traversait une zone de doute beaucoup plus périlleuse que ne pourrait l'être un champ de mines, du moins pour un vainqueur de sa trempe. Lassé de cet immobilisme, il chaussa ses bottes en toute hâte et demanda si les hommes qu'il avait envoyés en mission étaient revenus.



Pendant ce temps-là, dans un taillis de la commune, le traceur Ramaïev, analphabète reconnu et pourtant lecteur de terrain assidu, tentait de discerner dans le bois de quelconques traces. Tout portait à croire que des braconniers étaient passés par là. En effet, les braconniers adoptaient toujours un pas feutré et une position de marche droite, contrairement aux résistants, qui courbaient l'échine et s'enfonçaient davantage dans le sol. Ramaïev savait parfaitement qui levait les pieds ou s'entravait dans les branchages. Dans ce cas, il s'agissait tout au plus de quelques hommes isolés qui avaient fait le tour de leurs collets. Les habitants du village ne se cachaient pas dans les bois, c'était certain.

Von Largener n'avait pas l'âme d'un forestier ; il attendait tranquillement ses hommes sur le bord du chemin et en profitait pour écrire à sa tendre mère. Les Tartares, eux, ne se rappelaient plus s'ils en avaient eu une. Ramaïev se présenta au rapport avec une gueule d'enterrement, il en rajoutait toujours un peu pour montrer qu'il prenait son rôle à cœur mais, au fond de lui, il cachait un tout autre discours :

« Mes condoléances, mon lieutenant Von Machin, nous n'avons rien trouvé. Mais à qui écrivez-vous comme ça, pas encore à votre mère ? »

Von Largener cacheta la lettre avec une langue étonnamment longue et pointue. La ridelle du camion à peine fermée, le commando regagna le bourg de Saint-Priest-la-Brume.

Un side-car couleur olive, olive fatiguée avec deux noyaux à l'intérieur, arriva en trombe à la nuit tombante. Valdrolt resta de cuir et de marbre, il ouvrit le pli qu'on lui tendait en regardant le soldat. Le soldat, lui, ne savait où poser son regard, sinon en tirant une longue, très longue ligne droite qui traversait les maisons, le Berry, la Bourgogne, la Champagne, la Lorraine pour atteindre la grande et belle Allemagne. La dépêche mentionnait que le câble avait encore été sectionné, la nuit précédente, plus à l'ouest, à une centaine de kilomètres, près de Poitiers. Pour Valdrolt, qui cherchait une porte de sortie à sa mesure, la nouvelle ne pouvait pas mieux tomber. Il lança un geste en pâture à ses hommes, qui se jetèrent dessus comme des chiens affamés. « On s'en va ! »

Mais avant de quitter ce drôle de pays, il fit tirer une rafale de mitrailleuse dans la cloche de l'église pour en apprécier le timbre. Il avait connu des clochers beaucoup plus musicaux que cette casserole suspendue. Où qu'il aille, Valdrolt ne réutilisait jamais le même plan, non plus qu'il ne tuait deux fois la même personne. L'ange de la mort se devait d'être exclusif, sinon à quoi bon ?

En direction de l'état-major de liaison de Guéret pour y laisser un soldat atteint de fièvre sévère, et surtout y faire changer quelques roulements rongés par la poussière de l'Ukraine, un doute le gagna. Il fit jouer du frein à son chauffeur. Les véhicules qui suivaient se heurtèrent comme à la fête foraine. Valdrolt, affûté comme une lame, sauta de son camion chenillé et alla consulter la carte sur le capot. Un détail le

tracassait. Il essayait de deviner où les habitants de Saint-Priest avaient bien pu se planquer. Sur la carte peinte sur fond de tôle, au demeurant très précise et distrayante, une route sinueuse attira son attention, une route qui s'évadait. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle s'égaré dans la tôle et finisse par se perdre... dans la chute de l'aile. Valdrolt se pencha vers ce bout manquant, mais constata que le plan s'arrêtait malheureusement là. Après? Après c'était le pneu, et le pneu ne faisait pas partie de sa juridiction. Il resta un bon moment à réfléchir devant cette carte réchauffée par le moteur, d'où s'évadait l'écho d'un chant de criquets mécaniques embaumé par une forte odeur de courroie. Se pouvait-il qu'au bout de l'aile du camion, il y eût une carrière, une ancienne carrière recouverte de broussailles, un cratère abandonné aux ronces? Se pouvait-il qu'en fouillant dans l'aile, on aperçoive une entrée qui s'enfonçait dans le roc, une sorte de cœur terrestre assez vaste pour accueillir un village entier, et dont le sol serait isolé par un épais coussin de paille? Une grotte où l'on partageait la gourde et le saucisson, une grotte où les enfants chuchotaient et les vieux soupiraient? Où se terrait un troupeau d'hommes et de femmes abrité sous un dôme de granit, avec pour berger nul autre qu'un capitaine allemand, un petit bonhomme de capitaine, un porte-épauettes, un officier de rien, qui aurait décidé de changer les règles de la guerre? Un capitaine prêcheur d'humanisme, qui aurait volontairement soustrait la population de Saint-Priest-la-Brume aux ordres de Berlin? Un homme parfaitement médiocre qui, un beau jour — pour quelle raison? —, s'était décidé à sauver le monde? Mais encore fallait-il qu'un capitaine

allemand se découvre subitement une vocation pastorale alors qu'il était censé appartenir à une armée de loups.

Valdrolt, submergé par une impression dérangeante, presque obscène, prit bien soin de ne rien montrer à ses hommes qui l'observaient. Et pourquoi maintenant ? Une enclume lui tombait sur les épaules. Impression fugitive ou remous existentiel ? La guerre était peut-être perdue ? Sans doute l'était-elle depuis le début. Hébété, il remonta dans son monstre de camion. Le chauffeur le regarda à la dérobée. « Le major n'a pas digéré son repas ou quoi ? » Le convoi repartit comme un seul et même corps vers son implacable logique de nettoyage.

On entendit à l'arrière du convoi des cris railleurs, c'était le seconde classe Muntt, souffre-douleur des Tartares, qui réapparaissait enfin, à bout de souffle sur le vélo dont la selle était bien trop basse pour ses longues jambes. D'où sortait-il comme ça avec ses pinces encore garnis de couleurs ? On l'attrapa de justesse par les épaulettes avec son baluchon contenant ses peintures. Le vélo finit sa course dans le fossé, encore plus orphelin qu'avant.

Une halte à Guéret s'imposa. L'entrée du convoi dans la ville ne suscita que l'indifférence générale. Une halte, tout au plus de quelques heures, le temps de renflouer les réservoirs et de mettre la main sur de précieuses pièces de rechange que ce vieux compatriote de Briebrecher ne pourrait pas refuser à Valdrolt. Avec le mépris à peine voilé d'un subalterne S.S.

s'adressant à un officier supérieur de la Wehrmacht, Valdrolt dit :

«Tenez, colonel, s'il ne doit rester de toute cette guerre qu'un mur, alors accrochez-y ce tableau qu'un de mes hommes a peint. Faites attention, il n'est pas tout à fait sec.

— S'il ne reste qu'un mur, vous et moi, major, y serons adossés le jour de notre exécution. »

Dès que les hommes et les réservoirs furent rassasiés, Valdrolt repartit dans la nuit, non sans avoir fait peindre à la hâte sur le devant de son camion la nouvelle carte d'un nouveau drame. Une carte où, cette fois, aucune population ne pourrait se cacher, ni dans les ailes, ni même dans la calandre.

Au milieu de nulle part, Valdrolt fit encore arrêter son convoi sur une petite route de campagne et ordonna à tous ses hommes, y compris les lieutenants efféminés, de se mettre en rang le long d'un fossé comme s'il voulait les fusiller tous, dans le dos. Ses soldats obéirent avec la crainte en bandoulière. Mais Valdrolt les rejoignit et se plaça tout au centre. Était-ce un geste de bonté accidentel de sa part ou bien de la faiblesse paternelle ? Pour la première fois, il permit à tous ces coupe-gorges incendiaires de pisser avec lui dans le fossé. On assista alors à une communion de vessies au clair de lune, cent trente fontaines d'où jaillit le sel de la guerre.

Dans son fort chancelant de Guéret, Briebrecher, qui ne savait trop que faire de cette huile sur toile où

pataugeaient joyeusement les couleurs, finit par l'exposer dans le hall d'entrée de la kommandantur. Si personne dans cette basse-cour militaire ne s'arrêta vraiment pour déchiffrer la signature de l'œuvre, ni même identifier son école, il n'en fut pas de même pour La Mothe Grébière, qui faisait souvent des visites de courtoisie à l'Hôtel Saint-François. Le nuage de parfum qui avait sévi dans son bureau l'année précédente ressurgit subitement. Il resta bouche bée devant la toile un bon moment, à tel point que le sous-officier allemand des transmissions lui demanda s'il avait besoin d'un verre d'eau ou même d'un tabouret. Cette jeune femme qui jouait d'ombre avec le coucher du soleil, dont la chevelure ruisselait sur ses reins ; cette femme à la taille de guêpe, aux rondeurs naissantes niant toutes les théories du chaos, c'était bien elle.

Quand la ville serait enfin libérée en quarante-quatre, dans la confusion de la débâcle allemande et des règlements de comptes franco-français, La Mothe Grébière en profiterait pour récupérer le tableau. Ce serait à ce prix que le colonel Briebrecher négocierait sa fuite vers une Allemagne en lambeaux. Mais un gendarme de Pontarion, qui reconnaîtrait avec certitude la demoiselle sur la toile, apprendrait non sans malice à La Mothe Grébière la triste vérité : cette jeune femme était l'une des cinq personnes de Saint-Priest-la-Brume inscrites sur la liste que ce dernier avait approuvée à l'aveuglette, uniquement pour faire plaisir aux Allemands. Cette même liste que le capitaine Brehmer avait tenue entre ses mains hésitantes.

Comme bien des gens au passé trouble durant l'Occupation, La Mothe Grébière se ferait oublier en déménageant dans une autre région, aux alentours de Montluçon où il épouserait la fille d'un petit fabricant de machines agricoles qui avait eu la bonne idée d'assembler des tracteurs américains. Propagande allemande ou plan Marshall, La Mothe Grébière n'en serait pas à un paradoxe près. La pleine mécanisation des campagnes des années cinquante ferait de lui un homme riche. Cependant, chacune de ses nuits, et ce jusqu'à son dernier sommeil, ne serait plus qu'une cauchemardesque liste née de sa main complice.



## ORIGAMIS

Que restait-il à Saint-Priest-la-Brume de ce passage, de ce front froid de colère sans orage? Des plumes aux quatre vents, des bouteilles vides aux quatre vins? Miraculeusement, tout le monde s'en était bien tiré, sauf les caves et les poulaillers. Il fallut tout de même plus d'une semaine aux gens du village pour se remettre de cette visite et regagner leurs maisons, alors que certains montaient toujours la garde, tendant une oreille craintive au-delà des collines pour déceler le moindre grognement à quatre temps d'un convoi allemand. Brehmer réapparut aussi. La donne n'était plus la même: en cachant délibérément les villageois, en désobéissant, en ne tuant personne, il avait pris une décision lourde de conséquences qui pouvait lui valoir le peloton. Pouvait-il prétexter qu'il avait lui-même exécuté les cinq habitants et déporté les autres? Après tout, dans cette guerre où tout le

monde se mentait y compris l'état-major, n'était-il pas possible de mentir à ses supérieurs ?

Avait-on, ce lundi soir là, quelque chose de particulier à célébrer au village, ou voulait-on simplement remercier le ciel d'être encore en vie en y accrochant des banderoles qui enjambaient la rue principale comme un jour de fête patronale ? Armand Prunier trouva l'occasion idéale pour offrir une vraie représentation de mime, et peut-être présenter pour la première fois à l'affiche le jeune et non moins talentueux Jérôme Quermand.

En ces temps de guerre, quel village pouvait prétendre disposer d'un théâtre municipal ? Il était huit heures du soir, la fraîcheur tombait comme un rideau. L'instituteur sonna de la cloche, mais ce n'était pas la cloche de l'instruction, plutôt celle du divertissement et du rêve. C'était soir de spectacle à Saint-Priest-la-Brume et la place du village n'avait rien à envier aux grands boulevards. On remplit le vestibule en moins de temps qu'il n'en faut pour remplir un cruchon de gris, et au manque de place on trouva un surplus d'accommodements. L'humeur était assez joyeuse, vinicole ; après tout, chacun n'avait-il pas l'impression d'être un survivant ?

« Remboursez ! criait l'un.

— Mais c'est gratuit ! répondait l'autre.

— Justement ! »

On rigolait, on s'esbroufait, on pavoisait, chut ça commence !

Dès que le mime entra sur la scène, le silence s'installa, on ne vit de son costume sombre que des bretelles d'argent tendues vers les étoiles. Toute la lumière était attirée par la pureté de son visage de Pierrot lunaire. On reconnut tout de suite les traits d'un bougre accablé par le destin, poursuivi par un représentant de l'ordre. Le mime alternait entre les deux personnages à grand renfort de méchanceté pour le gendarme et de clémence pour le bougre, l'un assailli par le devoir, l'autre par le chagrin, chacun ne pouvant se défaire de son propre rôle. La salle répondit instinctivement par des rires qui soulevèrent la toile du chapiteau. La cause du bougre était acquise, le sort du gendarme à débattre. C'est alors que le petit Jérôme fit son entrée, déguisé, lui, en grand-père plié sur sa canne. Personnage pour le moins intrigant et non dépourvu d'autorité, le pépé en question se fit arbitre et baptisa généreusement à coups de canne les belligérants. Effet immédiat !

Pendant un instant, on oublia tout, jusqu'aux rumeurs persistantes de la guerre. Mais une présence vint à distraire le cours du spectacle. Les acteurs et le public firent bien semblant de ne pas remarquer cette silhouette résolument verte qui se tenait debout dans l'entrée du chapiteau. Le capitaine Brehmer était planté là comme un tuteur, impassible, à éponger les rires, sans doute les derniers puisque après il devait partir pour la Normandie. L'histoire racontée lui importait peu, lui ne voyait que le non-dit dans le jeu d'Armand et du petit Jérôme, un non-dit des plus éloquents. Subitement, tout lui sembla si clair, si évident. Derrière ces gesticulations de mimes, derrière ces effets, il vit.

Il vit un inoffensif comédien qui, la nuit venue, n'hésitait pas à jouer un premier rôle héroïque dans une pièce grandeur nature où l'on sabotait un câble souterrain, et comme une révélation s'accompagne souvent d'une autre, il vit aussi un jeune enfant israélite qui s'était inventé un nouveau nom.

Et alors Brehmer accueillait cette révélation, le petit Jérôme quitta son rôle de vieux grand-père au dos plié pour se métamorphoser en papillon. Le saut fut vertigineux. Jérôme fendit l'air avec des ailes de papier, donnant l'illusion qu'il s'élevait tandis que le public le suivait des yeux. Brehmer était subjugué par le jeu de l'enfant qui, avec seulement quelques mouvements, arrivait à incarner la grâce la plus pure. La magie était trop belle et la guerre, trop stupide. Brehmer capitula pour de bon. Il regagna sa décapotable, seul et sans escorte, et démarra.

C'est alors qu'au-dessus de sa tête, d'autres ailes se mirent en mouvement. Tous les ordres en papier qu'il avait reçus de ses supérieurs, les directives et aussi la liste de La Mothe Grébière, toutes ces injonctions, ces condamnations écrites dans la violence du verbe et transformées par ses mains en doux oiseaux d'origami frémirent et s'envolèrent à leur tour, vers des lendemains meilleurs, vers un lundi sans bruit.

Fin



DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO  
DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

*Le cycle de Manawaka*

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant  
Révision : Sophie Marcotte  
Conception graphique : Antoine Tanguay  
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR  
EN MAI 2014  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression d'*Un lundi sans bruit* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 6 arbres, d'économiser 20 207 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 248 kilos de déchets solides et de 813 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trimestre 2014  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec